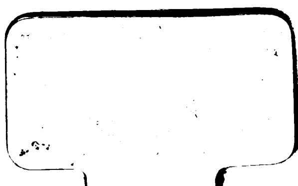

TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



LES OUBLIÉS

ET

LES DÉDAIGNÉS.

LES OUBLIÉS

ET

LES DÉDAIGNÉS

FIGURES LITTÉRAIRES DE LA FIN DU 18e SIÈCLE

PAR

M. CHARLES MONSELET.

TOME II.

DESFORGES. — GORJY.

DORVIGNY. — LA MORENCY.

PLANCHER-VALCOUR.

BACULARD D'ARNAUD.

GRIMOD DE LA REYNIÈRE.

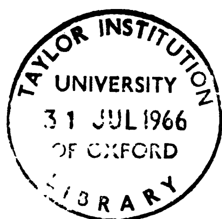
ALENÇON

POULET-MALASSIS ET DE BROISE

IMPRIMEURS-ÉDITEURS

—

1857.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1966
OF OXFORD
LIBRARY

DESFORGES.

I.

Un des plus beaux magasins de Paris était, il y a cent ans environ, le magasin de porcelaines situé rue du Roule, et ayant pour enseigne : *Au balcon des deux lions blancs*. Cette maison, dont le chef jouissait d'une réputation de loyauté et de bonhomie incontestable, devait donner le jour à l'un des plus aimables libertins du XVIIIe siècle, Pierre-Jean-Baptiste Choudard-Desforges, qui fut un poète et un romancier toutes les fois que l'amour lui en laissa le loisir. Son histoire peut se raconter derrière l'éventail, et ceux de nos contemporains qui voudront bien y prêter l'oreille souriront peut-être à ce récit considérablement abrégé des folies d'un autre âge et d'une autre littérature.

Le temps est loin où nous comparions les femmes à des fleurs, et où M. de Sainte-Luce se faisait précéder par une botte de roses chez Fanchon-la-Viel-

leuse, tout exprès pour avoir l'occasion de lui dire : *Je vous rends à vous-même.* Dans ce temps-là, nous n'avions pas assez d'encens pour les femmes, que les auteurs les mieux à la mode qualifiaient de déesses, de déités, de nymphes, d'Hébés et de Vénus, qu'ils plaçaient dans des nuages, une harpe à la main, et qu'ils ornaient de flottantes écharpes. Nous n'avions pas alors abandonné seulement aux tout jeunes lycéens le culte des médaillons, des rubans volés et gardés sur le cœur, des lettres aux demi-mots effacés par les larmes, et des violettes séchées entre les pages de *La Nouvelle Héloïse.* Une femme était à nos yeux le chef-d'œuvre de la création, et les madrigaux fleurissaient sur nos lèvres à son approche. Aujourd'hui que lord Byron, le jardin Mabille et beaucoup de romans modernes ont remplacé notre respect d'autrefois par un scepticisme insolent, il m'a semblé qu'une étude enjouée de la galanterie, telle que la comprenaient et la pratiquaient nos pères, ne viendrait pas hors de propos.

Choudard-Desforges fut un enfant de l'amour ; ainsi le voulait son étoile. L'honnête marchand de porcelaines, dont la cécité en matière conjugale paraît avoir toujours été des plus complètes, comptait trop sans les amis de sa maison et particulièrement sans le médecin de sa femme, séduisant Esculape, qui faisait les blessures qu'il guérissait. Mme Desforges n'était pas précisément jolie, mais

elle était avenante, spirituelle et *faite au tour,* un mot du temps, comme nous en rencontrerons beaucoup dans le cours de cet article. Le médecin ne put la voir sans l'aimer et l'aimer sans la voir. Mais notre héros ne s'en appela pas moins Desforges, bon gré mal gré. *Pater est quem nuptiæ demonstrant.*

Son enfance ne se signala par aucun évènement remarquable. Il fut élevé à dix-sept lieues de Paris, dans un village voisin de Chartres, où il eut pour distraction première le spectacle des amours de *Monsieur Lindor* et de *Mademoiselle Lucile,* lesquels étaient, sauf votre respect, deux gros vilains cochons marrons. Plus tard, on le mit au collége de Beauvais, rue Saint-Jean-de-Beauvais, aujourd'hui l'une des rues les plus tristes et les plus malpropres de Paris. Au collége, le jeune Desforges eut l'avantage de compter au nombre de ses professeurs le joli petit abbé Delille, qui s'occupait déjà de sa traduction des *Géorgiques*, et que les écoliers avaient surnommé entre eux l'*Ecureuil* ou le *Sapajou*, car il possédait tout à la fois la grâce, la gentillesse, la vivacité et la malice de l'un et de l'autre. L'abbé Delille était fort bien fait, et aimait assez un beau bas de soie noire autour de sa jambe fine et bien tournée. Du reste, presque aussi enfant que ses élèves, il se faisait un plaisir et même un mérite de se mettre avec eux sur le pied d'égalité, et tout n'en allait que mieux.

Je ne dirai pas que Choudard-Desforges fit de grands progrès dans les langues grecque et latine. Il approchait déjà de la *fulminante* époque des passions, pour lui emprunter un de ses mots expressifs. Qu'on se représente un blond un peu châtain, d'une taille moyenne mais bien proportionnée, d'une figure fraîche, colorée, douce et assez significative ; très-svelte, très-vif, très-agile et passablement adroit. Ajoutez à cela une complexion vigoureuse et le tempérament sanguin dans toute la force du terme. Pour le moral, espiègle comme un singe, colère comme un dindon, friand comme un chat, étourdi comme un hanneton, paresseux comme une marmotte, vaniteux comme un paon. Tel était Desforges à l'âge de quatorze ans.

Son premier amour fut le meilleur, le plus simple et le plus touchant, du reste comme presque tous les premiers amours ; il eut pour objet une jeune fille encore naïve et ne dura que juste le temps qu'il faut pour parfumer l'âme sans y laisser regret ni repentir. Dans la nombreuse galerie de femmes que nous allons parcourir, il nous arrivera de rencontrer bien souvent la passion, le caprice, la volupté, mais nous retrouverons rarement la grâce et les enchantements du point de départ. C'est comme un pastel bien tendre et bien ingénu qui précéderait en un musée les opulences de la peinture vénitienne.

On saura que M. Desforges père, homme très-

actif et d'un caractère très-entreprenant, joignait à son brillant commerce de porcelaines un immense magasin de fleurs artificielles, tant pour les modes que pour les desserts. Son atelier était composé d'une trentaine d'ouvriers, hommes et femmes, parmi lesquels se trouvaient des fillettes fort jolies et fort gaies, une surtout, Mlle Manon, petit ange façonné par les mains des Grâces. De beaux cheveux d'un blond cendré tombaient en désordre sur son front blanc et ouvert, qui surmontait deux grands yeux bleus d'une sérénité angélique. Le nez fin, la bouche petite, le menton à fossette, tout cela formait une tête charmante posée sur un corps de quinze ans.

Toutes les Manon ne sont pas des Manon Lescaut, heureusement pour elles et pour nous. La Manon de Desforges se contentait d'être une mignonne petite fille, amoureuse et bien douce. Il semble que les poètes et les peintres du XVIIIe siècle aient emporté avec eux la recette de ces impalpables créatutures, toutes calquées sur l'Accordée de village, avec des roses sur les joues et des bluets dans les yeux, comme on a dit; jolie et remuante population de ravaudeuses et de bouquetières en belles petites coiffes blanches, en jupons à raies, montées sur des mules à hauts talons; monde coquet dont Moreau le jeune a dessiné le dernier sourire, et dont le Cousin Jacques a noté le dernier soupir.

Manon ne fit que passer dans le cœur de Desforges, mais c'est égal, j'aime mieux, pour la poésie du récit, qu'il ait dû son initiation amoureuse à cette innocente en cheveux blonds qu'à une douairière rusée, minotaure en paniers et en poudre de Chypre. Au moins ses premières sensations ont été franches, et, si plus tard la voix des sens doit seule s'élever chez lui, nous nous souviendrons que cet homme eût un cœur et qu'il aima la première fois.

Pauvre Manon ! elle dura ce que durent les vacances, l'espace d'un mois ou deux ; puis vint la rentrée des classes : Desforges retourna à ses livres et Manon retourna à ses fleurs artificielles. Ce que devint Manon, que nous importe? Sait-on jamais ce que devient notre première maîtresse, lorsqu'elle ne redevient pas notre dernière? Je crois pourtant que l'on maria Manon et que Manon se trouva très-heureuse d'être mariée.

Desforges, ce fut autre chose. Son esprit avait été mis en éveil par cette première et facile intrigue. Sur son petit matelas de collége, il se surprenait à rêver de plus hautes et de plus romanesques amours ; il voyait passer en songe des *beautés* que le pinceau d'un faible mortel ne saurait rendre (toujours style du temps) ; il aspirait après quelque grande dame inconnue ; il dévorait, à la clarté de la lune, les histoires intéressantes de Mme de Tencin et de l'abbé Prévost. Si bien que son bon génie le prit à la fin en

pitié, et lui envoya une aventure telle qu'il la souhaitait.

Le dortoir du collége de Beauvais donnait d'un côté sur la cour de récréation et de l'autre sur la rue des Carmes. Or, une nuit que le printemps tenait Desforges éveillé, il entendit soudainement une voix charmante, — voix de femme ! — qui semblait partir d'une maison située précisément vis-à-vis de la fenêtre près de laquelle il couchait. Cette voix chantait l'ancien air du *Confiteor*, sur ces paroles alors en vogue :

Mon père, je viens devant vous,
Avec une âme repentante, etc.

Desforges sauta doucement hors de son lit et s'avança vers la fenêtre de la rue des Carmes. La nuit était trop profonde pour qu'il distinguât quelqu'un. Mais la voix continuant, il n'en fallut pas davantage pour donner des ailes à sa jeune imagination. Dès lors il ne respira plus que pour ce fantôme invisible, et ce fut avec l'impatience d'un esprit de quinze ans qu'il attendit le lever de l'aurore, afin de prendre connaissance de la demeure qui renfermait la nouvelle dame de ses pensées. Il aperçut un jardin carré d'un quart d'arpent à peu près, dont le mur, tapissé en certaines parties de vigne vierge, s'élevait dans la rue des Carmes à une

hauteur de quinze à seize pieds. Le corps de logis, qui paraissait très-vieux, avait trois étages, sans compter un grenier. Ces premières observations recueillies, Desforges chercha, toute la journée, mille prétextes pour aller et venir dans le dortoir, en se flattant de l'espérance de voir le mystérieux objet, — le XVIIIe siècle appelait les femmes des *objets !* — qui remplissait déjà sa pensée toute entière. A l'heure du goûter, seulement, il lui fut donné de satisfaire sa curiosité. Etant monté à sa chambre, il vit dans le jardin d'en face, une jeune femme d'environ vingt à vingt-un ans, vêtue d'une robe blanche. De beaux cheveux noirs se répandaient négligemment par boucles sur ses épaules et étaient rattachés au-dessus du front par un ruban ponceau, qui formait diadême. Sa taille, haute et très-bien prise, était svelte et déliée, sa démarche aisée et noble. Elle se promenait un livre à la main; de temps en temps elle lisait, d'autres fois elle levait au ciel des yeux d'un éclat incroyable. Un tel spectacle était bien fait pour troubler la cervelle pétulante de Desforges. A un moment où la dame, sans doute bien innocemment, dirigeait son regard vers la fenêtre du collége, il se hasarda à la saluer, elle lui rendit son salut en rougissant, *ce qui la rendit belle comme un ange.* Par malheur, la cloche sévère vint interrompre cette agréable distraction, et Desforges dut rentrer en

classe pour n'exciter aucun soupçon; mais il employa tout le temps de l'étude à chercher un moyen de faire avec cette adorable voisine une plus ample connaissance.

Entre le quartier et le dortoir, il y avait un corridor assez long qui aboutissait à une chambre donnant également sur la rue des Carmes. Cette chambre, où les élèves allaient se faire poudrer les jours de congé, fut celle que Desforges choisit cette nuit même pour y établir ses batteries, aussitôt qu'il se fut assuré du sommeil général. Vers onze heures, une petite toux se fit entendre, avant-courrière de la chanson tant désirée ; et, de même que la veille, les notes argentines et larmoyantes du *Confiteor* s'élevèrent dans le silence de l'ombre. A peine la jeune femme eut-elle achevé son premier couplet, que Desforges, tâchant d'affermir sa voix, qu'il avait jolie, lui répondit sur le même air :

Si j'avais pu, sans m'enflammer,
Ecouter une voix si tendre ;
Si j'avais pu, sans vous aimer,
Vous entrevoir et vous entendre,
Serait-ce, hélas ! un si grand tort ?
Vaudrait-il un *Confiteor ?*

Pour un écolier de quinze ans, ce n'était déjà pas si mal trouvé. Le plus grand silence succéda à ces

paroles qui avaient été chantées à demi-voix, mais de manière cependant à pouvoir être entendues. Il tremblait que sa hardiesse n'eût été désapprouvée, lorsque la belle, sur un ton plus bas, termina par ce couplet consolant :

Allez en paix, ma fille, allez, etc.

Ce fut le signal de sa retraite. Choudard-Desforges l'entendit sortir du jardin et fermer les portes derrière elle. Le cœur délicieusement ému, il regagna son dortoir sur la pointe du pied , et, comme la nuit dernière, l'amour fit la ronde autour de ses yeux pour les empêcher de se clore.

Le lendemain, même manége. Mais cette fois il ne fut plus question de l'air accoutumé : la jolie voisine chanta tout du long, avec un charme inexprimable, la romance du *Maître en droit,* alors dans sa nouveauté, et qui jouissait d'une vogue prodigieuse. C'était l'air si adroitement enclavé, longtemps après cette aventure, dans *Le Barbier de Séville :*

Tout me dit que Lindor est charmant, etc.

Comme cette romance ne laissait pas d'avoir une certaine étendue, elle donna le loisir à Desforges de chercher une réponse dans le répertoire qu'il

connaissait, et il s'arrêta à ce morceau de *On ne s'avise jamais de tout :*

Je ne puis voir l'aimable Lise,
En vain mes yeux cherchent les siens.
Amour souris à l'entreprise
Qui doit serrer nos doux liens.

Une répétition bien marquée du premier vers de la romance

Tout me dit que Lindor est charmant, etc.

fut la réponse.

Le son animé de la voix, la lenteur avec laquelle on se retira, les petits accès de toux qui se manifestèrent, et auxquels Desforges répondit en toussant un peu lui-même, tout cela persuada à ce dernier que l'affaire était en bon train, et qu'il pouvait risquer les grands coups. Risquer les grands coups, c'était écrire. Il écrivit donc, et l'on connaît le prototype de ces sortes de lettres : « Qui que vous soyez, ange du ciel, qui êtes venu au secours d'un cœur né pour la tendresse, jetez l'œil de l'indulgence sur ce cœur enivré de vos charmes ! » Lorsqu'il eut noirci suffisamment de pages sur ce rythme, il s'avisa, pour faire parvenir sa missive, d'un moyen tout-à-fait digne d'un écolier : il décousit un des

côtés de sa balle à jouer et y glissa la lettre entre laine et peau ; puis, au moment du goûter, c'est-à-dire à l'heure où son inconnue se promenait, après l'avoir saluée d'un air significatif, il fit voler la balle dans son jardin. La réponse ne se fit pas attendre. Un vieux domestique vint demander à parler à M. Desforges et lui remit son jouet, soigneusement recousu, mais enveloppant un papier tout rempli d'une écriture fine et serrée. On connaît aussi le genre de ces réponses : « Qu'avez-vous fait, cruel et trop intéressant jeune homme? Pourquoi venir troubler la paix qui commençait à renaître dans un cœur long-temps malheureux ? »

Nous nous dispenserons de suivre plus loin cette intrigue, qui eut d'ailleurs, comme toutes les intrigues de Choudard-Desforges, le dénoûment heureux qu'elle devait avoir. La chanteuse de la rue des Carmes était une jeune veuve qui s'ennuyait, Mme Herminie de K... La veille du jour où elle et lui convinrent d'un rendez-vous, on les entendit chanter en duo avec beaucoup d'expression ce joli air de Dorval dans ce même opéra de *On ne s'avise jamais de tout* :

Amour, achève ton ouvrage,
Amène Lindor en ces lieux !
Sur nos transports jette un nuage
Qui les dérobe à tous les yeux.....

Eh bien ! voilà ce qui me confond et ce qui m'a perpétuellement confondu dans les histoires galantes de ce dix-huitième siècle ! C'est de voir tous ces petits bonshommes encore barbouillés de confitures, ces Faublas, ces Monrose, ces Desforges, tous ces séducteurs de quinze ans, au menton lisse comme des demoiselles, se comporter en affaires d'amour avec l'aplomb imperturbable des plus vieux et des plus éreintés maréchaux de France. Je ne sais où ils vont puiser leur langage toujours *de feu*, ni chez quel confiseur ils commandent leurs compliments, mais tout cela est horrible d'expérience, et ce qui est le pire, c'est que cela réussit toujours, mais toujours ! En vérité, ces charmants petits scélérats, dont on ne retrouve plus aujourd'hui le souvenir que dans les vaudevilles à travestissements, paraissent avoir été les derniers Français de la tradition frivole : tête à l'évent, jambe moulée, esprit superficiel et le reste.

Voyez plutôt notre héros : comme il vole de conquête en conquête ! Quel Don Juan bourgeois que ce jeune M. Choudard, l'enfant du marchand de faïence ! Notez bien que, pour ne pas trop vous humilier, j'ai l'attention de laisser de côté une foule d'amourettes, et entre autres certaine aventure avec une *dévote*, femme d'environ trente-six à trente-huit ans, d'un blond fade, mais d'un attrayant embonpoint. J'oublie également à dessein une demoiselle

Juliette, caméristе vingt fois plus avancée que les femmes de chambre de Marivaux, appétissante coquine au fichu de laquelle manquaient bien des épingles. Je vous fais grâce de l'éternelle et inévitable histoire de couvent, des rendez-vous donnés à la grille du parloir, des murs escaladés, de l'échelle de corde et de la voiture qui attend *à vingt pas*. Je glisse sur de dangereuses leçons de musique données à Mlle Adélaïde, et sur l'accord parfait qui s'en suivit. Je fais semblant de ne pas voir Mlle Thérèse, la petite dentellière de la rue du Renard, non plus que Mlle Ursule et Mlle Morisse. En conscience, il faudrait épaissir trop de gaze autour de ces épisodes compromettants, et j'y renonce.

II.

Mais l'auteur? commence-t-on à dire ; nous ne voyons pas venir l'auteur au milieu de tout cela. Le fait est que jusqu'à présent la vocation littéraire de Desforges, — si vocation il y a eu, — ne s'était autrement révélée que par quelques bouquets à Chloris et deux ou trois tragédies dignes du feu. A sa sortie du collége, on essaya d'en faire un médecin ; il se laissa faire ; mais sur le chemin des écoles, et particulièrement dans la rue de la Bucherie, il y avait de si agaçants minois aux vitres des fenêtres !

Bref, la seule cure qu'il entreprit fut celle de M. Bibi, un très-aimable chat qui avait les reins fracturés. M. Bibi appartenait à une ravissante Génoise, femme d'un consul de France à Alicante.

Au bout de quelques mois, M. et Mme Desforges, s'apercevant que leur fils ne serait jamais bien apte à déchiqueter des muscles, scier des crânes, injecter des artères, le mirent chez le peintre Vien, où il ne tarda pas à faire connaissance avec plusieurs jeunes gens de mérite, mais où il ne fit aucune connaissance avec la peinture. Il coûta trois mois d'école et ne prit guère plus de trois leçons, occupé qu'il était à courir les jeux de paume et à hanter les spectacles de société. Son père voulut confier à sa canne le soin de lui faire entendre raison; Desforges esquiva l'entretien ; mais, à partir de ce moment, la bourse paternelle lui fut hermétiquement fermée. Puis, après la bourse, ce fut la maison. De sorte qu'un matin, il se trouva sur le pavé, avec un gros sou dans sa poche pour toute fortune. Il donna le gros sou à un pauvre qui l'importunait.

Au XVIIIe siècle, à Paris, il était rare qu'un beau garçon mourût de faim, et nous avons laissé à entendre que Choudard-Desforges eût pu remplacer l'Antinoüs sur son piédestal. Cependant, ce ne fut ni Mlle Adélaide, ni Mlle Thérèse, ni Mlle Juliette qui vinrent à son secours ; ce fut un brave musicien qui lui donna des ariettes à copier. On comprend

qu'il ne gagna pas gros à ce métier, illustré par tant d'infortunes célèbres : aussi fut-il bientôt obligé de vendre l'habit de son grand-père maternel, un magnifique habit noisette à bouton d'or. Il ne lui resta plus que l'habit de son aïeul paternel, c'est-à-dire un vieil habit de noces en peluche bleue avec des olives, et un haut-de-chausses cramoisi doublé de peluche de soie blanche; la teinture de l'habit était si bonne, qu'elle gâtait son linge, ses mains, son menton et tout ce qu'elle approchait. Le surplus de son trousseau se composait de trois chemises, de deux paires de bas de soie, d'une demi-douzaine de cols de bazin rayé à carton et de deux épées, l'une d'acier et l'autre de deuil. Des souliers à boucles et un petit chapeau rond bordé, campé crânement sur le bord d'une oreille rubiconde, complétaient son ajustement d'une modestie à peine suffisante, mais rehaussé par cette assurance et cet aplomb que donnent toujours les avantages extérieurs.

Ce fut dans ce mince équipage qu'il s'avisa de courtiser la poésie. Costume oblige. Il s'y prit d'abord un peu moins bien qu'avec les fillettes, mais enfin il fit ce qu'il put, et, dans sa petite chambre à quatre francs par mois, rue Saint-Honoré, il rima quelques opéras-comiques, dont il n'a conservé plus tard que les titres. Il y avait déjà près d'un an qu'il vivait de la sorte, lorsqu'un matin il fut éveillé en sursaut. — Qui est là? demanda-t-il. — Ouvre, c'est

moi. — Desforges reconnaît la voix de sa mère; il passe à la hâte une mauvaise robe de chambre et court ouvrir. Mme Desforges, dont les yeux fatigués annoncent des larmes récentes, tombe sur un siége. Elle garde un morne silence. — Qu'avez-vous ? s'écrie-t-il en lui prenant les mains et en l'interrogeant avec la plus vive sollicitude. — Mon ami, il y a deux jours que ton père n'a mangé. — Grand Dieu ! — Ses ouvriers, qui ne sont point payés depuis longtemps, refusent de travailler. Toutes nos ressources sont épuisées. J'ai recours à toi, mon enfant. — Ah ! ma mère ! ne perdons pas une minute... Desforges s'habille et sort. Où va-t-il ? Partout, chez ses amis, chez ses ennemis, chez les indifférents ; il bat la moitié de Paris sans succès ; il se désole, il s'essouffle, et enfin il revient le cœur plein de douleur et les mains vides de secours. Accablé de lassitude et de besoin, il entre chez un traiteur de la rue des Boucheries, où il prenait ses repas de temps en temps.

Une jeune et jolie fille, nommée Louison, y remplissait l'office de servante. Jusqu'à ce jour il n'avait existé entre elle et Desforges qu'une innocente réciprocité de politesses. Elle s'avança vers lui, le sourire sur les lèvres, mais ce sourire disparut aussitôt qu'elle se fut aperçue de sa tristesse. — Vous ne seriez pas bien dans la salle, lui dit-elle; venez dans un cabinet. Il la suivit. — Que voulez-vous

pour dîner? — Je n'ai pas faim, Louison. Il mentait; mais comment dîner sans argent? La jeune servante lut probablement son embarras dans ses regards, car, ne tenant aucun compte de sa réponse, elle lui apporta un potage d'un parfum délicieux. Pendant qu'il se laissait aller à la tentation, elle le questionna avec intérêt. Desforges refusa longtemps de répondre; mais enfin, trahi par sa sensibilité, il avoua le profond dénûment de son père. Louison croisa les mains, pâlit et s'écria : — Ah! mon Dieu! est-il possible? pas mangé depuis deux jours! Et ses yeux se remplissent de larmes, elle prend la main de Desforges et la presse contre son cœur. — Attendez-moi! s'écria-t-elle, comme saisie d'une subite inspiration. Et la voilà partie. Quand elle revient, elle est toute rouge, toute hésitante; elle pose sur la table un gant de peau blanche et elle veut s'enfuir. Desforges l'arrête. — Qu'est-ce que c'est, Louison? — Laissez-moi, j'ai affaire. — Louison! — Je voudrais être plus riche, dit-elle, mais ne refusez pas ces cent écus... Cette fois ce fut à Desforges à s'élancer vers la jeune servante, à s'emparer de ses deux mains et à les couvrir des plus tendres baisers!

Le marchand de porcelaines fut secouru, grâce à cette noble et généreuse fille; mais, comme on n'a pas de peine à le deviner, un plus doux sentiment remplaça bientôt la reconnaissance dans le cœur de Choudard-Desforges. Tant de dévoûment eût-il pu

le trouver insensible? Cependant une délicatesse que l'on appréciera le tenait en respect auprès de Louison, et le service même qui avait rapproché leurs âmes était précisément ce qui élevait entr'eux une barrière. Pendant huit jours il ne fut préoccupé que d'une seule idée : rembourser Louison, afin de pouvoir l'aimer tout à son aise et d'en être aimé à cœur que veux-tu. Dans ces réflexions, comme il passait rue Mazarine, l'idée lui vint d'entrer à la paume tenue par Masson. Une grande partie s'arrangeait : il manquait un joueur. Masson, le voyant arriver, s'écrie : —Voilà notre homme ! — De quoi s'agit-il? — De primer avec monseigneur le duc d'Orléans. C'était une partie de cinq cents louis. Desforges dit tout bas à Masson : — Je ne joue pas d'argent. — Allez toujours, et tenez vingt-cinq louis; en cas de perte il ne vous en coûtera rien; si vous gagnez, vous aurez un quart dans le pari. — A la bonne heure! La partie se fait; Desforges était d'une jolie seconde force d'amateur; le duc d'Orléans et lui gagnent en trois parties deux mille louis qu'ils emportent tout de suite, et deux cents louis de pari, parce qu'on avait poussé en voyant la veine de leur côté. C'était donc cinquante louis qui revenaient à Desforges pour son quart. Il était modestement occupé à se chauffer dans la chambre des joueurs, lorsqu'un page vint lui dire que Monseigneur le demandait. Desforges se rend à cette invitation. —

Vous avez parfaitement joué, monsieur, lui dit le duc d'Orléans ; je serais enchanté que vous fussiez de nos parties toutes les fois que vos affaires vous le permettront. Ensuite, s'approchant d'une table couverte de rouleaux d'or, il en prend un, et le lui mettant dans la main : — Puisque vous m'avez fait gagner deux mille louis, ce n'est pas trop, je pense, de vous en offrir le vingtième, que je vous prie d'accepter.

La joie de Desforges peut aisément se passer de commentaires. Voler chez Louison, et du plus loin qu'il l'aperçut lui crier : — Un cabinet ! ce fut l'affaire de moins de dix minutes. Louison obéit sans comprendre, et le même cabinet de l'autre jour les reçut tous les deux ; là, sans autre forme de procès, Desforges l'embrassa de toutes ses forces, et vidant ses poches plus chargées qu'elles ne le furent jamais depuis : — Tiens ! vois, mon ange, comme tu m'as porté bonheur ! voilà ce que je viens de gagner. — Pas possible ! — Très possible ! Vite, Louison, un bon déjeuner ! du Mâcon vieux, un pâté de Lesage... tout ce que tu voudras ! Je t'invite. Louison n'en revenait pas, elle ouvrait ses grands yeux et riait. Desforges fit claquer encore deux baisers sur sa joue de pêche et l'on se mit à table. Oh ! qu'ils sont jolis, ces déjeuners de tourtereaux ! La petite nappe blanche resplendissait comme neige, les bouteilles au col élancé avaient le bouchon sur l'oreille ; et

dans les assiettes coloriées il se faisait un gentil remuement de couteaux et de fourchettes, interrompu par des regards brillants d'amour. On but à la santé du duc d'Orléans et à la santé de Louison, on chanta le beau temps qu'il faisait et les beaux jours que l'on avait à vivre. Un rayon de soleil entré par hasard faisait danser dans un coin les atomes d'or du plancher. Gracieux tableau! Le poète et la servante n'avaient qu'un verre à tous deux, mais c'était le verre où l'on ne boit qu'à de rares intervalles, c'était le verre du bonheur!

Desforges avait alors vingt-deux ans. Il avait commencé par être pauvre, puis la pauvreté l'avait cédé à la poésie, et enfin la poésie le céda au mariage. La gradation était parfaitement observée. Comment ce mariage arriva, ou plutôt faillit arriver, c'est ce qu'il est facile de savoir : Mlle Camille, fille d'un des premiers secrétaires de la police, était une grande brune de seize à dix-sept ans, fort bien faite, très-mince, haute en couleurs, peau un peu bise, beaux cheveux et belles dents. Desforges l'avait rencontrée dans le temps de Pâques au concert spirituel des Associés. Elle lui donna dans l'œil, il lui donna dans le cœur; on leur persuada à tous deux qu'ils étaient nés l'un pour l'autre; et, un soir qu'il s'était attardé à la campagne des parents, comme il pouvait y avoir danger pour lui à se retirer, on lui fit signer un bout de promesse de mariage, moyen-

nant quoi il put passer la nuit sous le même toit que Mlle Camille. C'était mettre le loup dans la bergerie; mais, ma foi! le secrétaire de la police avait quatre filles à marier, et il n'était pas fâché de se débarrasser de la plus grande.

Pourtant ce n'était pas tout d'avoir un gendre, encore fallait-il que ce gendre gagnât sa vie et exerçât une profession quelconque. En attendant la publication des bancs, on obtint pour lui une place de surnuméraire dans le bureau de M. de Sartine. Dire qu'il s'y plut considérablement serait aller contre toutes les lois de la vérité. Il appela plus que jamais la littérature à son secours, et un matin qu'il s'ennuyait dans son grillage, il se mit à écrire une parade en un acte, qui commencée à huit heures fut terminée à midi. Le fameux Nicolet arriva en ce moment. — Tiens, lui dit le futur beau-père, prends cette pièce, et joue-moi cela tout de suite. Il n'y avait pas de réplique : Nicolet l'emporta, la joua dans la huitaine et en retira un argent immense; pour Desforges il n'en eut pas un sou.

Il ne fut pas long-temps à se dégoûter de la police, comme il s'était dégoûté de la médecine et de la peinture. Cependant, il lui fallait absolument un état avant d'entrer en ménage, et les parents de sa future le pressaient de se décider. Choudard-Desforges se décida donc. Confiant dans les bravos qu'il avait obtenus sur plusieurs scènes de société, il se fit

comédien, et, grâce à la protection de M. de Sartine, il obtint du maréchal de Richelieu un ordre de début à la Comédie-Italienne.

III.

Desforges débuta, le 25 janvier 1769, dans l'emploi de Clairval ou des amoureux, par les rôles de Nouradin dans *Le Cadi dupé*, et de Colin dans *La Clochette*. Il fut accueilli du public avec une bienveillance marquée, et de ce moment il crut avoir mit le doigt sur sa véritable vocation. A bien réfléchir, en effet, cet homme ne pouvait pas être autre chose qu'un comédien, et un comédien de la Comédie-Italienne, c'est-à-dire un Lindor, un Azor, un Lubin, un Blinval, un troubadour à mollets et à roulades. Il y a une justice et une fatalité. Desforges fit sa vie publique de ce qui avait été sa vie privée : *il aima* à appointements fixes ; du reste, réunissant toutes les qualités de son emploi, il joua souvent au naturel et en fut doublement récompensé, dans la salle et dans la coulisse. Les comédiens ont toujours été d'heureux personnages, lorsqu'ils ont eu de la figure, de l'esprit et du talent.

Il courut la province, comme tous ceux de ce temps-là ; et, comme tous ceux de ce temps-là, il

mena vie ondoyante et cahotée. A Amiens, il adora une pâtissière de la rue des Verts-Aulnois; à Compiègne, il se trouva en rivalité avec Préville, du Théâtre-Français, au sujet d'une figurante *de toute beauté;* à Versailles il eut un duel et reçut deux coups d'épée, l'un sur le second os du sternum, l'autre le long de la première des fausses côtes, ce qui lui occasionna un séjour d'une huitaine au For-l'Evêque où on lui donna la chambre de Mongeot, l'amant infortuné de la Lescombat. Mais alors on n'était pas bon comédien sans un bout de For-l'Evêque. Dans son *cachot* Desforges tint table ouverte et fêta ses maîtresses, anciennes et nouvelles, avec du vin blanc et des huîtres; et s'il ne s'échappa point avec la fille du concierge, c'est que probablement l'ordre de sa mise en liberté arriva trop tôt.

Le reste de sa jeunesse se passa sur les grands chemins en folle et belle compagnie, tantôt sur des charrettes de paille, tantôt en voitures de poste, jouant à la foire de Guibrai ou au château de M. de Choiseul, à Chanteloup : aujourd'hui Montauciel du *Déserteur,* Colin du *Maréchal,* ou Dorval de *Lucile,* gai compagnon toujours, cœur franc et désintéressé, tête chaude, santé robuste. Faut-il dire les noms de toutes celles qu'il a aimées en route, Gabrielle, Eugénie, Claimerade, Nina, Viviane, comédiennes ou grisettes, bourgeoises affolées, filles imprudentes? lui seul a pu se reconnaître au milieu de ce prodi-

gieux total. « Supposez un bibliomane, écrivait-il plus tard, autrement dit un homme fou de livres : autant il en voit, autant il en désire, autant il en acquiert, et lorsqu'ils sont en sa possession il les feuillete et les refeuillete jour et nuit jusqu'à ce qu'il les sache sur le bout du doigt. Quand il est parvenu à cette entière et parfaite connaissance, il ne les lit plus, mais il a une bibliothèque sur les tablettes de laquelle il les range suivant l'ordre de leur acquisition, de leur possession et de leur lecture. Tous ces livres sont étiquetés ; en outre, il a un petit livret ou catalogue qu'il consulte en cas de besoin. Eh bien ! le bibliomane, c'est moi ; les livres, ce sont les femmes ; la bibliothèque à tant de rayons, c'est le cœur, et le catalogue, la mémoire. »

Caen, Bordeaux, Marseille reçurent tour à tour cet infatigable trouveur d'aventures. Dans cette dernière ville, le nombre de myrtes qu'il cueillit exaspéra à un tel point la jeunesse phocéenne qu'il fut forcé de résilier son engagement, après avoir mis trois ou quatre fois l'épée à la main et avoir sollicité vainement la protection des magistrats. — Parbleu, monsieur, lui répondait-on, soyez Don Juan tout à votre aise, mais alors ne chantez pas l'opéra !

IV.

On s'est beaucoup entretenu vers cette époque d'un horrible évènement arrivé le 28 novembre 1772, et dont Choudard-Desforges se trouva le témoin. Par une mesure bien peu politique dans une ville bouillante comme Marseille, on avait annoncé la veille : PAR ORDRE SUPERIEUR, la dix-huitième représentation de *Zémire et Azor*. Or, le public sut, je ne sais comment, que c'était la femme d'un magistrat, généralement détestée, qui avait demandé ce spectacle ; en conséquence, les jeunes gens du parterre se promirent une petite vengeance pour le lendemain, vengeance qui dégénéra en catastrophe épouvantable, comme on va voir, et dont les papiers du temps n'ont pu donner un récit aussi exact que celui que nous reconstruisons sur les renseignements de Desforges lui-même.

Le lendemain, en effet, à trois heures, la salle de spectacle était pleine, ainsi que la rue des Carmes où elle était située alors. Si compacte était la foule, que Desforges fut obligé de descendre de son logement par une fenêtre donnant sur la cour du théâtre, afin de pouvoir aller s'habiller et se tenir prêt. A l'heure où commence ordinairement le spectacle, l'orchestre joua l'ouverture, qui fut écoutée en

silence ; mais aussitôt que les acteurs parurent sur la scène, les exclamations du public commencèrent, et voici quel en était le sens : — Vous ne jouerez point *Zémire et Azor* aujourd'hui, nous ne voulons point de *Zémire et Azor!* Trois fois l'ouverture fut recommencée et paisiblement écoutée, trois fois les acteurs se montrèrent et se virent éconduits. Enfin, la garde bourgeoise reçut l'ordre d'entrer dans le parterre ; mais cette mesure fut accueillie par une risée unanime, et le parterre chassa doucement la garde bourgeoise par les épaules. A partir de cet instant le tumulte ne fit que s'accroître. Le public s'obstinait à vouloir une tragédie, les magistrats à la lui refuser. Impatienté de ce débat qui menace de se prolonger trop long-temps, un échevin ose prendre sur lui d'envoyer demander au commandant du château un détachement de deux cents hommes en armes. Ils arrivent. M. le comte de P***, qui les conduit, les remet à l'échevin, en lui disant : — Vous m'avez demandé du secours, en voilà ; souvenez-vous qu'il s'agit de vos enfants. Mais celui-ci l'a écouté à peine : il fait disposer cent hommes dans la rue, et fait entrer les cent autres dans le parterre par les deux portes. — Mettez-les à la consigne morts ou vifs ! Tel est l'ordre barbare qu'il leur donne.

Le public continuait son tapage, ignorant ce qui se passait au dehors.....

Cependant les grenadiers, baïonnette au bout du fusil, se sont glissés dans le parterre, sous la voûte des premières loges, et l'ont cerné. Soudain, un coup de feu se fait entendre. Il est suivi d'un autre, et puis d'un autre ; bref, on en compte jusqu'à huit distinctement. Le rideau était levé ; Desforges et les autres acteurs se trouvaient en scène, les balles leur sifflaient aux oreilles. Bientôt, les baïonnettes se joignant au feu, le sang coule de tous côtés dans le parterre : un jeune homme, cherchant à s'accrocher à l'amphithéâtre, est percé par derrière et tombe mourant aux pieds de son bourreau ; un autre, franchissant l'orchestre, arrive sur le théâtre avec la cuisse fendue depuis le genou jusqu'à la hanche ; un autre enfin, un jeune homme de dix-neuf ans, nommé Rémusat, déjà atteint d'un coup de baïonnette dans le flanc et d'une balle qui lui avait traversé la mamelle droite et l'omoplate gauche, se défendait encore, appuyé contre un des piliers du parterre et sur un de ses genoux. Un scélérat accourt le percer d'un second coup de baïonnette dans l'aine, en disant : « Parbleu ! voilà bien des façons pour mettre un homme comme çà à l'ombre ! » Les soldats, furieux sans savoir pourquoi, chassaient devant eux une foule tremblante et sans armes. Le carnage ne s'arrêta que grâce à l'intrépidité de M. d'Onzembrune, capitaine de dragons, qui se précipita, l'épée à la main, de l'amphithéâtre dans

le parterre, et se jeta au-devant des grenadiers à qui imposa son uniforme. Pour prix de son héroïsme, M. d'Onzembrune, après avoir été à minuit demander un asile à Desforges, fut obligé de s'enfuir une heure après pour aller en chercher un plus sûr à Nice.

Telle fut cette soirée atroce, qui laissa des traces profondes dans l'esprit des Marseillais. On a évalué le nombre des blessés à quatre-vingt-dix environ ; peut-être ce chiffre est-il exagéré ; Desforges ne se prononce pas là-dessus (1).

Je reviens à mon récit. Peut-être le lecteur a-t-il souvenance d'une certaine demoiselle Camille, à laquelle notre héros avait bénévolement signé une promesse de mariage, un soir qu'il était tard, et qu'il ne se souciait que médiocrement de rentrer chez lui. Il faut croire que les parents de la demoi-

(1) Les évènements les plus désastreux sont quelquefois accompagnés de circonstances burlesques ; en voici un exemple. Un bon capitaine Hollandais qui, de sa vie, n'avait été à la comédie, y vint ce jour-là pour son malheur. Ne se faisant aucune idée d'une chose qu'il n'avait jamais vue, il croyait que tout le tumulte auquel il assistait était la comédie elle-même ; et il ne sortit de son erreur qu'au moment où il reçut un coup de feu qui lui cassa la cuisse. Il mourut dans la nuit, jurant, maugréant, et ne cessant de dire que s'il avait pu croire que tout ce train était sérieux, il aurait tué au moins une douzaine de ces forcenés.

selle avaient pris cette promesse très au sérieux, car dans un voyage que Desforges fit à Paris il se vit fort vivement inquiété pour ce que sa mémoire ne lui rappelait que comme une bagatelle. Néanmoins il n'y eut aucun moyen de faire entendre raison à ce mauvais sujet, qui ne se fit pas même un scrupule de rosser le père de Mlle Camille, pour lui apprendre à le laisser en repos. Ce dernier argument produisit son effet : Choudard-Desforges ne fut plus disputé au célibat, et, comme il avait fait rire M. de Sartine, il lui fut permis de partir pour Nantes, où l'attendait un brillant engagement.

Mais cette dernière aventure avait apparemment éveillé en lui certaines idées de moralité et d'ordre, car, une fois à Nantes, il se maria réellement et publiquement, à la grande satisfaction de bien des époux. Quatorze ans et trois mois, un bel œil bleu, une bouche si petite que l'envie essayait de lui en faire un défaut, des lèvres fraîches, des dents de perles qui laissaient passage à un sourire charmant, un menton rond et potelé, les plus superbes cheveux blonds qu'il soit possible de voir, telle était Angélique Erbennert, telle était celle que Desforges avait choisie pour femme. Elle jouait les amoureuses et les ingénues dans l'opéra-bouffon et dans la comédie. Cette union, toute fortunée à son aurore, devait plus tard avoir ses nuages, par suite du caractère ombrageux et jaloux de la jeune Angélique, à laquelle il

arriva un jour de tomber à coups de canne sur une ancienne maîtresse de son mari.

C'est à cette époque, — 24 octobre 1775, — que les bonnes fortunes semblent commencer à abandonner Desforges ; c'est à cette époque que, par manière de compensation, il se ressouvint de la poésie, cette ancienne compagne de sa jeune pauvreté. La poésie, qui ne garde pas rancune à ses amants infidèles, revint vers le *Colin en chef* du théâtre de Nantes et le consola le mieux qu'elle put dés bourrasques conjugales. Il avait alors trente ans. Il se reprit à rimer comme au temps où il n'en avait que dix-huit et où il ne possédait pour toute fortune que l'habit en peluche bleue de son grand-père. Malheureusement sa femme était un peu comme la femme d'Adam Billaut, qui prenait les neuf Muses pour les neuf maîtresses de son mari. Que de fois il lui fallut redescendre de son Olympe pour se mêler aux discussions les plus prosaïques et aux tracasseries les moins justifiées ! Mais hélas ! ainsi finissent la plupart des hommes à bonnes fortunes ; la dernière femme est celle qui venge toutes les autres. Cinq années s'écoulèrent de la sorte, cinq années de purgatoire, au bout desquelles, après avoir parcouru la moitié de l'Europe et avoir été attaché trois ans au théâtre impérial de Saint-Pétersbeurg, Desforges revint se fixer pour toujours à Paris, *traînant l'aile et tirant du pied.*

V.

Un soir que sa femme Angélique avait déchaîné sur lui tous les autans de l'hyménée, Desforges s'assit tristement devant sa modeste table de travail, et écrivit son chef-d'œuvre, *La Femme jalouse,* chef-d'œuvre de chagrin et d'amertume. Cette comédie, — il avait appelé cela une comédie ! — eut un succès considérable de pleurs et de sanglots. Desforges la dédia à son véritable père, le docteur Petit, qui ne l'avait jamais quitté de vue. Ce fut le commencement de sa réputation littéraire, car nous croyons inutile de parler de ses premiers essais, représentés tant en province qu'à Paris. D'ailleurs, nous nous mettrons tout de suite à l'aise avec le lecteur en déclarant que nous n'avons affaire ici qu'à un écrivain du deuxième et même du troisième ordre.

La Femme jalouse, qui de la Comédie-Italienne passa au répertoire du Théâtre-Français, se joue encore de loin en loin, et est écoutée avec faveur. Voici, sur cette pièce, l'opinion de La Harpe, que l'on ne peut accuser d'indulgence à l'égard des auteurs de son siècle : « C'est un drame où IL Y A quelque intérêt, ce n'est pas une bonne comédie. IL Y A dans le sujet un vice radical : la jalousie de la femme est fondée sur des apparences si fortes et

si bien justifiées, qu'IL N'Y A PAS moyen de lui en faire un reproche. Ainsi le but moral est manqué; mais ces apparences produisent des situations qui ont de l'effet au théâtre. Le style est naturel et facile, sans déclamation, sans écarts et sans jargon; il est vrai qu'IL Y A peu de vers heureux. Les caractères, d'ailleurs, sont dessinés avec vérité, et la pièce marche bien. » Quoique écrites dans ce mauvais style qui est particulier à l'auteur du *Cours de littérature*, ces lignes résument assez notre opinion personnelle.

J'ignore si ce drame corrigea quelques femmes, mais ce que je sais parfaitement, c'est qu'il ne corrigea pas celle de Desforges. Il l'avait fait débuter aux Italiens et recevoir à quart de part quelques mois après ses débuts. « Superbe femme, talent médiocre, » disent les almanachs du temps. Le seul rôle où elle ait marqué, est celui de la comtesse d'Arles, dans *Euphrosine et Coradin.*

Acquis désormais tout entier à la littérature, Choudard-Desforges composa et fit représenter, dans l'espace de dix-huit ans, une trentaine de pièces environ. Au nombre des drames que l'on peut citer après *La Femme jalouse*, n'oublions pas *Tom Jones à Londres*, qui se fait remarquer par d'intéressantes péripéties et une certaine originalité d'allures. Desforges a écrit encore une foule d'opéras-comiques, en compagnie de Grétry, de Phili-

dor, de Jadin ; les principaux sont : *Joconde*, *L'Epreuve villageoise*, *Griselidis*, *L'Amitié au village*, et *Jeanne d'Arc à Orléans*.

De plus, il a, un des premiers, tracé la voie au mélodrame, par sa pièce intitulée : *Novogorod sauvée*. Voici un compte-rendu que nous trouvons dans un recueil périodique : « *Novogorod sauvée* est un de ces ouvrages dont le premier effet est horrible et repoussant, et que l'on aime à revoir ensuite, lorsque l'âme, revenue du trouble qu'elle a éprouvé, permet à l'esprit de se familiariser avec eux. Lorsque cette pièce fut donnée à Paris pour la première fois, le second acte jeta les spectateurs dans un état d'anxiété stupide; on sortit du spectacle en frémissant ; la curiosité amena l'affluence ; insensiblement on s'accoutuma à la voir, et l'espoir d'un dénouement heureux atténua ce que le nœud pouvait avoir d'atroce.... Les costumes ont été exécutés sur les dessins qu'en a fait faire M. Desforges. Cet écrivain a demeuré trois ans à Saint-Pétersbourg ; ainsi, on peut regarder comme un modèle exact ses costumes russes. » (*Costumes et Annales* des grands théâtres de Paris, par M. de Charnois ; année 1788.)

Mais ce qui est vraiment un hasard extraordinaire et joyeux dans son existence semée de récifs conjugaux, c'est cette grande parade du *Sourd ou l'Auberge pleine* qu'il écrivit de verve, en un jour d'ivresse ou d'oubli bien certainement. *Le*

Sourd, donné d'abord au théâtre de Mlle Montansier, passa ensuite sur le théâtre de la Cité, pour arriver enfin à la Comédie-Française, où il eut sa place à côté du *Médecin malgré lui.* Baptiste cadet, et Brunet plus tard, se sont fait une réputation dans le rôle de *M. Dasnières,* qui est devenu un type comme M. Deschalumeaux et M. Dumolet. Le moment où M. Dasnières dresse son lit sur une table, se fait des rideaux avec la nappe et des draps avec les serviettes, se déshabille, se couche et éteint sa chandelle avec son soulier, ce moment-là, dis-je, étoilé de quolibets grotesques et de calembourgs triomphants, soulevait des trépignements d'hilarité par toute la salle.

Desforges paraît avoir embrassé franchement les principes révolutionnaires, si l'on en juge du moins par les pièces de circonstance auxquelles sa plume ne se refusa pas : *La Liberté et l'Egalité rendues à la terre, Alisbelle ou les Crimes de la féodalité,* deux opéras composés pour la République, et représentés en 1794. A ces déclamations sans talent, nous préférons de beaucoup les innocents coq-à-l'âne de M. Dasnières. Mais que voulez-vous? Sommes-nous bien sûrs que Desforges ne cherchait point dans la politique une distraction à ses infortunes maritales?

Une fois sur cette pente, il est hors de doute que le pauvre homme ne fût tombé dans le mélodrame le plus sombre. Heureusement pour lui que la loi

du divorce fut décrétée et qu'il fut, comme on le suppose bien, un des premiers à bénéficier de cette loi. Son contentement fut tel, qu'il en composa sur l'heure une comédie intitulée : *Les Epoux divorcés,* sa dernière comédie. Après quoi il se remaria avec une veuve pour laquelle il *soupirait* depuis longtemps; et le ciel, touché de ses malheurs, lui fit rencontrer dans ce second hymen la paix qu'il avait si vainement cherchée.

Quant à Mme Angélique Desforges, elle épousa l'acteur Philippe, des Italiens, qui n'avait pas son pareil dans l'emploi des tyrans et des *tabliers*.

Echappé aux ongles de cette exigeante personne, la galanterie revint à Desforges. Il se mit à évoquer ses souvenirs, et se consolant avec des fictions de la perte de la réalité, il commença à écrire des romans où, selon son expression, il *sacrifia à l'autel des Grâces*. On sait ce que parler veut dire : sacrifier aux Grâces ; pour Pigault-Lebrun, c'était écrire *L'Enfant du Carnaval;* pour le général Lasalle, pour Dorvigny, c'était rivaliser d'impudeur, d'audace et de grivoiserie. Choudard-Desforges ne resta pas au-dessous de ces modèles.

Au fond des vieux cabinets de lecture, sur les derniers et plus hauts rayons, il existe un ouvrage à peu près délaissé, intitulé *Le poète*. Ce livre, dont la réputation n'est pas arrivée jusqu'à la génération actuelle, rebute assez unanimement, par son titre,

la classe frivole des lecteurs à deux sous le volume. Semblable à un flacon qui, sous une insignifiante étiquette, cache un poison des plus dangereux, *Le Poète* recèle en ses quatre volumes tout ce que le libertinage du Directoire enfanta de perfide et de raffiné. Publié pour la première fois en 1798 (4 vol. in-12), sans nom d'auteur, sous la rubrique de Hambourg, il passa presque inaperçu, ne pouvant soutenir la concurrence avec tant d'autres œuvres plus infâmes qui s'étalaient avec impudeur chez les libraires des galeries de bois au Palais-Royal. La vente s'en opéra cependant de manière à en permettre, l'année suivante, une deuxième édition, en huit volumes in-18, cette fois. Mais, je le répète, le titre, peu fait pour allécher la foule, en a toujours fort heureusement circonscrit le succès.

Ce livre, le premier essai de Desforges dans le roman, renferme, en un cadre évidemment arrangé, les principaux évènements de sa vie ; il a le tort très-grave d'y afficher, sous des couleurs souvent scandaleuses, les personnes de sa famille, et particulièrement sa sœur. En cela réside l'écueil ordinaire des faiseurs de mémoires et d'autobiographies ; ils se modèlent tous sur Jean-Jacques Rousseau et sur les *Confessions*. Qu'ils se mettent donc bien dans la tête, ces imprudents et ces impudents, que ce n'est pas *à cause* de ses défauts que l'on aime Jean-Jacques, mais *malgré* ses défauts, ce qui est bien différent.

Or, pris comme œuvre littéraire, le livre de Desforges n'a qu'une valeur absolument relative et toute de curiosité. Son style, d'un abandon inconcevable, ne se relève par aucune qualité réelle. Il fait un abus extravagant des métaphores en usage chez l'école licencieuse : tout est rose, corail, ébène, autel de la volupté, calice, coupe. Un amant n'est plus un amant, c'est un *sacrificateur,* un *athlète;* une amante devient une victime, une prêtresse; ses jambes sont deux colonnes, ses seins deux globes en marbre, en ivoire ou en albâtre ; la peau est au moins du satin ou de la neige.

Ce genre de littérature comporte d'ailleurs une uniformité de scènes qui suffirait à le rendre insupportable, s'il n'était odieux. Tout est prévu et bien prévu dans ces rencontres galantes ; dès lors l'intérêt s'évanouit, le charme s'envole ; il ne reste à la place qu'un appât grossier, bon tout au plus pour les gens qui, comme dit Molière, ont *la forme enfoncée dans la matière.*

Desforges a fait précéder *Le Poète* d'un avertissement en style ambitieux, et dont voici le début : « L'AUTEUR A SES CONTEMPORAINS. Minuit sonne, le 15 septembre expire, ma cinquante-deuxième année commence. C'était l'époque que j'avais fixée au travail que j'entreprends aujourd'hui. Quand on a vécu un demi-siècle, surtout quand on a beaucoup vu, beaucoup observé, beaucoup senti, on peut par-

ler savamment de la vie et l'on n'a plus grand temps à perdre pour écrire la sienne. » Malgré ce que nous en avons dit, il serait injuste cependant de contester à ce livre des aspects particuliers, un entrain réel, certains détails de costumes et de lieux, une franchise vraiment engageante, et çà et là quelques figures célèbres assez bien présentées (1).

Je ne sais pas quel parfum de licence il y avait alors dans l'air ; toujours est-il que, non satisfait d'avoir produit *Le Poète*, Desforges lança l'année suivante un ouvrage de la même humeur et de la même longueur, *Les Mille et un Souvenirs, ou les Veillées conjugales*. C'était trop se complaire dans cette série de peintures. Voici le raisonnement qu'il faisait à ce propos : « Un guerrier raconte ses combats, un navigateur ses courses et ses naufrages, un homme sensible ses peines et ses plaisirs dans la carrière de l'amour. Aucun de ces conteurs n'est dangereux, et tous les trois peuvent être utiles. La carrière d'amour, dont je parle en homme qui l'a parcourue dans toute son étendue, est à la fois un champ de bataille et un océan tempétueux. Maintenant que je suis dans un port charmant, à l'abri de

(1) La dernière édition du *Poète* a été essayée en 1819, par M. Emile Babeuf, qui avait annoncé la publication des œuvres complètes de Desforges, en 22 vol. in-12. Cette édition contient un portrait.

tous les orages, je crois ne pouvoir mieux employer mon loisir qu'en le consacrant au souvenir de mes innombrables aventures (1). » Et ainsi fait-il. *Les Mille et un Souvenirs* sont l'appendice et le complément du *Poète ;* sous le nom de Mélincourt, Desforges raconte à sa seconde femme plusieurs anecdotes tour-à-tour bouffonnes, amoureuses et tragiques, auxquelles il s'est trouvé mêlé plus ou moins directement.

La seule chose dont je sache réellement gré à Desforges, c'est de s'être abstenu de nous raconter ses bonnes fortunes en diligence. Après cela, peut-être n'y a-t-il pas pensé. C'est le seul trait absent de sa littérature, laquelle résume cependant tous les procédés et toutes les rengaînes de son temps. Un livre badin n'existait pas alors sans une aventure en diligence ; dans la seule légèreté écrite qu'il se soit permise : *Le Dernier Chapitre de mon roman,* Charles Nodier lui-même n'a pas manqué de tomber dans ce défaut caractéristique.

Les Mille et un Souvenirs furent suivis de trois autres romans sans aucune valeur ; après quoi

(1) Je remarque en ce moment que le chevalier de Parny s'appelait également Desforges, de son nom de famille, bien qu'il n'existât aucune autre parenté que celle de l'esprit entre l'auteur de *La Guerre des Dieux* et l'auteur du *Poète.*

Desforges cessa complètement d'écrire, ou du moins de faire imprimer. On était en 1800 (2).

(2) Il convient cependant de remarquer qu'avant d'écrire des romans licencieux, Desforges avait essayé de mieux employer son talent. Nous avons en notre possession une lettre adressée par lui « au citoyen Grégoire, représentant du peuple, membre du Conseil des Anciens, rue du Colombier, F. G., n° 16 ; » c'est une demande d'emploi :

« 17 Brum. an IV républicain.

» Enfin, mon cher et digne Concitoyen, voici le moment où mes espérances peuvent se voir réalisées. On s'occupe sans doute avec chaleur de l'organisation de l'Instruction publique et il me serait bien doux de pouvoir enfin payer à ma Patrie mon tribut d'utilité dans un genre analogue à mes facultés. Une place de professeur de Poésie est celle qui me conviendrait, et comme il y en a un certain nombre de désignées spécialement pour cet objet, tous mes vœux seraient remplis si je pouvais en obtenir une.

» Veuillez m'indiquer, mon sage ami, la route à tenir dans cette affaire et ne me refusez pas un suffrage qui ne pourra, d'une part, que m'être très-favorable pour le succès de mes vues, et de l'autre, m'élever à la hauteur de mon entreprise par le vif désir qu'il m'inspirera de le mériter.

» Un mot de réponse à votre reconnaissant et bien affectionné concitoyen.

DESFORGES.

» F. G. rue de Lille, ci-dev. Bourbon, n° 485. »
Ecriture belle et ferme.

VI.

Voyez-vous ce vieillard étendu sur une chaise longue, immobile, sans regard et sans voix, auprès d'une croisée aux rideaux entr'ouverts. Son front penche, couronné de mèches rares et blanches ; sa main pend, sèche et abandonnée ; quelquefois un tremblement passe dans ses jambes amaigries, et les agite. Une femme est auprès de lui qui brode en silence et qui le regarde mourir ; car cet homme se meurt, il s'en va d'épuisement comme Dorat ; mais autour de lui les danseuses ne font point cortége comme autour du poète décoiffé. Pourtant ce n'est pas faute à celui-là de ne s'être point égaré dans les bosquets de l'Opéra et de Cythère ; il fut aussi lui un libertin de poudre et d'épée ; lui aussi courut les boudoirs, les salons et les chambrettes, laissant un peu de son cœur aux mains de toutes les femmes. Maintenant ce vieillard s'en va, triste, délaissé, au milieu d'une époque de fanfares et de gloire qu'il ne comprend pas. Le bruit d'une pendule est le seul qui se fasse entendre dans cette chambre remplie de mélancolie.

Quelquefois, lorsque sa pensée se réveille, lorsque son cerveau affaibli sent remonter sa mémoire,

il se surprend à murmurer des noms charmants : Manon, Herminie, Louison, Sainte-Agathe, Ursule ! Il voit repasser, vagues et confus, les évènements des jours anciens ; de vieux airs lui reviennent en tête, tels que celui du *Confiteor ;* il se reporte dans cette petite chambre d'auberge où il faisait si beau soleil et où l'on aimait si bien ! Alors un soupir de regret sort de cette poitrine exténuée, une larme qui brûle, tombe et se perd dans les rides de cette face morne.

Desforges représente complètement la décadence du XVIII[e] siècle. Il est le produit sans ampleur de la régence, et a en lui le sang mélangé du duc de Richelieu et de M[me] Michelin. Il est le type accompli d'une société qui se déprave à chaque étage. Il porte très-haut une tête sans cervelle, et il traîne très-bas un cœur généreux. Tous les sentiments ne lui arrivent que sophistiqués par l'impure philosophie de Du Laurens et du curé Meslier ; ce qu'il nomme *sensibilité,* n'est que de la débauche ; il a cette candeur dans le vice, qui ne voit qu'une faiblesse dans une faute, qu'un oubli dans un crime. Du reste, beau, brillant, ferrailleur, ainsi que je l'ai montré, tantôt rusé par boutades comme Guzman d'Alfarache, tantôt naïf comme la rue Grénetat. Tels étaient et tels devaient être en effet ces bâtards de la régence, qui tranchaient à la fois sur la bourgeoisie et sur la noblesse. On conçoit que de tels beaux-fils

ne pouvaient guère faire autre chose que des comédiens ou des auteurs de deuxième ordre.

Si je me suis plutôt appesanti sur sa vie que sur ses œuvres, c'est que celles-ci découlent évidemment de celle-là, qu'elles en sont le fruit direct, et que, dans presque toutes, l'auteur n'est que l'homme raconté. Sans vouloir faire, à propos de ses romans, un plaidoyer en faveur de la vertu, qui n'en a pas besoin, je n'ai pu m'empêcher de condamner une littérature inutile et absurde. Il faut être ou bien pauvre ou bien déraisonnable ou bien corrompu pour flatter les goûts licencieux d'une époque frappée de vertige. J'aime à me figurer que Desforges n'était que pauvre et étourdi. Quoiqu'il en soit, heureux les écrivains qui, sûrs de leur intelligence et de leur âme, peuvent traverser sans tache leur route creusée au milieu des fanges sociales, et mériter après leur mort cette phrase de M. Villemain sur l'auteur de *L'Ecole des Femmes* : « Molière ! ce grand poète, ce grand comédien, ce grand honnête homme. »

Desforges expira le 13 août 1806 (1).

(1) Nous sommes bien tenté de considérer comme un ouvrage posthume de Desforges les *Mémoires d'un vieillard de vingt-cinq ans*, publié sous le nom imaginaire de M. Louis-Julien de Rochemond, à Hambourg, en 1809, 5 vol. in-18. C'est tout-à-fait le style du *Poète* et des *Mille et un Souvenirs ;* ce sont les

mêmes procédés de narration, le même genre de tableaux, avec une description de Nantes, où Desforges a vécu assez long-temps, comme on l'a vu.

Il paraît d'ailleurs avoir laissé des manuscrits, à en juger par cette indication du catalogue d'autographes de la bibliothèque Soleinne (appendice au tome troisième) :

Desforges (P. J. B. Choudard). — L. A. S., in-4, 12 prairial an VI. Au citoyen Maradan, libraire. Il lui offre un roman intitulé *Kim-Fenin ou l'Initié*, *histoire mystérieuse*, et il lui donne le sujet d'une gravure pour le quatrième volume du *Poète*.

—

GORJY.

—

I.

AVANT LA RÉVOLUTION. — BLANÇAY. — LES ROMANCIERS SENSIBLES.

Celui-là a si bien caché sa vie, il s'est tenu si parfaitement en dehors des autres littérateurs, il s'est fait si petit et si modeste, que l'on ne connaît de lui rien absolument que ses livres. Encore ses livres sont-ils d'un format presque lilliputien et se peuvent-ils aisément dérober au fond d'une corbeille à ouvrage, sous les pelotons de soie et la broderie commencée. Nulle part il n'est parlé de ce Gorjy ou Gorgy, — car l'orthographe de son nom est même indécise, et ceux de ses contemporains que j'ai pu interroger n'ont su que m'en dire, sinon que c'était un romancier assez obscur, lequel avait joui cependant d'un certain succès dans les régions moyennes des lecteurs de son temps ; quant à l'individu, ils ne

l'avaient jamais rencontré ni chez Procope, ni à la Comédie-Italienne, ni sous les marronniers littéraires du Palais-Royal. Avec de tels renseignements il est difficile de plonger bien avant dans une existence, et, pour ma part, je me serais trouvé fort embarrassé si, à défaut de l'homme, il ne m'était resté l'écrivain, — un des plus intéressants qu'ait fourni la première période de la Révolution.

Où naquit Gorjy? Quand naquit Gorjy? Ce sont des points ténébreux qu'il a été impossible d'éclaircir jusqu'à présent. On a dit qu'il était venu du Dauphiné, et je ne suis pas éloigné de le croire par la tournure de son esprit un peu froid, un peu contourné, un peu robuste, un peu singulier ; les qualités et les défauts, Gorjy ne les possède qu'à l'état *d'un peu*. C'est une violette poussée à l'écart et bien enfouie au milieu de l'herbe, symbole de plus en plus rare dans la république des lettres. Il débuta modestement, à l'ombre de Sterne, par un *Nouveau voyage sentimental* (Paris, 1785) qui ne fit rumeur ni dans le public ni dans les gazettes; mais il ne faut pas en être surpris : on était alors rebattu des imitations et de tous les paradoxes oiseux ou impertinents, colportés sous le pavillon de l'humoriste anglais. Gorjy fut sans doute mal lu ou il ne fut pas lu du tout. Ce qu'il y a pourtant de certain, c'est que de tous les petits auteurs d'alors qui forment la queue de Sterne, il est assurément le plus intelligent

et le plus inventeur. Du reste, on trouve dans son nom comme un anagramme d'Yorick.

A cette époque, il y avait au Palais-Royal un théâtre, où des enfants et des marionnettes jouaient ensemble derrière une gaze, tandis que l'on parlait et que l'on chantait pour eux dans la coulisse. Ce théâtre, qui devait passer plus tard aux mains de Mlle Montansier, était alors connu sous le nom de théâtre des Beaujolais. C'est là qu'au bout de trois ans nous retrouvons Gorjy, assis dans un coin de la salle, et regardant fort attentivement jouer une comédie-proverbe de sa composition, *Les Amours d'Arlequin et de Séraphine*. J'ai tout lieu de croire que c'était un jeune homme très-bon et sincèrement naïf : la passion des marionnettes n'a jamais été l'indice d'un méchant caractère. Sa pièce a été imprimée par Cailleau, mais elle est difficile à rencontrer (1).

Dans la même année, il publia sous le titre de *Blançay* un roman en deux volumes in-18, qui commença sa réputation. Au risque d'étonner bien des gens, nous dirons que peu de romans français ont eu autant d'éditions que celui-là. Les bibliothè-

(1) On lui attribue aussi « *Les Torts apparents ou la Famille amériquaine*, comédie en prose et en trois actes, par M. G...y ; représentée sur le théâtre du Palais-Royal, le 15 mars 1787. Cailleau, libraire.

ques de campagne et de province, ainsi que les greniers des bouquinistes, sont littéralement inondés d'exemplaires de *Blançay,* reliés la plupart en veau écaillé, avec l'inévitable petit sinet vert. Il est juste de dire que cet ouvrage, fort simple d'invention, contient des pages vraiment attachantes, des peintures vraies, un dialogue heureusement étudié, de la gaîté, — mais avec discrétion cependant, — et, par-dessus tout, un franc sentiment d'honnêteté. L'intrigue, un peu lente, a le charme impatientant de certaines œuvres de Stendhal, telles que *Le Rouge et le Noir* et *Les Mémoires d'un Touriste;* c'est presque aussi le même style menu, ras, n'enveloppant la pensée qu'à demi, accueillant avec défiance les ornements. Je ne m'avance pas trop en comparant, seulement pour la forme, Gorjy à Stendhal. Il y a dans *Blançay* maints portraits attrayants et vivants, tel que celui de ce jeune auteur, en qui je ne suis pas éloigné de reconnaître Gorjy lui-même :

« Un jour que je sortais de chez M. A***, ayant sous mon bras un assez gros paquet de manuscrits, je rencontrai, au bas de l'escalier, un jeune homme mis simplement, même avec une certaine mesquinerie, mais dont il diminuait l'effet par le peu d'attention qu'il paraissait y faire ; car l'air humilié de l'homme mal vêtu double le tort de ses habits. Il était auteur comme M. A***, et habitait dans la même maison ; mais ils ne se ressemblaient qu'en

cela. L'un logeait au premier étage, l'autre au quatrième. M. A*** avait un appartement superbe : grand feu l'hiver, des persiennes l'été, enfin, toutes les commodités de la vie. Le logement du jeune homme se bornait à une petite chambre dans laquelle il avait toujours pour compagnon l'un des trente-deux vents ; une pile de brochures, entassées sans ordre, parodiait la superbe bibliothèque de M. A*** ; et, pour parodier aussi son grand laquais, le jeune homme avait, suivant son expression, un jockey à deux sous par jour. C'était un Savoyard qui, moyennant cette mince rétribution, venait tous les matins prendre ses ordres plus ponctuellement qu'un coureur ou un chasseur. Mais si, dans tout ce que donne la fortune, l'avantage était du côté de M. A***, le jeune homme le regagnait bien sur le reste : une véritable insouciance philosophique, au lieu du tracas continuel des cabales ; une liberté entière dans ses actions comme dans ses écrits ; un cœur excellent sans affiche de bienfaisance ; par conséquent point de prôneurs, mais point de détracteurs. Enfin, M. A***, que ses écrits moraux obligeaient à une espèce d'hypocrisie, brûlait tristement son encens aux pieds d'une bégueule surannée, tandis que le jeune homme cueillait gaîment, franchement, avec une grisette charmante, les roses printanières du plaisir. » Ou je me trompe ou cela a un tour facile et dégagé qui captive et qui amène insensiblement sur les lèvres un sourire de sympathie?

La première édition de *Blançay* est ornée à la première page d'une sorte d'écusson ou cachet gravé, dont Gorjy donne l'explication en guise de préface. Cette explication, que voici, jette une faible lueur sur sa vie privée : « Dans le quartier, ma frêle barque tourmentée par les flots d'une mer orageuse, et pour légende : *Sic olim* (c'est ainsi que j'ai été). Dans le reste du champ de l'écu, cette même mienne barque, sur une mer bien calme, est fortement amarrée à un obélisque portant les armes de M. de la Villeurnoy. Lorsque je dessinai cet emblème, je n'avais mis pour seconde légende que : *Sic nunc* (c'est ainsi que je suis à présent) ; ce fut M. de la Villeurnoy qui ajouta le : *Sic semper* (et que je serai toujours). C'est par de semblables traits que ce respectable protecteur marque tous les jours de ma vie. O mon bien-aimé patron ! quelle que soit sa durée, jamais on ne verra s'affaiblir les sentiments de tendresse, de vénération et de dévouement absolu dont vous avez rempli le cœur de votre fidèle Gorjy ! »

D'après cela on peut supposer que Gorjy joignait alors au titre de romancier et d'auteur dramatique les fonctions de secrétaire ou d'intendant. C'était sans doute à la suite de M. de la Villeurnoy qu'il était venu à Paris, et j'aime à me représenter cet aimable garçon, estimé et chéri d'une famille sans préjugés. Cette supposition fait d'ailleurs les frais

principaux de la fable de *Blançay*, et je ne serais pas étonné que, dans ce roman, il entrât beaucoup de l'histoire de Gorjy.

Dans tous les cas, le succès qui l'avait accueilli si inopinément, — succès intime, mais attesté par l'écoulement rapide des volumes, — lui inspira quelque hardiesse ; de 1788 à 1791, il fit paraître plusieurs autres romans du même goût et du même format : *Victorine*, *Saint-Alme*, *Lidorie* (1). Ce dernier ouvrage est écrit dans le vieux style des chroniques, déjà ressuscité avec bonheur quelques années auparavant par Sauvigny dans *Les Amours de Pierre-le-Long et de Blanche Bazu*. Tous ces petits livres, empreints d'une douce sentimentalité, qui pleurent d'un œil et qui s'essaient à sourire de l'autre, eurent une vogue, sinon égale à celle de *Blançay*, du moins fort honorable et suffisante à placer son auteur au premier rang des romanciers sensibles.

Les *romanciers sensibles* constituaient effectivement, au milieu de la littérature d'alors, une sorte de légion à part, qui marchait sans relâche, suivie d'un cortège de sanglots, de mouchoirs, de soupirs étouffés, de regards abattus. A Dieu ne plaise que je veuille me moquer de ces écrivains, rois de l'at-

(1) Gorjy avait plusieurs talents. La plupart des vignettes qui ornent ses romans, sont signées : *Gorjy, delineavit*.

tendrissement, qui manient à leur gré les âmes palpitantes et commandent despotiquement aux sources lacrymales. Même sous la Révolution, aux époques les plus formidables, ces écrivains ne se laissèrent pas décourager. C'était un véritable parti, qui avait à sa tête le tendre auteur des *Epreuves du sentiment* et des *Délassements de l'homme sensible*, Baculard d'Arnaud, le plus infatigable et le plus éploré ; puis de la Place, le traducteur de romans anglais ; Mme de Genlis ; et cette autre gloire, restée pure, aujourd'hui encore, dans les loges de concierge, Ducray-Duminil, qui devait bientôt les éclipser tous.

Gorjy marcha à leur côté ; il fut moins ennuyeux que quelques-uns et plus original que les autres. Peu épaulé des journalistes, il fit son chemin tout seul. On doit croire cependant qu'il était assez bien en cour, car l'un de ses romans est dédié à la comtesse d'Artois. Du reste, soit instinct, soit effet de son éducation et de sa vie habituelle, Gorjy est toujours demeuré fidèle au parti aristocratique, comme on le verra tout-à-l'heure.

L'amour du sentimental le tenait si fort, que, non content d'avoir composé un *Nouveau Voyage sentimental,* il fit encore imprimer les *Tablettes sentimentales du bon Pamphile*. On était en 1791 : c'était, il faut l'avouer, choisir un peu singulièrement son temps. Toutefois, au milieu des idylles les plus fraîches et des situations les plus douces, l'in-

quiétude du moment se trahit au détour de chaque page. S'arrête-t-il dans une campagne toute brillante de rosée et de soleil, la vue d'un château incendié par les patriotes vient lui navrer le cœur. Un peu plus loin, c'est un vallon coquet où luit et babille un ruisseau ; des touffes de roseaux inclinent leurs feuilles longues et larges, lisses comme des miroirs et vertes avec splendeur ; la feuille sans cesse agitée du tremble ajoute son froissement au murmure du flot qui écume légèrement sur les pentes caillouteuses ; mais en dirigeant son regard vers un espace semé de bruyères, il a distingué l'entrée d'un *souterrain*, — Gorjy se servait déjà des souterrains ; —c'est là qu'un noble se cache, un aristocrate. Dès lors toute la poésie du paysage est effacée, et les mots de Révolution, de despotisme, de liberté, viennent obscurcir pour un instant les tablettes du bon Pamphile.

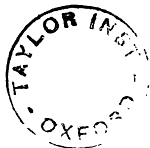
Parmi les traits saillants de ce recueil, je m'en voudrais d'oublier une fine et joyeuse raillerie de la garde nationale d'alors ; Gorjy, en l'écrivant, s'éloignait de la sentimentalité, mais le lecteur n'y perdait rien. Il s'agit d'une sorte de magot nommé M. de Bosstacq, boiteux, tortu, turbulent, qui a toujours eu un goût effréné pour les armes. Sa tournure fait le tourment de sa vie, car elle ne lui a pas permis d'embrasser l'état militaire. Voici en quels termes Gorjy raconte les souffrances et les joies de cet ori-

ginal : « A l'époque où la nation crut devoir s'organiser en milice, M. de Bosstacq avait été le premier sur pied. Il serait difficile de peindre avec quelle activité, dans ce premier instant de terreur universelle, il courait de rue en rue, de maison en maison, tantôt se pendant aux cloches qui rassemblaient les nouveaux soldats, tantôt débitant des fragments de harangues grecques ou romaines, ici, dans la chaire d'une église, là, sur les bornes d'un carrefour; ailleurs, grimpé dans une charrette, encourageant les uns, complimentant les autres; en un mot, se donnant à lui seul plus de mouvement que tout son faubourg, et se fatiguant d'autant plus qu'il avait l'épaule chargée d'une vieille arquebuse, et qu'il traînait à son côté une de ces anciennes épées d'arsenal, aussi énormes par leur poids que par leur grandeur. Lorsque les premiers moments de tumulte furent passés, lorsque l'on songea à former une garde régulière, M. de Bosstacq, s'appuyant sur le zèle qu'il avait montré, se mit sur les rangs pour obtenir une compagnie; mais on sentait trop combien un uniforme sur un corps si bizarrement contourné aurait prêté à rire, et il ne put seulement pas obtenir une sous-lieutenance.

« On peut juger quelle fut sa douleur; il s'emporta, fulmina, et jura qu'il prouverait que la taille ne faisait rien au courage. Il possédait une très-grande maison et un jardin assez vaste; il méta-

morphosa le tout en citadelle. Remparts, bastions, escarpes, contrescarpes, esplanade, chaque coin présentait un extrait de fortification. Puis il fit chercher une cinquantaine d'hommes aussi semblables à lui que possible, et il en forma une compagnie à sa solde. Le service se faisait dans la citadelle Bosstacq aussi régulièrement qu'à Spandau : le matin, la diane ; le soir, la retraite ; dans la nuit, les rondes d'usage. Il y avait aussi l'heure des leçons d'escrime. Oh ! pour cela, Callot aurait été trop content de voir les incroyables attitudes de ces cinquante bamboches plus fantasques les uns que les autres, et il serait convenu que son imagination était restée bien en deçà de la réalité... »

Les *Tablettes sentimentales du bon Pamphile* contiennent en outre, — ainsi que presque tous les ouvrages de Gorjy, — quelques chansons et romances qui ne valent ni plus ni moins que beaucoup d'autres, mais qui ne valent pas cependant un examen spécial. Les vers sont la petite-vérole de l'esprit, a dit quelqu'un du XVIIIe siècle. Or, il paraîtrait que notre jeune homme en était légèrement marqué.



II.

MÉTAMORPHOSE SUBITE. — 'ANN'QUIN BREDOUILLE. — LA CUISINE DE MARAT.

Qui le croirait? cet écrivain vraiment modeste, cet humble romancier, ce lézard littéraire, timide et furtif, que nul n'a jamais entrevu, ce Gorjy, en un mot, composa le pamphlet le plus mordant, le plus téméraire, le plus acharné, le plus spirituel, le plus terrible qui ait jamais été dirigé contre la Révolution française. Il se dédoubla tout-à-coup, et, à la place de l'innocent auteur de *Blançay* et des *Amours d'Arlequin,* on ne vit plus qu'un escarmoucheur madré, un critique acerbe, un bouffon armé dont les lazzis inquiétaient autant qu'ils amusaient.

Ce pamphlet, enveloppé sous une forme romanesque, et qui fut publié par souscription, est intitulé : « *'Ann'quin Bredouille, ou le Petit-Cousin de Tristram Shandy;* œuvre posthume de Jacqueline Lycurgues, actuellement fifre-major au greffe des menus-derviches. » Il comprend six petits volumes in-18, format habituel des romans de Gorjy, et est orné de gravures très-fines et très-bien faites. Une des plus ingénieuses et dont l'effet est puissant, représente un homme du peuple assis à une table

devant un broc de vin ; son chapeau traîne par terre, sa chaise est à demi renversée ; complètement ivre, il chante le *Ça ira* en élevant son verre, et il ne s'aperçoit pas que son toit est livré aux flammes, tandis que, sous ses pieds, des malfaiteurs armés de pioches sont occupés à saper le plancher. Une autre gravure, qui fait la moralité et la conclusion du livre, c'est un pauvre commissionnaire à la figure hâve, aux vêtements en lambeaux, qui marche péniblement au milieu d'un amas de ruines solitaires, parmi les maisons écroulées et les palais abattus ; il porte sur ses crochets, au bout d'un long bâton, un bonnet phrygien, — qui plane, emblême railleur et victorieux, sur la désolation générale.

La publication d'*Ann'quin Bredouille* commença en 1791 ; le premier volume parut sans signature, mais le deuxième et les suivants portèrent cette désignation, équivalant à un nom propre : « Par l'auteur de *Blançay*. » Cette œuvre, légère en apparence, obscure en quelques parties, écrite parfois d'une manière un peu flottante, mais à travers laquelle circule comme un souffle d'*Hudibras*, cette œuvre satirique a une importance réelle, curieuse et morale. C'est le commentaire honnête et sévère de la révolution, de ses actes absurdes ou atroces, de ses grands hommes avortés ou contrefaits. Les enseignements généraux n'y manquent pas ; plusieurs semblent avoir été improvisés sous l'empire des cir-

constances actuelles, et notre génération aurait encore tout profit à cette lecture, tant il est vrai que la raison est de tous les temps, même la raison politique.

'Ann'quin Bredouille est un type allusif comme le John Bull des Anglais, ou comme notre Jacques Bonhomme à nous. C'est un excellent homme qui n'a que le tort de ne pas avoir un caractère assez arrêté, ce qui l'expose à faire beaucoup de sottises en peu de temps. 'Ann'quin Bredouille a pour compagnons un petit flagorneur nommé Adule, et une vieille femme d'humeur difficile mais sensée, — Mme Jer'nifle, — qui gronde, rechigne et gourmande incessamment. « Quel dommage, s'écrie l'auteur, qu'Adule n'ait pas la modération, le bon sens, la droiture de Mme Jer'nifle, et que Mme Jer'nifle n'ait pas la prestesse, la gentillesse, la persuasion d'Adule! Que de maux il y aurait de moins sur notre globe! »

A l'heure où commence le roman, 'Ann'quin Bredouille est sur le point de quitter son village. Adule le circonvient et l'excite par ces paroles : « — Comment toi, mon cher Bredouille, comment peux-tu, avec les moyens que le ciel t'a départis, te restreindre à une sphère d'activité aussi étroite? Excepté cinq ou six voisines qui viennent veiller chez toi; deux ou trois vieillards dont tu écoutes les radotages, quelques malades que tu soignes, une poignée d'enfants

à qui tu distribues des pains d'épice, il n'est pas plus question de toi dans le monde quo si tu n'y étais pas. La gloire, mon cher Bredouille, la gloire! la gloire!!! »

'Ann'quin, tout émoustillé, se lève, mais il se sent retenu par la manche; c'est M[me] Jer'nifle qui lui dit : — «Etourdi, que vas-tu faire? sacrifier un bonheur certain à une gloire plus qu'incertaine. Et quand elle serait sûre, quelle gloire vaudra jamais ces jouissances douces et simples que tu goûtes dans ta retraite? Ce peu de voisins que tu accueilles, que tu soulages, tu en es aimé. Être aimé! que faut-il de plus sur la terre? »

Voilà notre 'Ann'quin Bredouille bien embarrassé, il ne sait à qui entendre; cependant les exhortations d'Adule finissent par l'emporter, et il se décide à partir pour la grande ville de Néomanie. M[me] Jer'-nifle le suit en soupirant. A douze minutes de latitude, en prenant pour équateur le clocher du village, nos voyageurs font rencontre de la Dame de Liesse, la dernière fée, celle qui préside aux grandes fêtes, au réveillon de Noël, aux dragées du premier de l'an, au gâteau des Rois, aux œufs de Pâques, aux feux de la Saint-Jean; qui fabrique, au fond d'un joli hameau presque inconnu, toutes sortes de joujoux pour les nouveau-nés, tels que de petits moulins à vent, de beaux forgerons en bois rose et à moustaches, tapant sur une enclume à fleurs, des

caniches qui aboient, des trompettes brillantes et ces carafes bénies qui renferment tous les instruments de la Passion, la croix, les clous, l'échelle, la lance et l'éponge. La Dame de Liesse est environnée de bambins charmants, aux membres potelés, au regard spirituel, aux lèvres vermeilles. Elle engage Bredouille à retourner sur ses pas; elle lui rappelle qu'elle a toujours été l'amie de son père, de son grand-père, de son bisaïeul, en un mot de toute sa famille; mais Bredouille est obstiné, il écoute à peine la Dame de Liesse, et enfonçant le talon dans les flancs de son âne, il continue sa route.

Arrivés au port voisin, 'Ann'quin Bredouille, le petit Adule et Mme Jer'nifle s'embarquent sur un vaisseau. Comme on a le vent contraire, l'impatience gagne quelques passagers qui ne sont pas accoutumés aux difficultés de la mer. Adule, toujours aux aguets, va vite leur souffler à l'oreille : «—Eh! messieurs, pourquoi laisser faire le pilote à son gré? Ne voyez-vous pas que votre traversée sera éternelle, et que les vivres vous manqueront? Quand vous en serez là, vous gémirez d'être demeurés dans une confiance passive, tandis que vos talents pouvaient prévenir ce malheur. Allons! sortez de cette dangereuse inertie, exigez que toutes les voiles soient déployées; ou plutôt emparez-vous de la manœuvre, et montrez à ces vieux marins, esclaves de leur ancienne routine, qu'avec de l'activité et de

l'énergie on a déjà surmonté les obstacles, lorsque le froid et lent calcul doute encore qu'on puisse les éluder ! »

Ces paroles perfides ne manquent pas de produire leur effet ; chacun s'empresse d'entourer le pilote et regarde comme un devoir de donner des ordres aux matelots. On juge de la confusion. Mme Jer'nifle court de l'un à l'autre, employant sa rhétorique pour les remettre tous à leur place ; mais Adule les a ensorcelés, il n'entendent plus rien. Une tempête vient s'ajouter au brouhaha général. De toutes parts et à la fois, on entend crier : — Carguez cette voile ! — Fermez les sabords ! — Jetez les ancres ! — A bas la mâture !

Ici, mons Gorjy, oubliant ses habitudes, a dévoilé un pan de sa mystérieuse individualité et intercalé un épisode entièrement personnel. C'est une fortune trop rare pour que nous ne citions pas le texte : « Dans un coin du vaisseau, il ý avait un jeune homme écrivant aussi paisiblement que si le navire eût été dans le port. Vous dire ce qu'il écrivait, je ne le sais guères : on n'apercevait que le titre : LIDORIE. Au milieu de la tempête, 'Ann'quin Bredouille, assourdi par le tapage, fatigué, glacé de frayeur, fut surpris de la tranquillité du *jeune* auteur, et il ne put s'empêcher de le lui témoigner, même de lui reprocher une inaction qui devenait un crime quand il s'agissait du salut de tous. — Je

serais, lui répondit le jeune homme, un des premiers au cabestan, à la pompe, dans les hunes, partout où je pourrais être utile ; mais, dans l'impossibilité de l'être, au milieu d'une si grande confusion, ce que j'ai de mieux à faire, c'est de ne pas l'augmenter. — Mais si nous périssons ! reprit 'Ann'quin. — Je n'aurai pas eu la peine inutile que vous voudriez que je prisse. Mais rassurez-vous. Ce navire-ci est d'une construction tellement solide, que, dût-il essuyer encore plus d'orages, il y résisterait. La traversée sera longue, fatigante, mais on s'en tirera.

» Et il se remit à son ouvrage. »

Assurément, c'est bien parler, mais Gorjy ne s'est pas toujours tenu aussi en dehors des évènements qu'il veut le dire, et l'ouvrage où il écrit les lignes que nous venons de reproduire est une protestation contre ces lignes mêmes. En effet, à partir de ce chapitre, les arêtes du pamphlet se mettent à percer sous l'allégorie devenue de plus en plus transparente. Débarqué dans la grande ville de Néomanie, 'Ann'quin Bredouille se mêle à la foule, et, à l'aide d'une lunette d'approche, il aperçoit sur une montagne, loin, bien loin, tout-à-fait dans la vapeur, un temple qu'il est impossible de voir sans en désirer la conquête, chimère de tous les siècles et de tous les pays. 'Ann'quin commence déjà à déchiffrer l'inscription du fronton : d'abord un L; puis un I;

un B vient ensuite..... Mais l'affluence est telle pour ce spectacle, qu'un autre curieux lui arrache le verre sans lui laisser le temps d'en lire davantage. N'importe, il en a assez vu pour désirer d'être de l'expédition. Adule saute de joie ; Mme Jer'nifle hoche la tête en murmurant : — Oui, c'est une bien belle chose que la pierre philosophale !

Cependant l'admiration ne fut jamais qu'une viande creuse ; notre trio ne tarde pas à l'éprouver, et, comme rien de ce qu'il a vu ne lui a donné à déjeûner, il se met sérieusement en quête d'une cuisine quelconque. Ce chapitre est intitulé *La Gargotte fébrifère*. Laissons parler l'auteur : « Dans cet instant, nous vîmes de loin, sur la porte d'une espèce de caverne, quelque chose qui s'agitait d'une manière si violente, et qui hurlait si effrayemment, que nous crûmes que c'était une bête féroce, ce qui étonnait beaucoup 'Ann'quin Bredouille ; mais 'Ann'quin Bredouille était un sot, car ce qu'il prenait au moins pour une hyène était un homme, et de plus un homme de sa connaissance. Avant d'être assez près pour reconnaître le personnage, nous savions son nom par l'inscription que nous lûmes sur sa porte ; elle était en lettres du rouge le plus vif, et offrait ces mots :

TAMAR (1)

TRAITE EN AMI LE TIERS ET LE QUART.

« — Tamar ! s'écria 'Ann'quin, je le connais ; je me souviens de lui avoir vu vendre de la santé ou du moins en promettre ; ensuite il se mit à montrer de jolies lanternes magiques, qu'il faisait jouer à la lampe universelle. Puisqu'il est à présent gargotier, le ciel en soit loué ! nous dînerons.

» Bientôt nous fûmes à table, au milieu d'une foule de gens dont la voracité paraissait insatiable, et qui, en mangeant, faisaient des contorsions si horribles que nous tremblions d'attraper quelque égratignure ou quelque coup de dent. Il ne nous fut pas difficile d'en deviner la cause, lorsque nous eûmes tâté de la cuisine. Il y avait une si grande quantité de sel, de poivre, de moutarde, d'épices et même d'assa-fœtida, que, dès le premier morceau, on avait la bouche en feu. Nous nous regardions, fort étonnés de ce que cela s'appelait traiter les gens en ami ; mais Mme Jer'nifle ne s'en tint pas aux réflexions : elle alla trouver Tamar au milieu de ses fourneaux. — Comment, lui dit-elle, osez-vous en imposer ainsi ? On croit, d'après votre écriteau,

(1) Marat.

qu'en entrant chez vous on y sera nourri, et l'on n'y trouve que de quoi se brûler les entrailles ! — Vous avez raison, lui répondit-il; mais j'ai éprouvé que cette recette me réussissait auprès de mes pratiques, et que plus je leur mets le feu dans le corps, plus elles sont affamées de mes ragoûts et altérées de l'esprit de vin que je leur donne à boire, et que, par conséquent, mes bénéfices croissent à proportion. — Mais ces malheureux, reprit Mme Jer'nifle, finissent par être échauffés au point d'en devenir enragés, et alors que de maux affreux !... — Que m'importe ! répliqua froidement Tamar; je n'en aurai pas moins fait ma fortune. Et il se remit à tourner une casserole, dans laquelle Mme Jer'nifle lui vit mettre une des drogues les plus inflammables que fournisse la pharmacie. — Fuyons ! fuyons ! nous dit-elle; il vaudrait cent fois mieux mourir de faim que de prendre ici une seule bouchée ! Nous ne nous le fîmes pas dire deux fois; notre estomac était serré à étouffer, et nous ne commmençâmes à respirer que quand nous eûmes quitté la rue où demeurait Tamar. »

Dès ce moment, nous entrons dans la personnalité visible, sérieuse. Après avoir fui l'ami du peuple, 'Ann'quin Bredouille et sa suite se transportent au quartier opposé, où leurs yeux sont frappés par une nouvelle auberge, — dans la description de laquelle il est impossible de ne pas

reconnaître l'officine des *Actes des Apôtres*. Des mets de bon genre y sont présentés on ne peut plus gaîment par plusieurs servants, tous aussi aimables drilles les uns que les autres. Il est vrai que tout en riant, ils montrent des dents qui ne laissent pas que d'être aiguës et qui mordillent sans cesse; mais ils y mettent tant de grâce...... — Tant pis! marmotte Mme Jer'nifle, notre voisin a eu comme cela une charmante souris qui mordillait si gentiment qu'un de ses plaisirs était de lui abandonner son petit doigt. Qu'arriva-t-il? Cette mordillerie souvent répétée finit par envenimer la main et par faire plaie.

L'observation de Mme Jer'nifle n'empêche pas 'Ann'quin Bredouille de manger, d'autant plus qu'il trouve à chaque ragoût ce degré de piquant qui éveille l'appétit et provoque la soif. C'est que les cuisiniers ont le soin d'y mettre un sel excellent dont ils puisent à pleines mains dans un coffre attique. Quant à la boisson, ce n'est pas de ces liqueurs trop fortes dont l'excès produit une ivresse furieuse : c'est du vin de Champagne qui engage seulement à des combats d'épigrammes et de quolibets. — C'est encore plus qu'il n'en faut, dit la trop sévère Mme Jernifle; mes amis, allons-nous-en; toutes ces cuisines contre nature ne conviennent pas aux estomacs de gens simples comme nous : il n'y a de constamment bon qu'un régime doux pour ceux de notre catégorie.

Et voilà Champcenetz, Peltier, Bergasse, Mirabeau-Bouteille, Rivarol, jugés sans appel par cette impitoyable Mme Jernifle !

Cette fois, 'Ann'quin Bredouille est sur le point de se fâcher. Quitter une aussi bonne table et d'aussi gracieux convives, replier sa serviette avant le rôti, dire adieu à ce Champagne délirant, c'est trop fort ! Et puis, cette chasse au dîner commence à l'impatienter ; tous ces aubergistes sont-ils donc des empoisonneurs ? faut-il mourir de faim dans cette grande ville de Néomanie ? Telles sont les réflexions qui l'assiégent et mettent son esprit aux cent coups. 'Ann'quin Bredouille est las, il ne suit Mme Jer'nifle qu'en clopinant. Enfin, vers le soir, l'idée leur vient d'aller frapper à une toute petite porte. — « Elle nous fut ouverte par une vieille femme qui, sur la la demande que nous lui fîmes, se confondit en excuses de n'avoir à notre service que le petit *pot-bouille* et la tranche de bœuf à la mode, fait tout uniment, comme elle l'avait appris de sa mère, celle-ci de la sienne, enfin, tel que du temps du roi Guillemot. Elle avait tort de s'excuser ; nous fîmes à sa modeste table un dîner excellent. Ce ne fut pas sans beaucoup réfléchir. A vous permis, cher lecteur, de réfléchir aussi sur ce chapitre. »

III.

PORTRAITS DU TEMPS. — FÊTES DU CHAMP-DE-MARS. — LIBERTÉ ET LICENCE. — LE CHATAIGNIER DES GAULES.

Le deuxième volume d'*Ann'quin Bredouille*, ou plutôt le deuxième *fagot*, pour parler comme l'auteur, ne parut que l'année suivante, c'est-à-dire en 1792. Dans l'intervalle, Gorjy avait changé d'éditeurs : Guillot et Cuchet avaient été remplacés par Louis, libraire-commissionnaire, rue Saint-Séverin. Il est probable que les premiers avaient cédé à un sentiment de crainte en abandonnant l'entreprise, et qu'ils ne se souciaient pas de se compromettre davantage. A bien y regarder, en effet, les temps n'étaient guère rassurants, et l'avenir se présentait sous les aspects les plus sombres, les plus tristes. Gorjy n'en demeura pas moins sur la brèche : sans doute il se disait que son heure avait sonné, et que, dans la faible proportion de ses forces, tout homme de talent et d'âme devait s'employer au salut général. Peut-être n'avait-il pas tort entièrement. Tandis que d'autres brandissaient à son côté la massue ou la lance, lui n'avait en main qu'un stylet, pas même un stylet, « un simple eustache, » comme il dit

plaisamment; mais la façon dont il s'en servait n'était pas absolument dépourvue d'adresse, et tel héros de la Révolution, tel Démosthènes de carrefour a eu le nez mutilé ou l'oreille coupée par l'eustache de Gorjy.

Comme il ne s'agit pas d'une allégorie insipide, et que la clé de cette bizarre composition est sous la porte, nous avons cru devoir entraîner le lecteur à la suite de ce vagabond 'Ann'quin. Dès les premiers chapitres du second volume, nous retrouvons le petit cousin de Tristram Shandy chez une célèbre marchande de modes où il s'est laissé conduire par Adule. Là on lui montre des *ça ira* : ce sont des couronnes de grelots, de pampres et d'ellébore; — des *réunions* : ce sont des espèces de flacons faits avec une courge, bouchés avec un casque et remplis d'eau lustrale; — des *bonnets à l'Atlantide* : ce sont de petites cornettes bien modestes, jusqu'à ce que l'on ait passé les antichambres, mais qui, une fois dans le salon, se développent en un clin d'œil et deviennent plus hauts qu'un diadême; — des *attaches à la fraternité universelle* : ce sont de larges rubans de fil d'araignée. 'Ann'quin Bredouille s'extasie devant tout cela et trouve que rien n'est comparable aux merveilles de la ville de Néomanie.

Toujours guidé par Adule, il pénètre chez divers originaux dont la physionomie est rendue avec une

amusante vérité. C'est d'abord le très-haut et très-puissant seigneur Carloman-César-Philogènes de Mont-sur-Mont, baron de Montorgueil, marquis de Tuffières, etc.; autour de lui sont des liasses de vieux parchemins que les rats ont attaqués en plusieurs endroits ; sur sa tête est une couronne, dans sa main une épée, avec laquelle il suit les reliefs d'un bouclier armorié. Son cabinet est décoré d'une haute glace qui, en le reproduisant, lui donne les moyens de se rendre à lui-même les hommages que, depuis les nouveaux principes, son prochain lui refuse obstinément.

Chez le second original on marche dans le fumier jusqu'à mi-jambe ; à la vérité, on n'a pas l'ennui de traverser trente-six pièces pour arriver jusqu'à lui, car il n'a en tout qu'une chambre, mais elle est vraiment curieuse. Le plancher est coupé, taillé, tranché, écartelé, losangé, échiqueté, gironné, orlé, aux quartiers d'or, d'azur, d'argent, de sinople, de vair, de contrevair, de sable, avec des dragons lampassés, des pals, des merlettes, des chefs emmanchés à dextre et à senestre, des rencontres au dextrochère, potencé et contrepotencé, des coqs membrés, becqués, crêtés, des croisettes, des macles au lambel en chef, à la bordure engrêlée, des paons rouans, des croix denchées, cantonnées, recroisettées, au chef bastillé, etc. Tous les jours, à la même heure, le propriétaire, Jacques-Christophe, vient

prendre son passe-temps chéri, c'est-à-dire qu'avec ses sabots pleins de boue il piétine sur toutes les richesses héraldiques que nous avons énumérées, et souille de la sorte le plancher, — qu'il frottait autrefois.

De là, notre 'Ann'quin Bredouille, devenu moins timide, se hasarde jusque dans le boudoir d'une petite-maîtresse, de Lucile. Mais, hélas ! ce boudoir est devenu un cabinet politique. Les charmants sujets de Boucher, les jolies gaîtés de Fragonard, les petites libertés de Lawrence ont fait place à des caricatures sur les évènements du jour, caricatures dont l'esprit de parti a charbonné les traits. Un relief représentant une citadelle détruite a remplacé le groupe de Léda ; un autel sermentaire a succédé à la gentille chiffonnière sur laquelle on signait des billets à La Châtre, tandis que le rose-tendre du meuble disparaît sous le noir de mille follicules éparses et d'un tas de brochures de circonstance.

La peinture de mœurs n'occupe pas exclusive- l'auteur d'*Ann'quin ;* il y a place, dans sa galerie, pour les tableaux d'histoire et les évènements de la rue. Les fêtes, les assemblées, les fédérations du Champ-de-Mars sont décrites particulièrement avec une verve de couleur et un soin dans le détail qu'on ne saurait assez louer. Citons ce morceau : « Je voudrais peindre le spectacle imposant de cette foule innombrable formant un nombre infini d'ellipses

immenses, ayant pour centre commun l'autel de la Fraternité ; ces bannières de toutes couleurs flottant dans les airs, ces milliers d'armes étincelantes, ces chants d'allégresse. Un enthousiasme porté jusqu'au délire s'était emparé de tous les esprits; tous les cœurs s'étaient épanouis; expansion, cordialité, dévoûment, un seul instant avait jeté dans les âmes tous les sentiments à la fois. O puissant effet d'une grande réunion ! Prenez une à une les feuilles d'un arbre : chacune est l'emblême de la fraîcheur ; entassez-les, elles s'échauffent, s'enflamment... — Et les hommes, combien plus aisément encore ! Ils ne le savent que trop, ceux qui se servent de la multitude.

» C'était dans la plaine de *Lon lan la derirette* qu'on s'était rassemblé dès le point du jour. Non, lecteur, vous ne vous ferez jamais une idée exacte de cette bigarrure. Des sabots, des escarpins, des sandales, des pieds nus se montraient pêle-mêle avec des bas de soie et des bottes ; des culottes de drap serin se faisaient voir entre de grands pantalons de la Grenouillère et des tabliers de taillandiers, de marmitons, de boyaudiers; un joli chapeau à corne camuse se montrait à côté du feutre boueux d'un portefaix, une perruque magistrale près d'un catogan de faraud, le rond léché d'un lévite poupin et les cheveux plats d'un Bazile. Ici, d'intrépides amazones, persuadées qu'il n'y avait point de danger,

étaient venues partager les travaux de la campagne. Là, au contraire, des femmes éplorées, tremblantes pour les jours de leurs époux, leur apportaient des parapluies et des pantoufles, et se précipitaient au devant d'eux pour les conjurer de revenir au logis ; mais eux, fanfarons et se redressant, ne leur répondaient que par ce couplet :

Qu'il pleuve, qu'il grêle, qu'il tonne,
Plus rien ne nous étonne.
Eh ! que ne braverions-nous pas
Pour être vêtus en soldats ?

» Il y avait aussi des nuées de petites-maîtresses amenées, — je vous le donne à deviner en mille, — par l'espérance que, d'un évènement si extraordinaire, il allait éclore des modes nouvelles, que chacune aspirait à la gloire de porter la première. Je ne parle pas de ces espèces de bacchantes aux coiffes de travers, aux yeux furibonds, aux joues couvertes d'un rouge de cabaret, qui parcouraient les rangs du peuple en proférant des blasphèmes et des malédictions. Quant aux armes, promenez vos idées depuis le canon jusqu'à l'épingle, vous ne trouverez rien qui ne fût là. L'un avait une pertuisane, l'autre une vieille carabine à rouet ; un autre portait le fût d'un fusil dont son voisin avait le canon, et dont la batterie était dans les mains d'un troisième, à dix

pas de là ; on voyait aussi des broches, des fourches, des lames de scie, des tranchets et des rouillardes. Ce n'était pas qu'au milieu de cette bigarrure il n'y eût une armée véritable composée de la plus grande partie des citoyens de Néomanie. Sur leur justaucorps on voyait ressortir le blanc des courroies en sautoir auxquelles pendaient la giberne et le sabre ; les épaules des chefs étaient chargées de riches franges ; dans leurs mains étincelait la flamboyante épée avec laquelle ils dirigeaient les évolutions des lignes hérissées de fusils et de bayonnettes. Chaque légion portait ou le feutre à la prussienne qu'ombrage à gauche une cocarde tricolore, — ou ce bonnet exhaussé, auquel la dépouille de l'ours prête un effet si imposant, — ou le casque brillant que borde la peau du tigre, et derrière lequel on voit flotter une touffe de crins aussi noirs et plus luisants que l'ébène. Toute cette multitude, animée par une musique guerrière, chantait à l'envi le refrain à la mode : *Ah! ça ira! ça ira! ça ira!*

« — Eh ! quoi, s'écria 'Ann'quin Bredouille, stupéfait, est-ce que l'on verra souvent une quantité aussi immense d'hommes rassemblés à la fois sous les armes ? — Non pas à la fois, lui répondit Mme Jernifle ; il y en aura les trois quarts qui resteront au coin de leur cheminée pour s'accoutumer au feu. »

Cette description fourmillante et brillante n'est pas la seule de l'ouvrage ; nous avons passé sous

silence le sac de Saint-Lazare et la prise de la Bastille, racontés avec cet entrain et cette *douce ironie*, dont un de nos révolutionnaires récents s'est fait l'apôtre.

En quittant la plaine de *Lon lan la derirette*, nos trois curieux, le naïf 'Ann'quin Bredouille, l'aimable petit Adule et la chagrine Mme Jer'nifle, font un détour pour aller admirer le fameux *Châtaignier des Gaules*. Ils le connaissent de réputation, ce superbe châtaignier, auprès duquel celui *di cento cavalli*, cité par tous les voyageurs, n'est pour ainsi dire qu'une frêle baguette. C'est par siècles qu'il compte son âge. Dans cette longue durée de temps, la foudre a voulu quelquefois l'attaquer, mais à peine a-t-elle pu en briser quelques branches. Voilà, du moins, comme 'Ann'quin Bredouille s'attend à le trouver ; mais quelle est sa surprise en le voyant dépouillé de ses fruits, de ses feuilles, entamé dans toutes ses parties par les coups d'un nombre infini de cognées. — Courage ! crie Adule ; plus ce colosse vous résiste, plus vous aurez de gloire et de profit à l'abattre. Mme Jer'nifle demeure comme pétrifiée ; ce n'est pas l'effet de l'étonnement, mais de l'indignation que cause toujours l'ingratitude, car elle a reconnu parmi les bûcherons qui attaquent cet arbre superbe beaucoup de ceux dont il a fait long-temps la ressource contre l'inclémence des saisons. — Que d'autres, objecte-t-elle, vraiment persuadés de sa

caducité, y aient porté la cognée, passe encore; mais que ceux qui vivaient de ses fruits, qui trouvaient sous son immense branchage un abri contre la chaleur, que ceux-là qui lui devaient tout, soient les plus acharnés à sa destruction, j'en suis révoltée !

'Ann'quin Bredouille hoche la tête en signe d'assentiment. Adule se tait. Et c'est en proie aux réflexions les plus diverses que l'on poursuit son chemin. Mais une dernière surprise les attend presque au seuil de leur porte. On se rappelle ce temple qui portait sur son fronton les trois lettres L I B, et dont le peuple entier de Néomanie avait entrepris la conquête. Afin d'aplanir et d'abréger le sentier difficile qui y conduit, de nombreux ouvriers se sont mis à travailler à un nivellement absolu. Désireux de connaître le progrès des travaux, 'Ann'quin Bredouille emprunte un télescope, et comme on le lui abandonne un peu plus long-temps que la dernière fois, voici ce qu'il distingue : — Un temple, si l'on peut ainsi appeler un bâtiment où il n'y a aucun ordre ; des socles en chapiteaux, des entablements sur le terrain, des soubassements dans le faîte, des colonnes transversales et des corniches perpendiculaires ; un râtelier sur un autel, du sang dans l'encensoir, une tête de mort à la place d'une lampe ; — un prêcheur dans un tonneau plein de vin et gesticulant avec un sabre ; — enfin, une foule effrénée de druides, de derviches, de

brames, de rabbins, de corybantes, dansant, sautant, tournant, trépignant et faisant entendre les cris de Jéhova, d'Allah, d'Evohé, de Goddam. Ne concevant rien à cela, 'Ann'quin Bredouille veut s'éclairer par l'inscription de l'édifice. Il voit, comme autrefois, d'abord une L ; ensuite un I ; mais cela changeait à la troisième lettre, qui était un C et les deux suivantes étaient un E et une N. Comme autrefois, il n'en peut voir davantage.

Ici finit le deuxième volume ; les quatre autres parurent presqu'immédiatement après.

IV.

'ANN'QUIN BREDOUILDE ROI. — LA GUILLOTINE. — CONCLUSION.

Un soir, autour d'une table, 'Ann'quin Bredouille joue aux cartes avec Adule et Mme Jer'nifle, lorsqu'ils sont interrompus brusquement par l'arrivée du locandier ou maître de l'auberge dans laquelle ils logent depuis plusieurs jours. — A quel jeu jouiez-vous, s'il vous plaît? demanda-t-il. — Nous avions, répond 'Ann'quin, commencé une partie de piquet. — Triste jeu que celui-là ! je veux vous en apprendre un nouveau, celui que l'on joue le plus

à présent dans toute la ville de Néomanie. Là-dessus, le locandier prend les cartes, commence par les mêler, en distribue un certain nombre à chacun; puis il s'arrête tout court, se frotte le front, se gratte l'oreille; il les reprend, les mêle de nouveau, se trouve encore aussi embarrassé, recommence une troisième fois..... — Diable, dit-il, c'est pourtant cela : l'essentiel est de beaucoup les mêler; mais attendez, je vais vous chercher le livret instructif. Il sort, et revient presque aussitôt avec le livret annoncé. A en juger par le frontispice, ce doit être un ouvrage profond, car il est le résultat des travaux d'une société entière, rassemblée pour la propagation des lumières nouvelles. Voici quelles sont les règles du jeu :

« Une poignée de basses cartes prises au hasard.

» Beaucoup de piques.

» Peu de cœurs.

» Grand nombre de valets.

» Un seul roi.

» On mêle.

» Chacun se précipite sur le tas et emporte autant de cartes qu'il peut.

» Si, dans les débats que cela occasionne, il y a quelques cartes déchirées, on les jette sous la table et l'on n'en parle plus.

» Ce sont les piques qui gagnent.

» Les basses cartes, prises une à une, n'ont

aucune valeur ; mais, réunies sous la conduite des valets, ce sont elles qui emportent les mises.

» Le roi n'est guère que représentant ou auxiliaire; sitôt qu'il entre en jeu, il est pris. On le place au milieu de la table, entouré d'un cercle de basses cartes : là, il n'est plus que spectateur de la partie. Il lui reste cependant une valeur relative. Lorsqu'il s'agit d'un coup majeur, on le joint aux autres cartes et sa présence autorise... »

— Ouf ! s'écrie 'Ann'quin Bredouille, en voilà assez ; jamais des règles aussi extraordinaires ne pourront entrer dans ma tête ; laissons ce jeu-là à vos propagateurs, et revenons tout uniment à notre piquet.

Une autre fois, on célèbre l'antique fête des Rois ; 'Ann'quin est tout étonné de la gravité des convives : au lieu des joyeux propos auxquels il s'attendait, au lieu de cet épanouissement qui, jadis, accompagnait toujours cette solennité domestique, il n'assiste qu'à des discussions et des déblatérations sur les affaires du temps ; on ergote, on examine, on juge, on exagère, on atténue; et la partialité monte sur un ton d'amertume une conversation que le plaisir seul aurait dû animer. Enfin, le gâteau est apporté, coupé et distribué. C'est Adule qui est chargé d'aller chercher les parts sous la serviette chaude.

— Vivat ! s'écrie 'Ann'quin, vivat ! c'est moi qui suis roi ! — Monsieur Bredouille, dit le locandier,

est-ce que vous seriez encore assez de votre village pour vous applaudir de bonne foi ? — Certainement. Quelque court que soit ce rôle-là, il est beau à jouer. Je suis un peu gourmand, j'aurai les meilleurs morceaux; et chaque fois que je boirai j'entendrai des cris joyeux... On le regarde avec un air de pitié. Il continue : — Mais point de bonheur lorsqu'il n'est point partagé ; il me faut une reine, et c'est vous, Mademoiselle... Disant cela, il jette la fève dans le verre d'une voisine infiniment intéressante. 'Ann'-quin Bredouille est à la fois connaisseur et galant, et il se prépare à débiter un compliment qui, depuis que la famille des Bredouille existe, n'a jamais manqué son effet, lorsque tout-à-coup sa phrase se glace au passage, et il reste bouche béante en voyant sa voisine presque évanouie. Après un moment de silence : — Ah ! Monsieur, que vous ai-je fait ? s'écrie la nouvelle reine en sanglotant ; pourquoi me jouer un tour aussi perfide ? L'étonnement d'Ann'quin Bredouille redouble à ces expressions ; mais que devient-il lorsqu'une voix unanime le condamne à aller s'asseoir, avec sa voisine, à une petite table séparée de la grande, et où on lui envoie les morceaux les moins délicats, le vin le plus trempé. Les tabourets boiteux exigent que l'on calcule ses moindres mouvements, si l'on ne veut pas être culbuté. Cette nouvelle manière de fêter le roi étant de tout point opposée à l'ancienne, les honneurs

d'autrefois sont remplacés par de petites malices auxquelles prend part chacun des convives. Si, par un reste d'habitude, quelqu'un laisse échapper ce vieux cri : *Le roi boit!* il devient à l'instant le plastron de toute la compagnie. 'Ann'quin ne peut s'empêcher de faire la grimace, mais cela devient bien pire au dessert : une dispute s'élevant entre les assistants achève de lui faire connaître combien il est fâcheux d'avoir la fève, car, par suite d'un nouvel usage, c'est lui qui se voit obligé de payer les pots cassés. — Mademoiselle, dit-il à la compagne qu'il s'est donnée, je comprends en effet que je vous ai joué un bien mauvais tour ; pardonnez-moi de vous avoir faite reine.

Ces allusions à une monarchie aux abois sont fréquentes dans l'ouvrage de Gorjy, et elles se reproduisent sous différentes formes. Le *crescendo* de la Révolution s'y fait sentir avec force, principalement dans le cinquième et le sixième tomes, où, de gradation en gradation, nous arrivons jusqu'au pied de la guillotine, — mais quelle guillotine! — Jamais l'invention du célèbre docteur n'a été tournée en ridicule d'une manière plus pittoresque.

« Représentez-vous d'abord une estrade fort élevée, pavée en marqueterie superbe, figurant les sujets les plus gais ; tout autour une balustrade d'azur, ornée de guirlandes de fleurs ; au milieu deux colonnes de lapis cannelées d'or ; sur ces

colonnes, au lieu d'entablement, une hache de grenat..... Mais laissons parler l'inventeur lui-même ; il est là sur l'estrade, et, péroreur par essence, après avoir jeté un regard complaisant sur la foule populacière qui l'environne, il commence ainsi : — Mes chers frères, en ma qualité de docteur-machiniste, je suis parvenu à inventer, avec mon teinturier, la ravissante machine que vous voyez ; vous pouvez remarquer que j'y ai réuni tout ce qui peut flatter agréablement la vue. Je n'ai point oublié non plus les autres sens : ces fleurs attachées en guirlandes exhalent des parfums exquis ; sous l'estrade est un jeu de serinette monté pour des airs fort joyeux, comme celui-ci : *Ma commère, quand je danse ;* ou cet autre : *Adieu donc, dame Françoise ;* ou bien celui-là : *Bonsoir la compagnie, bonsoir*. J'oubliais de vous faire remarquer que l'on sera porté sur l'estrade par un fauteuil mécanique, afin d'épargner au patient la peine même de marcher, car les plus grands forfaits méritent tous les égards imaginables. Arrivé ici, l'acteur se placera entre les deux colonnes ; on le priera d'appuyer l'oreille sur ce stylobate, sous le prétexte qu'il entendra beaucoup mieux les sons délicieux que rendra le jeu de serinette ; et, au moment le plus capable de le ravir en extase, une détente fera tomber la hache, et la tête sera si subtilement tranchée, qu'elle-même long-temps doutera qu'elle le soit. Il faudra, pour l'en convaincre,

les applaudissements dont retentira nécessairement la place publique. Observez bien, mes chers frères, avec quel soin scrupuleux j'ai porté la recherche dans les moindres détails : cette hache, je l'ai faite de grenat, afin que le sang ne parût pas, et qu'il n'y eût absolument rien qui sentit la mort dans cette manière de faire mourir. Ainsi le supplice, qui ne sera qu'un jeu pour celui qui le subira, deviendra en même temps un spectacle intéressant pour ceux qui y assisteront ; j'aurai rendu à la classe trop sensible un spectacle dont elle était obligée de se priver, et les patients pourront compter désormais sur la bonne compagnie. »

Quelques mois plus tard, Gorjy n'aurait pas osé plaisanter de cette sorte la guillotine ; il est vrai que, quelques mois plus tard, la publication d'*Ann'-quin Bredouille* était brusquement interrompue, avec mille excuses aux souscripteurs. Un instant j'ai cru que Gorjy avait payé de sa tête ses téméraires pantalonnades. Heureusement il n'en était rien. Je ne sais quelle ombre protectrice s'était faite autour de son pamphlet. Mais il brisa sa plume, et, depuis, n'écrivit plus une seule ligne. Il eut tort bien certainement, car il y avait en lui l'étoffe d'un bon romancier, et mieux encore, d'un excellent styliste. Non pas que je veuille dire par là que ce fut un rhétoricien achevé. « Il y a, dit-il quelque part, une figure de rhétorique dont j'ai oublié, dont

je crois plutôt que je n'ai jamais su le nom ; car pourquoi n'avouerais-je pas que je n'ai point étudié ces belles règles qui circonscrivent l'esprit dans une ouverture déterminée de compas? On voit trop que je n'y entends rien. » Cependant, en dépit de la rhétorique et même de la grammaire, il y a telle de ses pages que signeraient volontiers des auteurs de premier ordre ; nous en avons cité quelques-unes. Avec le temps, Gorjy aurait acquis ce qui lui manquait, il se serait complété. *'Ann'quin Bredouille* indiquait déjà un progrès évident sur ses œuvres précédentes. Politique à part, de toutes les imitations de Sterne qui ont été faites, celle-ci reste incontestablement la meilleure, et Gorjy s'est piqué de modestie trop grande en se qualifiant de *petit cousin de Tristam Shandy.*

La tournure de son esprit devait plaire aux Allemands, qui l'ont traduit plusieurs fois, et qui ont publié, en 1798, une édition de ses œuvres complètes.

Maintenant, quand mourut Gorjy? où mourut Gorjy? Même obscurité pour sa mort que pour sa naissance. La Biographie Universelle qui ne lui a consacré qu'une douzaine de lignes assez vagues, dans un de ses derniers suppléments, le fait mourir *vers le commencement du siècle.* J'hésite à adopter cette assertion, car, d'un autre côté, le libraire Pigoreau, qui a publié en 1821 un dictionnaire des

romanciers, en parle comme d'un auteur vivant : « Si quelque jour, dit-il, M. Gorjy se décidait à faire réimprimer ses œuvres dans le format in-12, on les lirait et on y trouverait du plaisir. » Le libraire Pigoreau, éditeur de romans *exclusivement,* avait des rapports quotidiens avec tous les gens de lettres ; il serait donc étrange qu'une erreur de cette nature se fût glissée sous sa plume.

En se rangeant à cette dernière version, la date de la mort de Gorjy n'en est pas mieux éclaircie; toutefois cette version offre un champ plus vaste et plus riant aux suppositions, aux probabilités (1).

(1) M. Quérard, que nous avons été voir récemment, nous a fourni sur Gorjy la note suivante, détachée des documents inédits qu'il amoncèle pour une nouvelle édition de *La France littéraire :* « Gorjy (Jean-Claude), né à Fontainebleau en février 1753, mort à Pinceloup, près de Rambouillet, en 1795. »

—

DORVIGNY.

—

On se demande souvent d'où sont venus ces types, ces locutions et ces proverbes à la fois triviaux et mordans qui se sont glissés dans le langage, et qui chaque jour, s'y incrustent de plus en plus. C'est, je crois, faire œuvre d'art et de justice que de rechercher les circonstances qui les ont fait naître et les auteurs qui les ont produits.

« Dorvigny enfante des volumes par jour. Veut-
» il déjeuner? Il écrit. Veut-il dîner? Il écrit. Veut-
» il souper? Il écrit. Veut-il boire, ce qui lui arrive
» assez souvent? Il écrit. Encore le public serait-il
» plus heureux si Dorvigny avait moins soif. »

Tel est le portrait médiocrement flatteur qu'on trouve dans le *Dictionnaire des grands hommes du jour*, de floréal an VIII.

Quel est donc ce Dorvigny, cet auteur si fécond, dont le nom et les volumes tiennent aujourd'hui si peu de place dans notre mémoire? Hélas! c'est un écrivain dramatique et un romancier qui fut célèbre

cinquante ans environ. Qu'en reste-t-il à l'heure qu'il est ? Rien ou peu de chose. Voyez plutôt les biographies : prénoms en blanc, lieu de naissance en blanc, lieu de décès en blanc.

Il s'appelait Dorvigny (1) tout court, et il était né en 1734, à Paris ou ailleurs, cela ne l'inquiétait guère. C'était un poète à la façon de Dufresny, dissipateur et bon vivant, un *panier percé,* selon l'expression des commères. La vérité est qu'il y a beaucoup de rapports entre Dufresny et Dorvigny : d'abord, même nombre de lettres dans le nom, avec même consonnance : ensuite Dufresny avait du sang d'Henri IV dans les veines, et la tradition veut que Louis XV soit le père de Dorvigny ; enfin, Dufresny et Dorvigny sont morts tous deux au même âge et de la même maladie : la pauvreté.

Dorvigny commença par être acteur chez Nicolet : je n'ai jamais rencontré personne qui pût me dire quelle sorte d'acteur cela faisait, car il est impossible d'admettre comme une autorité le pamphlet immonde de Mayeur : *Le Chroniqueur désœuvré ou l'Espion du boulevard du Temple* (1782). Voici comment Dorvigny y est traité : « Je ne vous dirai pas que Dorvigny soit le plus grand fripon, il n'en a pas

(1) D'après M. Lepeintre, dans une notice de son *Répertoire du Théâtre-Français*, Dorvigny n'était qu'un nom de guerre ; il s'appelait Archambault.

l'esprit, car il faut encore une certaine adresse au boulevard, pour tromper les marchands qui croient être tous sur leurs gardes ; Bordier, Ribié et Paul, sont actuellement les seuls capables de donner des préceptes sur ce talent si recherché. Dorvigny se borne à boire et boit beaucoup; sale, dégoûtant même, il n'est pas une seule pièce où, comme acteur, il n'ait forcé le public de reconnaître un espèce de charretier. Nicolet vient d'en faire l'acquisition, comme comédien et comme auteur destiné à orner son théâtre de charmantes productions. »

Dorvigny jouait alors avec Volange, Beaulieu et Bordier, trio illustre, dont le souvenir n'est pas encore effacé, et qui ont attaché leurs noms au joyeux et si original répertoire des Variétés-Amusantes.

L'idée d'écrire lui vint probablement en jouant ou en voyageant, car il courut long-temps la province et l'étranger. Comme ce n'était pas un écrivain de main-morte, il sema ses œuvres sur tous les lieux de son passage : parades, impromptus, prologues, opéras-comiques, vaudevilles, comédies en vers et en prose. C'est ainsi que de 1773 à 1779, on trouve de ses pièces :

A La Haye, *pour la fête de la princesse d'Orange ;*

A Lunéville, *pour messieurs de la gendarmerie ;*

A Lyon, *pour le passage de Madame* ;

Au Raincy, chez monseigneur le duc d'Orléans ;

A Versailles, à Fontainebleau, à Compiègne, à Nemours, aux petits appartements; car Dorvigny débuta dans la carrière littéraire par la poésie officielle; ce fut un écrivain de cour; il griffonna tour-à-tour des à-propos pour l'inoculation de Sa Majesté, pour le mariage du comte d'Artois pour la grossesse de la reine, pour l'arrivée de l'empereur. Rien ne lui coûtait. Un coup de canif à sa plume et le reste allait tout seul.

Heureusement, il se dégoûta bientôt de ce métier humiliant pour un fils de roi et stupide pour un homme de talent. Après s'être essayé aux Italiens dans quelques parodies et à l'Ambigu-Comique dans deux ou trois vaudevilles, Dorvigny se résolut à mettre bas son habit brodé et à suivre sa vocation pour le genre populaire. Ce fut alors qu'il fit jouer aux Variétés *Les Battus paient l'amende*, farce qui fit le tour de l'Europe et du monde, et dont le principal personnage, Janot, est devenu un des types français les plus caractérisés. Il n'y a pas d'exemple d'une vogue semblable, vogue d'autant plus singulière qu'elle s'abattait sur un petit théâtre, sur un petit auteur et sur des comédiens jusqu'alors inaperçus.

Cette vogue fut telle que d'abord on crut que Dorvigny n'était qu'un prête-nom. Plus d'un auteur célèbre se laissa faire compliment sur cet ouvrage. Le premier ministre lui-même, M. de Maurepas,

souffrait volontiers qu'on lui attribuât *Les Battus paient l'amende.*

La critique se mit de la partie, et Mayeur, qui paraît avoir été l'ennemi intime de Dorvigny, ne fut pas des derniers à dire son mot : « Cette parade qui lui fait tant d'honneur, écrit-il, n'est autre chose que quelques scènes volées à Musson, peintre et bouffon de société. Son proverbe d'*On fait ce que l'on peut,* est aussi composé de scènes que Patrat, Musson et Duché jouent aux soupers où ils sont invités; et la plupart de ses pièces doivent leur existence à de vieux bouquins qu'on ne lit plus, et qu'en récompense il lit beaucoup. Sa scène des *Perruques* est prise mot à mot dans *Les Réjouissances de la paix,* ancienne pièce imprimée et dont l'auteur est mort. La pièce qu'il a donnée aux Italiens ayant pour titre *La Comédie à l'impromptu,* se trouve tout entière dans *Le Pédant joué,* farce de *Cyrano de Bergerac,* etc., etc., etc. Il est bien facile de se faire ainsi la réputation d'auteur; mais il est difficile que les gens éclairés ne s'aperçoivent pas que vous n'êtes qu'un sot (*Chroniqueur désœuvré*).»

Voici une des scènes des *Battus paient l'amende;* c'est un aperçu de ce langage équivoque qui consiste dans l'inversion des différents membres de la phrase :

JANOT.

Bonsoir donc, mamselle Suzon... Si çà dure, j'aurons une belle journée cette nuit. Y fera beau demain pour la promenade. Si vous voulez, j'irons déjeuner comme j'avons été dimanche dernier, à Saint-Cloud ; vous en souvenez-ti ?

SUZON.

Pardine ! si m'en souviens ? témoin que j'y ai t'oublié mon p'tit couteau que vous m'aviez donné, où ce que j'en ai t'eu ben du chagrin, allez.

JANOT.

Comment st'ustache que je vous avais fait présent ? Ah ben ! voyez comme c'est un sort ! Mais c'est égal, je vous en donnerai un aute, un véritable couteau de Langue, tout ce qu'il y a de pus meilleur ; vous n'en verrez pas la fin de celui-là. Il m'a déjà usé deux manches et trois lames ; c'est toujours le même !

SUZON.

C'est ben honnête à vous, monsieur Janot ; faut pas vous défaire de vos meubes comme çà pour moi.

JANOT.

Ah ! pardonnez-moi, mamselle, c'est rien que çà. En parlant de couteau, c'est feu mon père qui en avait un beau, devant Dieu soit son âme, pendu à sa ceinture, dans une gaîne, avec quoi il faisait la cuisine...

SUZON.

A quelle heure vous vienrez me prendre, pour que je me tienne prête ?

JANOT.

A huit heures. Mais dites donc, faut pas aller avec ce guernadier de l'aute jour. C'est de la mauvaise compagnie, çà, et vous savez ben le proverbe : Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu fréquentes. Vaut ben mieux n'être que moi et vous, voilà tout, et pis vot' petite sœur, et mon p'tit frère et ma cousine ; çà fera cinq, nous jouerons aux quatre coins. Pas vrai, mamselle Suzon ?

SUZON.

Tout ce qui vous fera plaisir, M. Janot; mais faudra revenir de bonne heure, nous goûterons en chemin.

JANOT.

Oui, je passerons par Sèves, j'y mangerons des petits gâteaux de Nanterre, comme j'en avons mangé l'aute jour, tout le long de la rivière, avec du beurre dessus.

SUZON.

Et vous souvenez-vous des cerises que j'avons mangées aussi ?

JANOT.

Pardine ! je le crois ben, de c'te p'tite marchande qui était si jolie, à trois sous la livre... (1).

(1) La plupart de ces formules ont été résumées dans une chanson populaire que nous transcrivons ici comme le meilleur modèle de *janotisme* :

Je suis Janot ; mes actions comiques
Ont fait de moi rire depuis long-temps,
Et de mon père je suis le fils unique,
Quoiqu'cependant nous étions douze enfants.

Un jour, la nuit, j'entendis l'ver mon père ;
Il vint à moi et m'dit com'ça : — Janot !
Va-t-en chercher du beurre pour ta mère,
Qu'est bien malad', dedans un petit pot.

Oui, c'est une création vraiment nationale que ce Janot, qui espère toujours gagner à la loterie quoi-

J'entre en passant chez mon oncle Licorne,
J'lui dis com'ça : — Tonton, dépêchez-vous
D'mettr' votr' chapeau sur vot' tête, à trois cornes,
Et, après çà, d'faire un saut d'plus chez nous.

Il trouva mal cette pauvre Jeannette ;
C'était mon pèr' qui l'avait trop bourrée
Avec un gros com' moi morceau d'galette,
Qui v'nait d'mon frère, qui l'avait trop beurrée.

Mais tout le mond' chez nous était en proie
A la douleur de ce funeste jour ;
Moi qu'avais faim j'm'en fus chercher notre oie
Chez l'pâtissier, qu' j'avais fait cuir au four.

Mais en rentrant, ma mère était rev'nue,
Et tout le monde commençait à s'asseoir ;
Nous mangeâm' l'oie, avec de la morue,
En compagni', qu'était bouilli' du soir.

Mais v'la-t-y pas qu'pour prouver mon adresse,
Je renversai les assiett' et les plats ;
Je fis un' tache à ma veste, de graisse,
Sur ma culotte et mes jambes, de drap ;

Et sur les bas que mon grand' père, de laine,
M'avait donnés avant d'mourir, violets ;
L'pauvre cher homme est mort d'une migraine
En tenant un' cuisse, dans sa bouch', de poulet.

qu'il n'y mette jamais; «*mais l'hasard est si grand!*» dit-il. C'est un type résolument burlesque que ce valet qui demande à son maître douze sous pour acheter une bouteille à quinze, et qui n'ayant plus d'argent, attend qu'il fasse jour pour aller s'installer dans une auberge, «parce que, dans les cabarets, on ne paie qu'en sortant, et moi je ne sortirai pas.»

Janot devait tout naturellement trouver place dans le *Tableau de Paris* de Mercier. On l'y rencontre en effet au commencement du huitième volume, dans un article intitulé *Voltaire et Janot*, dont j'extrais ces quelques lignes :

« Janot fut le vrai successeur de Voltaire ; trois mois après le triomphe de Voltaire, le Parisien, oubliant les trente-neuf académiciens qui restaient, accueillit ce Janot avec le même enthousiasme. Il jouait dans une farce qui, plus heureuse qu'*Irène*, eut cinq cents représentations. L'idiome de la dernière classe du peuple s'y trouvait exprimé au naturel, et le jeu naïf de l'acteur, son accent sûr, formaient un tableau qui, dans sa bassesse, avait un mérite extrêmement rare sur la scène française, la parfaite vérité. »

Il n'y eut pas jusqu'au sévère Linguet qui n'ouvrît les pages de ses *Annales* à une dissertation sur l'envahissement et les progrès du janotisme. Mais lui ne jugeait pas avec autant de bienveillance que Mercier.

Ajoutons que Janot fut modelé en porcelaine, comme Voltaire, et placé sur la cheminée du cabinet de Louis XV. Le sieur Curtius s'empressa également de l'admettre parmi ses mannequins enluminés, à côté de Desrues, du comte d'Estaing et de la famille royale assise à un banquet artificiel. Il fut fait un envoi en Russie d'une armée de Janots en biscuits de Sèvres, qui coûta plus de 28,000 livres.

Ces petites statuettes se trouvent encore. Il y a trois ans, j'en ai vu une chez un horloger de la rue Dauphine. Janot est représenté long, menu, en veste, une lanterne à la main et coiffé d'un bonnet. Le travail est joli et intelligent.

Tout était *à la Janot* alors, les modes, les coiffures. Il y eut un potage à la Janot, qui était *le plus simple* des potages. Puis Janot eut une postérité : *Janot chez le dégraisseur*, *Jeannette ou tous les battus ne payent pas l'amende*, *Janot bohémien* (par Martainville).

Dans *Tout ce qui reluit n'est pas or*, Janot est devenu riche; il a une belle veste neuve depuis qu'il est au service d'une comtesse; cependant il annonce à son ami Dodinet qu'il va mettre la comtesse sur le pavé. « Sus le pavé! — Oui, j'y vas rendre sa condition et l'y dire qu'elle en cherche une autre. — Et quéque tu vas devenir après, toi? — Moi? je me ferai grand seigneur. — Grand sei-

gneur ? — Tu seras mon intendant, je ne te donnerai pas de gages, mais ce que tu prendras sera pour toi. — Oh ben ! laisse faire, va, je ne serai pas le plus mal partagé, s'écrie Dodinet. — Oui-dà, mais à condition que quand tu m'auras ruiné, tu me prendras pour intendant à ton tour... »

Comme on le voit, ces plaisanteries sont devenues classiques, et la plupart même ont passé dans le langage usuel.

Ce n'est pas tout : la province ne se contenta pas des Janot que Paris lui envoyait, elle se mit à en composer, elle aussi. J'ai sous les yeux la *Nuit de Janot ou le Triomphe de mon frère,* comédie-parade représentée *pour la première et dernière fois* à Chartres en Beauce, le dimanche 4 mars 1780. Ainsi que le titre l'indique, il s'agit de l'apothéose de Janot, que tout le monde s'attache à combler de bienfaits, à qui le savetier Simon donne sa fille en mariage, à qui M. Ragot fait présent de son fonds de boutique, à qui le commissaire fait restituer sa garde-robe et son écu de six livres. La pièce n'eut pas de bonheur malgré ce point de vue nouveau, et bien que l'auteur eût présenté son personnage comme un symbole, presque comme une figure révolutionnaire. « En effet, dit-il dans une post-face, sans avoir consulté le créateur de Janot, je suis certain que son but principal, en formant son héros, a été de placer sous les yeux du public les scènes et les injustices

journalières qu'on exerce envers ce que nous appelons le *vulgaire* et que M. Dorvigny a désigné sous le nom de *Janot*. » Diable ! voilà un auteur qui voit loin !

Christophe Lerond fut le deuxième succès de Dorvigny.

Quand on imprima la pièce, il la fit précéder de quelques lignes de préface : « Ah ! de la morale, a-t-on dit la première fois que l'on a entendu cette pièce; ah ! la belle idée ! et surtout comme c'est bien placé sur un théâtre de foire, aux Variétés ! Et pourquoi pas ? N'avons-nous pas donné jadis de la *janoterie ?* C'était trop bas alors, trop trivial, disait-on. La critique est si subtile, si éveillée ! Rien ne lui échappe. Tout en y venant, tout en s'y disputant les places, on criait haro sur l'auteur et sur l'ouvrage. On y vient encore et l'on y crie encore de même. Or, pour faire diversion, pour contenter ces difficiles, on a imaginé un autre genre. Eh bien ! a-t-on désarmé la critique? a-t-on apaisé la malignité ? Non. Le premier ton était trop bas ; le second, dit-on, est trop relevé. Une chose me console. Dans ma première pièce, j'ai écrit pour les gens gais, il y en a beaucoup. Dans ma seconde, j'ai écrit pour les gens honnêtes, il n'y en a pas moins; et ces deux classes estimables me dédommagent des criailleries de la troisième, c'est-à-dire la SATIRIQUE. » *Christophe Lerond* est une pièce très-bien faite, et qui a pu

donner à Collin d'Harleville l'idée de son *Optimiste*. Dorvigny lui-même y jouait le principal rôle.

En 1780, l'auteur de *Janot* força les portes de la Comédie-Française et y fit représenter, *le premier janvier,* une pièce de bonne année sous le titre des *Etrennes de l'Amitié, de l'Amour et de la Nature,* comédie en un acte et en vers. Cette fois, au lieu d'être joué par Volange et Bordier, il eut pour interprètes Dugazon, Préville, Fleury et M[lle] Contat. Avec ce brillant entourage, j'ignore comment la pièce fut accueillie, mais, j'ai le regret de le dire, elle est tout-à-fait médiocre; les vers sont absolument dépourvus de relief. Cependant les *Etrennes* furent représentées quelques jours ensuite à la cour, devant Leurs Majestés.

Une fois entré à la Comédie-Française, Dorvigny s'y trouva bien, car très-peu de temps après, dans la même année, il y donna *Les Noces houzardes,* comédie en quatre actes et en prose. « Cette pièce, disent les *Annales dramatiques* de Babault, eut un succès équivoque à la première représentation, mais l'auteur y fit des retranchements qui redonnèrent du nerf à l'action et qui la firent applaudir dans la suite. D'ailleurs il ne faut pas être si sévère pour un ouvrage que tout annonce avoir été composé à l'occasion du carnaval. » *Les Noces houzardes* sont demeurées assez long-temps au répertoire.

Après le 9 thermidor, Dorvigny fut cause que

l'on ferma le Théâtre-Français (alors rue Feydeau) pendant un mois et plus. Il est vrai de dire que depuis quelque temps les comédiens ordinaires du peuple indisposaient considérablement le directoire exécutif, qui les accusait de mal jouer à dessein les personnages républicains de leurs pièces, et de remplir au contraire les rôles royalistes avec beaucoup d'incivisme et de talent. Sur ces entrefaites, Dorvigny fit représenter un à-propos politique intitulé *Les Réclamations contre l'emprunt forcé*. La chute de cette œuvre, qui, d'après Etienne dans son *Histoire du Théâtre-Français*, fut à peine entendue au milieu des sifflets, acheva d'aigrir l'autorité, et le Directoire, par un ridicule arrêté en date du 8 ventôse an IV, ordonna en même temps la clôture *d'un club d'anarchistes, d'une maison de jeu, d'un cabaret, de l'église Saint-André et du théâtre de la rue Feydeau*. Vainement les gens de lettres, les comédiens et plusieurs représentants du peuple réclamèrent contre cet acte vexatoire ; ce ne fut que le 15 germinal suivant qu'on permit aux acteurs de reprendre le cours de leurs représentations.

Ce fut vers ce temps-là que Dorvigny fit succéder la série des *Jocrisse* à la série des *Janot*.

Il donna successivement à divers théâtres : *Jocrisse changé de condition* (1795), *Le Désespoir de Jocrisse* (1802), *Jocrisse congédié* (1803), *Jocrisse jaloux* (1804), *Jocrisse au bal de l'Opéra* (1808),

Jocrisse presque seul, etc. *Le Désespoir de Jocrisse* a seul survécu.

On se tromperait beaucoup si l'on était tenté de confondre les deux types de Jocrisse et de Janot ; sans doute ils sont parents à la façon de tous les imbécilles, mais ils ne sont pas frères. Jocrisse est en grand progrès sur Janot : c'est la bêtise convaincue et résolue, arrivée à son apogée d'aisance et de bien-vivre, la bêtise heureuse, grasse, bien logée, qui a un bon maître et une belle veste. Au contraire, Janot est un bouffon piteux, Janot est grelottant et mal habillé, on le rosse et on ne le nourrit pas, il est maigre, sa vie n'est qu'une lamentation perpétuelle au milieu du ruisseau. Janot me nâvre et je me surprends à lui souhaiter un sort meilleur, tandis que Jocrisse m'égaie sans arrière-pensée (1).

Alissan de Chazet et compagnie ayant composé pour Brunet un vaudeville intitulé *Jocrisse autre part,* Dorvigny se mit fort en colère et écrivit dans le *Journal des Spectacles* du 8 thermidor an VIII, qu'il était le seul père des Jocrisse. « J'ai fait quelquefois, dit-il, de mauvais couplets, mais jamais de méchants. »

(1) « Depuis celui qui a dit : Tu seras Jocrisse ! personne dans les petits théâtres n'a eu de gésine viable. » *Lettre aux écrivains français du XIXe siècle,* par M. de Balzac ; livraison de la *Revue de Paris* du 2 novembre 1834.

Cependant Dorvigny ne s'était pas toujours montré aussi délicat sur le chapitre de la propriété littéraire. Lors de la vogue de *Madame Angot*, il n'avait pu résister à l'envie de marcher sur les talons des deux citoyens Maillot et Joseph Aude, qui se disputaient cette fantasque création, et il avait composé à son tour, sous le titre du *Père Angot*, une comédie en deux actes qui fut représentée l'an V sur le théâtre d'Emulation.

Las des vaudevilles, Dorvigny continua sa carrière par des romans.

Ses romans ont les mêmes qualités et les mêmes défauts que ses pièces. C'est un homme entier qui procède par types, par figures bien en vue (1). Une joie immense et profonde circule à travers les évènements un peu vulgaires qu'il met en jeu, tels que scènes bachiques, aventures de coche, voleurs pour rire et revenants. *Ma tante Geneviève, ou je l'ai échappé belle* (4 vol. an IX) passe généralement pour son chef-d'œuvre. C'est écrit dans le grand style de la nature par quelqu'un qui n'a jamais rien eu à démêler avec l'Académie française.

Dorvigny n'a guère fait autre chose que des

(1) Voici quelques autres types de son répertoire : *Hurluberlu ou Tout de travers*, *Blaise le Hargneur*, *Nitouche et Guignolet*, *Le Niais de Cologne*, *Carmagnole et Guillot-Gorju*, *Le Père Duchesne*, *Les Noces du Père Duchesne*, etc.

romans d'aventures, dans lesquels il déplace la scène à chaque minute, et fait graviter autour de deux ou trois héros seulement une nuée de personnages populaires, mariniers, apothicaires, blanchisseuses, laquais et clercs de procureur. J'ai assez de sympathie pour cette manière qui reflète plus visiblement que toute autre le train de la vie ordinaire ; et je ne voudrais supprimer dans *Ma Tante Geneviève* que quelques gravelures qui tendent dès l'abord à faire ressembler Dorvigny à Pigault-Lebrun, bien qu'il n'ait ni l'irréligion de ce dernier, ni son érudition de pacotille, ni sa prétention détestable au style de Voltaire. Le caractère de la tante, soutenu depuis le commencement jusqu'à la fin, est admirable de coloris et de gaîté.

La manière de Dorvigny sera rendue plus sensible par les sommaires de quelques chapitres :

Chapitre XIII. — *Monsieur de Lafleur me conduit chez un peintre. — Je sers de modèle pour sainte Suzanne.*

Chapitre XX. — *Grand embarras de ma tante. — Un boulanger lui donne l'hospitalité.*

Chapitre XXIX. — *Suite de l'histoire de ma tante. — Elle retrouve son directeur de comédie. — Elle est mariée. — Elle devient veuve.*

Chapitre XXXIX. — *Nous sommes volés sur le chemin. — Désespoir de ma tante. — Rencontre imprévue d'un voyageur.*

CHAPITRE XL. — *Qui était ce voyageur.* — *Intérêt qu'il prend à ma tante;* etc., etc.

Après cela on peut citer le *Nouveau Roman comique,* qui a de l'allure ; *Madelon Friquet et Colin Tampon ou les Amants du faubourg Saint-Martin*, remuante goguette ; ensuite *Le Ménage diabolique*, *La Femme à projets, M*me *Botte; Les Jeux, caprices et bizarreries de la nature, Les Quatre cousins, Les Mille et un guignons*, et peut-être quelques autres encore, car il n'avait pas l'habitude de signer toujours : c'était tantôt *D.....y* ou bien *D.....gny*, quelquefois rien du tout.

Son dernier roman, dont il n'est fait mention nulle part, est *Les Mystifications d'Innocentin Poulot, petit-fils de M. de Pourceaugnac*, par l'auteur des Janot et des Joçrisse. (Chaumerot, libraire ; 4 vol. 1809.)

Parlons de ses mœurs, à présent.

Voici ce que dit de lui Brazier, dans son *Histoire des Petits théâtres de Paris :* « Ce pauvre Dorvigny allait composer ses romans et ses comédies à la guinguette de Ramponneau, et plus d'un artisan qui buvait avec lui était loin de se douter qu'il trinquait avec le fils d'un roi (1) ! En ce temps-là, les

(1) Les *Mémoires de Fleury* révoquent en doute cette parenté. « Voici, rapportent-ils, le fait qui avait accrédité cette erreur aussi singulière que la singulière histoire à laquelle elle tenait.

auteurs n'avaient pas de voiture ; ils ne gagnaient pas vingt, trente, quarante mille francs par an. Une pièce se payait *vingt écus*, c'était un prix fait comme un habit ; je dirais comme des petits pâtés si je ne craignais pas d'être un peu trivial. On jouait les pièces cent fois, deux cents fois, trois cents fois, on les jouait toujours ; Audinot et Nicolet faisaient fortune, les auteurs mouraient à l'hôpital, et tout allait bien. »

Plus loin, Brazier raconte cette anecdote : « Dorvigny, qui se trouvait souvent dans la gêne, portait quelquefois à Barré (alors directeur du Vaudeville), de vieux canevas composés dans sa jeunesse, et qui n'étaient pas jouables. Barré, devinant le motif qui

Dorvigny, par la plus étrange coïncidence, demeurait près de la Vieille rue du Temple, dans une maison ou à côté d'une maison appartenant à un M. Dorvigny, ancien fabricant de glaces, mais ne faisant plus de commerce ; or, quand on venait demander l'un ou l'autre homonyme dans la petite rue, cela donnait assez souvent lieu à des quiproquos. En conséquence, les gens du quartier les désignaient ainsi : l'un était naturellement Dorvigny *l'auteur*, et l'autre Dorvigny-*le-Dauphin ;* et en effet, cet homme était fils de Louis XV. «

Nous donnons cette interprétation pour ce qu'elle vaut ; je ne tiens pas essentiellement à ce que Dorvigny soit fils de roi ; mais la version de Fleury ne m'a pas convaincu. Tous les contemporains semblent d'accord : « On le dit bâtard de Louis XV, et eela n'est pas si étonnant » écrit Mayeur.

guidait Dorvigny, lui disait avec sa brusquerie accoutumée : — Ta pièce est détestable, elle est bête comme toi ! mais tiens, voici un ouvrage que tu peux arranger, travaille ! — Et en disant cela, il lui mettait un vieux manuscrit et cent francs dans la main, et jamais ne lui reparlait de la pièce. »

« Dorvigny, ajoute à son tour Mlle Flore dans ses *Mémoires*, mémoires charmants, bien qu'un peu abandonnés de forme, — Dorvigny portait un costume fort négligé et souvent brodé en paillettes de crotte; il se pavanait fièrement au milieu des jeunes auteurs, qui étaient tous habillés en muscadins comme on disait alors. Il empruntait à Brunet un ou deux petits écus, à compte sur une pièce qu'il lui promettait, et il allait s'établir dans un cabaret où il travaillait. »

Il n'y a qu'un endroit pour recevoir le dernier soupir de ces pauvres diables, surtout quand leur dernier soupir est un hoquet. Il mourut dans un hospice de province, le 6 janvier 1812, à la suite d'un excès bachique. Sa mort fut un peu celle du duc de Clarence, plus ignoble, mais aussi douce : il se noya dans sa bouteille. Il fut logique jusqu'à la fin et ne voulut pas mentir à sa vie entière. Ne le plaignons pas, car il est probable qu'il ne s'est pas plaint lui-même : mieux que les joueurs et les amoureux, les buveurs savent vivre en paix avec leur vice. Il avait soixante-dix-huit ans alors.

Soixante-dix-huit ans ! C'est encore un bel âge pour un homme de désordre et d'ivresse, pour un gueux aux vêtements sordides, tel que fut Dorvigny. Soixante-dix-huit ans ! malgré la vie des halles et le mauvais vin des bouchons, en dépit des soirées sans feu et des matinées sans pain ! En littérature, n'atteint pas qui veut à cet âge vénérable. Il faut pour le moins s'appeler Campenon, avoir fait des œuvres paisibles et vivre *loin du faste imposteur des cités.*

Personne ne parla de lui.

L'année suivante, il se trouva pourtant un homme qui vint répandre quelques vers sur sa tombe, aussi inconnue que son berceau. Cet homme, un de ceux qui avaient le plus trinqué avec lui, c'était Dorat-Cubières, l'homme du panégyrique par excellence, qui avait composé tour à tour les éloges de Marc-Aurèle, de Colardeau, de Marat, de La Tour d'Auvergne, d'Olympe de Gouges, de Fontenelle, de Rétif de la Bretonne, et qui devait finir par l'éloge de l'auteur de *Jocrisse*. La brochure de Dorat-Cubières a pour titre : *Epître aux mânes de Dorvigni* (*sic*) *ou Apologie des Buveurs*, — car, lui aussi, Dorat-Cubières, était un buveur solide (1).

(1) *Epître aux mânes de Dorvigni ou l'apologie des Buveurs*, par un auteur du boulevard du Temple, président de la Société littéraire du Pré-Saint-Gervais, membre de l'Athénée de Montmartre, de Ménilmontant, etc., membre correspondant de ceux de

« Qu'on juge de mon étonnement et de mon indignation, dit-il dans une sorte de préface, lorsque j'ai vu Dorvigny grossièrement insulté par les journalistes cinq ou six mois après sa mort ! A-t-on jamais vu, depuis que la France existe, traiter avec cette indécence et cette barbarie la cendre encore fumante d'un homme honnête et d'un auteur dramatique fort distingué de son temps ? » Les vers de cette épître sont, comme tous les vers de Cubières, tantôt naïfs et tantôt emphatiques. Il s'arrête à l'origine royale de Dorvigny :

...... On dit qu'il fut ton père,
Ce Louis dont le règne eut un cours si prospère.

Et il ajoute en note : « Il y avait autrefois au Parc-aux-Cerfs, à Versailles, une quantité de jeunes et jolies demoiselles que le bon roi Louis XV allait visiter en bonne fortune, mais en tout bien tout honneur, car il dotait toutes celles auxquelles il faisait des enfants. On prétend que le bon Dorvigni naquit d'une de ces demoiselles ; je l'ai vu donner pour un fait incontestable dans quelques recueils et

Gonesse, d'Aubervilliers, et secrétaire perpétuel de l'Académie de la Courtille. *Res est sacra miser*. A Paris, chez Nicolas Vaucluse, imprimeur-libraire, rue Neuve-Saint-Augustin, nº 5. 1813.

mémoires imprimés, et entre autres les *Mémoires secrets de Bachaumont*. Ce qu'il y a de certain, c'est que Dorvigni avait quelques traits de la belle physionomie de Louis XV, et qu'il ressemblait comme deux gouttes d'eau à un écu de six livres au millesime de 1726 à 1750. »

Vers la fin, Dorat-Cubières gâte un peu son épitre par la plus extraordinaire sortie, — contre qui ? — contre M. de Chateaubriand !

« Au siècle où nous vivons aisément tout s'oublie ;
Chez nous tout est caprice, ou mode, ou fantaisie ;
Monsieur Châteaubriand un moment a brillé :
Mais tout Paris s'en mocque, et duement étrillé,
Pour avoir à Chénier refusé son suffrage,
De sa Jérusalem il poursuit le voyage.
Monsieur Châteaubriand a pourtant des vertus ;
Il fait des vers en prose aussi bien qu'Ennius ;
De la religion il est le digne apôtre,
Mais un fou chasse un fou comme un clou chasse l'autre. »

Nodier écrivait ceci : « En général, l'homme qui donne un proverbe au peuple a fait preuve de génie. Une pareille sympathie d'esprit avec une nation entière n'est jamais du fait d'un écrivain médiocre. Je ne parle pas ici du trait bien exprimé qui se grave dans la mémoire des gens d'esprit, et qui ne prouve quelquefois que de l'esprit. Gresset, qui n'avait pas autre chose, abonde en proverbes de ce

genre ; mais celui qui passe de famille en famille et de génération en génération, toujours clair et toujours présent, émane d'une sorte de puissance. »

Nodier écrivait ces lignes à propos de Cyrano de Bergerac et de son immortel proverbe : *Que diable allait-il faire dans cette galère?*

A ce compte, et s'il fallait prendre au pied de la lettre cette citation de l'auteur de l'*Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux,* Dorvigny serait mieux qu'un faiseur de parades et de romans grivois, car personne plus que lui n'a doté son pays de proverbes et de dictons populaires. Nous en avons ramassé quelques-uns le long de cet article.

Rivarol ne lui consacre que cette seule ligne ironique dans son *Petit Almanach :* « Un de ceux qui ont le plus contribué à faire oublier Molière. » Cette raillerie est injuste. L'auteur de *Sganarelle* et de *Pourceaugnac*, s'il eût alors vécu, n'eût certainement pas dédaigné de tendre la main à l'auteur des *Battus paient l'amende.*

La collection de l'œuvre entière de Dorvigny est des plus rares. J'évalue le nombre de ses pièces de théâtre à plus de trois cents, mais sur ces trois cents il faut en retrancher un bon tiers qui n'a pas été imprimé. — Je ne connais pas de portrait de Dorvigny.

LA MORENCY.

Dans une sphère moins brillante que Mme Tallien, avec un minois coquet et une vocation littéraire plus que douteuse, la Morency apparaît comme l'expression fidèle de la galanterie sous la Terreur et du mauvais style sous le Directoire. Une chevelure d'un blond cendré, peu d'orthographe, de grands yeux éclatants, une ignorance presque absolue de la grammaire , la bouche chinoise et la phrase comme la bouche, voilà son portrait en quelques mots. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que ses romans aient obtenu un succès d'une heure : l'aventurière aura prêté de son prestige à la femme de lettres. Quel livre peut sembler mauvais, lorsqu'il est lu par dessus une jolie épaule ?

La dépravation littéraire qui était entrée chez les hommes ne pouvait manquer de se glisser chez les femmes. A ce point de vue, mon œuvre serait incomplète, si je ne montrais une femme de plume, — qui n'est ni Mme de Genlis, ni Mme de Staël, ni

Mme Rolland, — et une femme à la mode, qui n'est ni Mme Hamelin ni Mme Récamier; loin de là.

Ainsi que cela arrive pour beaucoup d'auteurs médiocres, la vie de la Morency est cent fois plus curieuse et plus intéressante que sa littérature; c'est là son meilleur roman. Les feuillets en ont été éparpillés sur tous les grands chemins, partout où soufflait un vent amoureux, aujourd'hui à Paris, demain à Bruxelles, dans les bosquets, dans les camps, dans les boudoirs. La Révolution ne paraît avoir existé pour elle qu'à l'état de décoration, de *toile de fond*, comme on dit au théâtre ; elle a toujours vécu, sinon en dehors des hommes politiques, du moins des choses politiques.

Suzanne Giroux, — qui se fit appeler plus tard Mme de Morency, — naquit dans la rue Saint-Denis, d'une famille de riches négociants. Dès l'âge de quatorze ans, elle annonçait ce qu'elle devait être un jour, et sa coquetterie pressée d'éclore se trahissait déjà dans les plis de sa robe de linon, dans son fourreau blanc, dans le ruban rose qui serrait ses cheveux et jusque dans ses mules mignonnes à talons bordés. C'était une espiègle et romanesque petite personne toute fraîche sortie du couvent des Ursulines, et dont le cœur murmurait de confus monologues, en attendant l'heure des dialogues.

Un jour qu'elle se promenait à la campagne, elle aperçut un avocat de Soissons, couché négligem-

ment sur l'herbe fleurie, auprès d'une source ombragée par un tilleul. Quoique cet avocat eût plus de trente ans, il les paraissait à peine, car il était grand et mince; il avait l'œil superbe, la bouche à l'autrichienne. Dans un élégant costume, il tenait à la main une flûte dont il tirait les sons les plus mélodieux. Suzanne s'arrêta charmée, écoutant et regardant, semblable à une de ces nymphes que l'on représente écartant les branches des bois pour prêter l'oreille aux accords d'un Palémon ou d'un Lisandre.

Cette idylle, où je ne peux m'empêcher de voir quelque préméditation, eut un dénoûment plus moral que poétique : après bien des traverses et bien des obstacles de la part de sa famille, Suzanne Giroux épousa son joueur de flûte; l'églogue s'acheva par devant notaire. La noce terminée, elle embrassa son père et sa mère, ses deux frères et ses dix sœurs, — car la famille Giroux était nombreuse, — puis elle suivit son mari à Soissons, où il avait un cabinet assez renommé. Ce fut là que la Révolution vint les surprendre.

Il y avait alors à Soissons deux avocats en rivalité de réputation et d'affaires; tous les deux avaient la même taille, la même tournure et presque le même nom. L'un s'appelait Quillet, c'était le mari de Suzanne, l'autre s'appelait Quinette. Ce dernier louchait un peu, mais cela ne lui messéyait pas; il

avait de l'esprit, beaucoup d'amabilité, un air sentimental à l'occasion. Il rencontra Mme Quillet à un dîner d'apparat, et eut l'honneur de se trouver de moitié avec elle dans un reversis, où il perdit trois *paniers,* toutes les fois que le *quinola* gorgea dans ses mains. Cette maladresse était due au trouble que lui avait inspiré la vue de notre héroïne. Celle-ci, de son côté, qui ne se sentait pas le cœur bien défendu, joua également tout de travers. Bref, ce fut l'amour qui gagna la partie ce soir-là, ce fut l'hymen qui la perdit. (Très-joli !)

Lorsqu'arriva l'époque des assemblées électorales, les deux avocats se trouvèrent inévitablement en présence : tous les deux briguaient la députation ; — au premier tour de scrutin ils se partagèrent les voix, mais au second tour, l'amant l'emporta sur l'époux et fut nommé. Ce n'était pas assez pour Nicolas Quinette, en qui s'alliaient des bouffées de plaisir aux bouffées d'ambition ; son triomphe ne lui parut complet que lorsque, par ses lettres brûlantes, il eut décidé la femme de son malheureux concurrent à le suivre à Paris. Ce fut le premier faux-pas de Suzanne, qui n'avait point encore vingt ans, et qui était jolie, mais jolie à croquer.

Notre intention n'est pas de suivre Nicolas Quinette à la tribune, où l'on sait qu'il obtint quelques succès, grâce à sa faconde et à un certain air de Caton long-temps étudié. J'aime mieux le suivre dans

ce petit appartement de la rue Saint-Honoré, sur le derrière, où elle et lui, Suzanne et Nicolas, s'énivraient des rayons de leur clandestine lune de miel. Les six premières semaines s'écoulèrent pour eux dans une retraite presque absolue : Quinette ne sortait que pour se rendre au corps législatif; le reste du temps, ils le passaient ensemble à lire, au coin de leur feu, les lettres admirables de Mirabeau à Sophie. Comme ils n'avaient qu'une seule chambre, Suzanne se blotissait derrière les rideaux du lit quand il survenait quelque visite.

Nous ne connaissons pas assez l'histoire secrète de la Révolution ; on ne nous a pas assez fait voir les démocrates dans leur déshabillé. Rendons grâce à la Morency pour les confidences qui nous sont arrivées par elle.

Un matin, le tribun soissonnais amena à déjeuner un de ses collègues, Hérault de Séchelles, le plus beau et le plus séduisant des députés. De la part d'un mari le trait eût été excusable, mais d'un amant, c'était plus que maladroit. Suzanne avait fait une toilette assez gentille : une robe à la Coblentz grise et rose, une ceinture blanche, les cheveux coiffés. Hérault de Séchelles, qui avait un cœur inflammable, s'éprit d'elle aussitôt. Pendant le déjeûner, il ne tarit pas en propos galants et fut aux petits soins. Quinette, reconnaissant son imprudence un peu trop tard, essaya de porter la

conversation sur Mme de Sainte-Amaranthe, qui passait alors pour la maîtresse en titre de Séchelles; mais ce fut vainement; un lien sympathique s'était déjà établi entre Suzanne et l'aimable roué. A un moment où Quinette se baissait pour arranger le feu, Hérault de Séchelles aperçut un portrait sur la cheminée; il le prit, le porta à ses lèvres et le glissa dans sa poitrine.—Mon ami, on te vole... murmura Suzanne; mais Hérault lui ferma la bouche avec la main, et elle n'eut pas la force de la rouvrir.

Ce nouvel engagement n'eut pas cependant de conclusion trop affligeante pour Quinette; de part et d'autre, on en resta aux termes de l'amour pur. Il est vrai aussi que les évènements marchaient avec une rapidité qui absorbait tous les loisirs des représentants du peuple; peut-être faut-il chercher là-dedans la véritable cause du salut de Nicolas Quinette. Huit jours ne s'étaient point passés, que Suzanne reçut la lettre suivante, précieuse par quelques renseignements sur Mme de Sainte-Amaranthe, si diversement jugée par les historiens. Il ne faut pas oublier que Hérault de Séchelles était un lettré, jadis connu à la cour de Marie-Antoinette par de petits vers. Voici sa lettre :

« C'est du comité de salut public, les chevaux mis aux voitures, que je vous écris, chère et belle; je pars à l'instant pour le Mont-Blanc, avec une mis-

sion secrète et importante. Ce voyage durera trois mois au moins. Ainsi, charmante Suzanne, nous voilà séparés pour long-temps ; j'emporte avec moi votre portrait, que j'ai dans mon portefeuille.

» Vous me dites que vous avez de la propension à la jalousie. Il n'y a pas un être plus affecté de cette maladie que moi, voilà pourquoi je ne puis conserver une maîtresse. Sainte-Amaranthe, que vous trouvez si belle et qui l'est en effet, est la plus perfide des femmes ; et elle est si bien connue pour telle, qu'on ne la nomme que *perfide Amaranthe*. C'est elle qui a su cependant me conserver le plus long-temps, malgré mes défauts.

» Mais où m'égarai-je ? Adieu, Suzanne. Allez quelquefois à l'Assemblée en mémoire de moi. Adieu. Les chevaux enragent, et l'on me croit nationalement occupé, tandis que je ne le suis qu'amoureusement de ma très-chère Suzanne.

» SÉCHELLES. »

Cette lettre rendit pour quelque temps à Quinette le cœur de sa maîtresse, mais ne lui rendit pas la sécurité des jours enfuis. La petite chambre de la rue Saint-Honoré devint sombre comme la plus sombre des chambres maritales, et, tristesse pour tristesse, Suzanne se surprit peut-être à regretter l'intérieur de son ménage de Soissons. Sur ces en-

trefaites, son amant fut, lui aussi, chargé d'une mission; il partit, la laissant seule à Paris, sans autres ressources que sa figure agaçante et son esprit lutin, dans un temps où la galanterie française était toute réfugiée aux frontières.

Quinette parti, elle se retourna vers Quillet; mais Quillet avait perdu toute sa belle humeur d'autrefois : il n'allait plus jouer de la flûte au bord des fontaines. Le pauvre homme, navré de sa déconfiture électorale et de l'abandon de sa femme, noyait dans le vin sa politique et son amour Il répondit laconiquement à Suzanne qui lui avait écrit une lettre pathétique : — Puisque vous êtes à Paris, restez-y. Et il retourna boire.

Dans son premier dépit, Suzanne composa de verve une espèce de pétition tendant à faire décréter le divorce, et elle l'adressa à l'Assemblée, où le président en fit lecture, aux applaudissements unanimes. Cette pétition, signée seulement : *Une amie zélée de la liberté,* se terminait par ce post-scriptum: « Mille femmes ont la même sollicitation à vous faire, la timidité les arrête; moi, je la brave par l'incognito que je garde dans ce moment. Mais lorsque par vous je serai heureuse, j'irai vous faire mes remerciements; la reconnaissance est toujours l'apanage d'un jeune cœur sensible ! »

Il lui restait à peine dix-huit louis; avec cela on ne va pas au bout du monde; Suzanne se contenta

d'aller en Belgique. Eut-elle aussi une mission ? C'est ce que j'ignore. Trois chevaux de poste attelés à un phaéton léger la transportèrent au camp de Menin, où elle commença par s'enquérir du général Biron, pour qui elle avait plusieurs lettres. — Il y a à Versailles un portrait du général duc de Biron ; la tête est bien posée, un peu froide au premier aspect, mais élégante et de grand air ; l'œil et la bouche s'accordent pour exprimer la finesse et la circonspection ; les cheveux sont poudrés. Lorsque Suzanne se présenta devant lui, elle était vêtue d'une amazone de drap bleu à ceinture tricolore ; un chapeau de castor s'inclinait sur son oreille ; elle avait une petite badine à la main.

Le duc de Biron n'était pas devenu tellement citoyen qu'il ne sentit encore battre son cœur à la vue d'une jolie femme ; les traditions de l'Œil-de-Bœuf perçaient de temps en temps sous son uniforme de général des armées de la République. Il accueillit Suzanne avec une grâce parfaite, et il poussa même la complaisance jusqu'à se rappeler l'avoir vue demoiselle. Le général était bien fait, spirituel, aimable comme un grand seigneur ; en un mot, il avait tout ce qu'il faut pour plaire, — il plut.

Pauvre Quillet !

Pauvre Quinette !

Pauvre Hérault de Séchelles !

Mais pourquoi faut-il que la guerre soit l'ennemie la plus cruelle de l'amour? Des rencontres sanglantes venaient souvent distraire le général Biron de sa nouvelle conquête. Un matin, Suzanne, qui s'était endormie la veille chez les Français, se réveilla chez les Autrichiens; dans la nuit, le camp avait changé de maîtres. Suzanne eut une peine infinie à se tirer saine et sauve des mains des houlans; le général Bender, au pouvoir duquel elle était tombée, cherchait tous les moyens de l'attendrir : il lui avait fait faire un charmant uniforme de chasseur tyrolien en drap bleu de ciel, les revers queue de serin, de jolies petites bottes à l'écuyère, et le chapeau avec le panache bleu et jaune. Ce fut sous ce costume, après mille traverses, après avoir été arrêtée et emprisonnée comme espionne, qu'elle parvint enfin à rejoindre l'armée française.

Cet épisode eut pour résultat de la rendre un peu plus prudente; désormais elle se tint à l'écart du théâtre de la guerre et choisit pour résidence, tantôt Valenciennes, tantôt Lille. Dans cette dernière ville, *Le Colisée* et *La Nouvelle Aventure* la virent enchaîner à son char une foule d'adorateurs. Mais son triomphe le plus important fut sans contredit la capture de Dumourier, qu'elle rencontra aux eaux de Saint-Amand par une circonstance tout-à-fait singulière, — dont j'emprunte le récit à une correspondance adressée par elle à Mme de la W...., femme d'un ancien fermier-général, à Paris.

« Je venais de prendre un bain ; couverte d'une grande *gaule* de linon, mes cheveux relevés avec un peigne, j'étais couchée sur un lit de repos, lorsque j'entendis tout-à-coup frapper à ma porte. A peine avais-je eu le temps de dire : *Entrez,* que je fus fort étonnée de voir un petit homme brun, l'œil pétillant de feu, le front martial, l'air noble. — Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ? — C'est à madame Quillet que j'ai l'honneur de parler ? Je restai stupéfaite à cette entrée en matière ; mais mon interlocuteur avait de l'esprit, et les gens d'esprit savent toujours ne vous embarrasser jamais long-temps. Au bout d'un grand quart d'heure, nous étions déjà en conversation assez familière. Il me complimenta sur ma lettre à propos du divorce, qui venait de paraître dans le journal de Carra. Ensuite nous parlâmes de l'armée : il me dit que Biron avait été bien heureux de m'avoir possédée dans son camp ; cela nous amena tout naturellement à parler de Dumourier. J'en fis le plus pompeux éloge, ajoutant que sur sa seule réputation je serais femme à me prendre de belle passion pour lui, fût-il un magot. Ce monsieur me répondit : — Dumourier, madame, a eu votre portrait dans ses mains ; de plus, il a beaucoup entendu vanter les charmes de votre esprit, et, en vérité, il vous aime ! Disant cela, l'inconnu m'appliqua un baiser. — Monsieur, de quel droit venez-vous m'insulter ? Sortez, je vous

prie ; sortez ! — Madame, je ne sortirai pas que vous ne m'ayez promis de venir dîner au camp chez Dumourier. — Etes-vous fou, monsieur ! La belle recommandation que d'être présentée par vous !

» Quelques moments plus tard, j'allai me promener dans le jardin des bains : j'aperçus mon écervelé avec deux ou trois généraux ; comme je passais près de lui, je lui fis un petit salut de protection. A quelques pas de là, je rencontrai un officier dont l'âge et l'air d'honnêteté invitaient à la confiance. — Monsieur, lui dis-je en l'abordant, oserai-je vous demander quel est ce militaire aux cheveux plats, en lévite blanche, qui cause avec ces généraux ? — Madame, c'est le conquérant Dumourier. — Que dites-vous ? Mais Dumourier doit avoir cinquante ans, et celui-ci a l'air d'un jeune homme. — Madame, c'est le général Dumourier lui-même que vous voyez là : il a plus de quarante ans en effet ; mais en *chenille* et avec son air de vivacité, il est loin de les paraître. »

Il n'y avait plus à douter. Le soir, la voiture de Dumourier vint la chercher pour la conduire au quartier-général. Suzanne fut étincelante avec une pointe de Sillery dans la tête : le héros la supplia vivement de rester avec lui pendant la campagne ; il lui dit qu'il avait besoin d'une femme d'esprit et de caractère. Elle ne répondit qu'en tendant son

verre à une nouvelle rasade, et en riant aux éclats, de ce grand rire des Célimène. Ce n'était pas que son cœur et sa vanité n'eussent pu la retenir auprès de Dumourier, mais son sérail lui paraissait déjà trop nombreux; d'ailleurs Félicité Fernig était sa sultane 'favorite, et Suzanne n'était pas femme à s'accommoder d'un rang subalterne. Elle se sépara de lui le lendemain.

Bientôt ce pauvre cœur sans boussole revint à Paris; — le bonheur ne l'y attendait pas. Repoussée de son mari, repoussée de sa famille, loin de son amant, elle fut obligée de broder au tambour pour subvenir aux besoins de son existence; mais ce travail était à peine suffisant; elle se défit de quelques-unes de ses robes, puis elle contracta des dettes. Un hasard miraculeux pouvait seul l'arracher à cette fausse position; ce hasard se produisit sous la forme d'un nègre, qui lui remit une très-belle boîte d'écaille renfermant cinq cents livres en or. Dans une lettre, accompagnant cette boîte, on lui en promettait autant tous les premiers du mois; d'ailleurs, pas de signature, pas d'adresse, rien. « — Ne cherchez pas à me connaître, disait cette lettre étrange, je ne serai pas assez maladroit pour essuyer un refus, pas même un remercîment. Je suis trop vieux pour être votre amant, vous êtes trop jeune pour être ma femme. Jouissez de tout ce que vous méritez. Je vous vois tous les jours d'Opéra,

je vous rencontre aux Champs-Elysées et aux Tuileries; quand ce n'est pas assez pour moi, je fais le tour de votre maison et je m'en retourne satisfait. Si vous voulez me rendre le plus content possible, faites de temps en temps une révérence en entrant dans votre loge, comme si vous aperceviez quelqu'un de connaissance : j'aurai du moins la certitude que vous vous occupez de moi cinq à six minutes par semaine; cela n'est pas exigeant. »

Qu'on songe que cette lettre, où se retrouvent toute la générosité de sentiments et toute l'élégance du dix-huitième siècle, était écrite en plein quatre-vingt-douze!

Ce bonheur délicat dura trop peu : une nuit, ce mystérieux protecteur dont, à force de manœuvres secrètes, elle était parvenue à connaître le nom, fut arrêté et conduit provisoirement à la Mairie, où la quantité immense de victimes entassées le suffoqua à un tel point qu'il expira sur l'heure. Le lendemain matin, Suzanne apprenait la mort du comte de Zimmermann (1).

A cette époque, elle avait déjà commencé à prendre le nom de Mme de Morency, — dont elle signa plus tard ses romans. Elle était alors dans tout l'éclat de sa beauté, et lorsqu'elle passait en caracco de satin bordé d'hermine, avec un de ces jolis cha-

(1) Suisse, incarcéré après le 10 août.

peaux-casques à la mode, il était impossible de ne pas se retourner pour la voir et pour la suivre, — ne fût-ce que des yeux.

La façon dont elle fit la connaissance de Fabre d'Eglantine est entièrement due au hasard. Elle traversait le Palais-Royal pour se rendre dans la rue Saint-Thomas-du-Louvre, lorsqu'elle se vit arrêtée par le convoi de Saint-Fargeau. Désireuse de connaître les députés de la Montagne, elle pria quelqu'un de les lui désigner. Un petit homme, qui faisait justement partie du cortége, et dont l'œil brillait d'expression, vint à l'entendre, et, se tournant vers elle d'un air aimable : — Les voici, madame, lui répondit-il en montrant ses collègues.

On a pu s'apercevoir que la timidité n'était pas le défaut de Suzanne; aussi la conversation s'engagea-t-elle sur-le-champ entre elle et le petit homme, lequel eût voulu prolonger l'embarras des voitures qui retardait la marche du cortége. — Hélas! madame, vous le voyez, nous sommes pressés; de grâce, dites-moi s'il me sera possible de vous revoir? — Monsieur! fit-elle en se récriant. — Je sais, madame, toutes les objections que vous pouvez et même que vous devez me faire; mais le destin, qui m'a fait vous distinguer de cette foule, ne m'aurait-il servi qu'à demi? —Monsieur, répondit-elle avec un sourire malicieux, si le destin s'en mêle, il achèvera son ouvrage.

Le député s'inclina en lui baisant respectueusement la main, la bagarre se dissipa et le convoi reprit sa direction.

Le destin fit son métier en conscience. Chez la personne où Suzanne se rendit, on parla beaucoup de Fabre d'Eglantine, les uns en bien, les autres en mal. Comme elle ne le connaissait pas, elle était médiocrement préoccupée de la conversation, quand on annonça tout-à-coup le député, objet de tant de blâmes et de louanges. Sa surprise fut extrême en reconnaissant le petit homme qui lui avait fait un doigt de cour à l'enterrement de Saint-Fargeau ; la double réputation dont il jouissait comme poète et comme homme politique tourna la tête de Suzanne, alouette qui se prenait à tous les miroirs !

Cette nouvelle liaison dura deux mois; tous les jours de beau temps, elle allait chercher Fabre d'Eglantine à la Convention, de midi à deux heures, pour se promener avec lui aux Tuileries. Le soir, entre deux pièces, à l'Opéra ou aux Italiens, elle sortait de sa loge, montait en voiture et se rendait au comité de la guerre d'où elle le ramenait.

Voici ce qui trancha ces amours, que rien ne semblait pouvoir dénouer. Un soir qu'elle prenait l'air sous les ombrages du Palais-Royal, en compagnie de l'auteur du *Philinte,* un individu passa tout auprès d'elle et lui jeta une rose dans le sein. Suzanne poussa un cri de joie : c'était Hérault de

Séchelles ! Voler vers lui et l'accabler des plus tendres questions, ce fut pour elle le temps d'un éclair ; Hérault fut dès lors immédiatement convaincu que l'absence ne lui avait fait perdre aucun de ses droits sur ce cœur à demi consumé. — *Ramenez-moi chez nous,* lui dit-elle, à la façon de la Lucile du *Dépit amoureux*, et sans s'inquiéter autrement de son poète.

Pauvre Biron !

Pauvre Dumourier !

Pauvre Fabre d'Eglantine !

Je suis obligé de sauter bien des feuillets de cette histoire cavalière ; — je tâche cependant de conserver les traits qui caractérisent le mieux un homme ou une époque. Hérault de Séchelles, qui avait de l'influence, fit de la Morency une buraliste de loterie ; il lui donna en outre un délicieux petit pavillon couvert en ardoises (1) et situé à Chaillot, près de Sainte-Périne, dans lequel il s'attacha à ressusciter les mœurs et les plaisirs des petites maisons, aidé de son ami d'Espagnac. Mais au milieu de toutes ces folies, Hérault était souvent triste, agité ; dans ses moments d'abandon, il répétait : —

(1) Ce petit pavillon, nommé *L'Amitié,* avait été bâti pour une amie de l'abbesse de Sainte-Périne. Il avait deux entrées : une par la Communauté, et l'autre par le jardin d'un vieux marquis, dont le mur était mitoyen.

De sinistres pressentiments me menacent ; je veux me hâter de vivre... et lorsqu'*ils* m'arracheront la vie, ils croiront tuer un homme de trente-deux ans... j'en aurai quatre-vingts ! car je veux vivre en un jour pour dix années...

C'est en parlant de ces moments d'ivresse que la Morency écrivait six ans plus tard : « Le bonheur était filtré à travers les craintes. » Du reste, les alarmes de Séchelles n'étaient pas sans motif; un soir, à souper, un de ses amis lui demanda : — Hérault, êtes-vous bien avec Robespierre ? Il pâlit à cette question et ne répondit rien. Peut-être était-ce un avertissement, car déjà, la veille, d'Espagnac avait été conduit à l'Abbaye. Le reste du souper ne fut pas gai, et Hérault de Séchelles se retira de bonne heure en prétextant un rapport à faire pour le lendemain.

Le lendemain, il était incarcéré, et Suzanne était conduite aux Anglaises.

Son écrou portait que l'on avait saisi chez elle une liste de conspirateurs de tous les ordres. Méprise singulière ! cette liste n'était autre que celle de tous ses amans ; un simple badinage allait coûter la vie de l'être qu'elle aimait le mieux au monde. En effet, quelques jours après sa détention, mettant le visage à une petite lucarne qui donnait sur la rue, elle entendit le crieur du journal du soir annoncer la mort de Fabre d'Eglantine, de d'Espagnac et d'Hé-

rault de Séchelles. Suzanne était seule et montée sur une mauvaise table, elle tomba à la renverse et se fracassa la tête. Trois mois s'écoulèrent avant qu'elle pût recouvrer la raison.....

Que vous raconterai-je encore de cette existence? Délivrée de ses fers et ne sachant où aller, elle alla à l'hôpital et y demeura un an. J'ai oublié de dire qu'elle avait divorcé : du côté de son mari,, elle n'avait donc aucun espoir de refuge ; d'un autre côté, Quinette était prisonnier en Autriche ; et puis, c'est triste à avouer, les souffrances et la maladie avaient altéré les traits de Suzanne; il ne lui restait plus qu'un parti à prendre, détestable et désespéré, c'était de se jeter... dans la littérature. Le genre facile des romans d'alors la séduisit; avec ses souvenirs, elle composa plusieurs ouvrages d'une physionomie baroque, écrits dans un style sans nom, pétulant, obscur, sentimental, effronté. Celui qui fit le plus de bruit, c'est-à-dire de scandale, est intitulé : *Illyrine, ou l'Écueil de l'inexpérience;* elle y a rassemblé les principaux évènements de sa vie, et s'y est peinte elle-même sous différents pseudonymes. Ce livre curieux et rempli de délires, fut publié dans l'an VII; il se vendait « à Paris, chez l'auteur, rue Neuve-Saint-Roch, n° 111. » En tête était son portrait gravé avec ce quatrain au-dessous :

Docile enfant de la nature,
L'amour dirigea ses désirs ;
De ce dieu la douce inposture
Fit ses malheurs et ses plaisirs.

Illyrine fut lue par tous ceux qui connaissaient *l'auteur* et par tous ceux qui désiraient le connaître, si bien que le surnom d'*Illyrine* resta à la Morency. Charles Nodier, dans ses notes du *Banquet des Girondins,* parle d'elle comme d'une femme qu'il fallait avoir à souper.

Sur ces entrefaites, Quinette revint à Paris et fut un peu ministre, comme tout le monde. La Morency ne demeura pas la dernière à aller le voir ; mais il paraîtrait que le ministre n'était plus qu'un tiède amant, à en juger par les nouvelles confidences que cette dangereuse maîtresse crut devoir consigner dans un autre ouvrage : *Rosalina ou les Méprises de l'amour et de la nature.* Elle s'adresse à une amie : « Quant à mon premier amant, Q.....te, qui devint ministre, l'ambition avait captivé toutes ses facultés. Son élévation lui avait tourné la tête ; c'était un grand enfant, que le hochet du costume amusait au point que, m'ayant donné une audience particulière, il était surchargé de tout le harnais ministériel, dont il affecta de me montrer tous les détails. Il me parut, je te l'avoue, superbe sous ce riche accoutrement ; et mon pauvre cœur fut encore sa

victime. Il voulut prendre avec moi un air de protection ; mais, un peu remise du trouble que j'avais éprouvé en voyant mon nom obligé de passer successivement par les oreilles et par la bouche des sentinelles, d'un secrétaire et d'un valet de chambre, pour parvenir dans le salon d'audience de sa nouvelle majesté, je repris à mon tour toute ma dignité et je lui fis sentir que j'étais toujours son égale. Il m'entraîna dans son arrière-cabinet, et dès que nous fûmes seuls, oubliant un moment sa grandeur, il me prit la main, daigna la porter à ses lèvres et me balbutia quelques compliments. — Arrêtez, lui dis-je, la scène est bien changée ; vous êtes aujourd'hui un petit souverain, je ne suis qu'une citoyenne obscure ; ce ne sont point des doux propos que maintenant j'attends de vous, mais je rappelle à votre honneur, à votre délicatesse, que c'est à l'amitié à payer les dettes de l'amour.

« Eh bien ! le croiras-tu? Q.....te accueillit toutes mes propositions ; il s'informa avec l'intérêt le plus tendre de ma santé ; il m'inonda d'eau bénite de cour, et je sortis de son palais, ivre de satisfaction. Cependant, plusieurs jours s'écoulèrent, je n'entendis plus parler de lui. Je me rappelai à son souvenir. De nouveaux rendez-vous me furent donnés ; souvent je m'y présentais avec humeur, même des petites nuances de dépit ; mais sitôt que je l'apercevais, sa main n'avait pas plutôt touché la mienne,

que je ne pouvais plus lui en vouloir. O ma bonne! je fus complètement sa dupe ; il me leurra de promesses pendant quelques mois, et il finit par être éconduit du ministère sans avoir rien fait pour moi, ni même pour personne..... Je ne puis passer sous silence que, dans l'intervalle que nous fûmes bien ensemble, je lui fis cadeau d'un exemplaire en vélin d'*Illyrine ou l'Écueil de l'inexpérience*, et qu'il n'a pas eu la délicatesse de me payer d'une manière quelconque. Comme cet ouvrage, dans plusieurs endroits, peut flatter sa vanité, il l'a reçu avec plaisir. — J'oubliais de te dire qu'il est époux et père ; il a épousé une adolescente qui lui a donné deux rejetons ; ils habitent ensemble dans un département de la ci-devant Picardie, où le gouvernement a encore eu la générosité de donner à ce grand inutile de France une préfecture, etc., etc. »

Voilà pour l'amant.

Son mari a aussi son compte, quelques pages plus loin. « Je sais qu'il habite une petite campagne; qu'il s'occupe des plaisirs champêtres et qu'il finit par pratiquer les vertus rurales. Irai-je fermer les yeux à cet époux aussi extraordinaire par ses rares qualités que par ses nombreux défauts ? Je l'ignore encore. Mon orgueil ne fera pas le premier pas; il est aussi indestructible que mes sentiments pour lui, qui reprirent toujours une espèce de consistance dans les lacunes que j'ai eues d'une passion à une

autre. Sans doute le gage de notre hymen a beaucoup contribué à ces petites reminiscences, et ma Clarisse (cette charmante enfant promet et donne les plus douces espérances) est l'objet des adorations de son père, qui a reporté sur elle la tendresse qu'il avait eue pour sa Suzanne. »

Quel langage ! quelles idées ! Est-il possible de montrer plus de naïveté dans la corruption? Ce mauvais sujet est le digne pendant de Desforges.

Avant de fermer *Rosalina*, je veux citer une phrase qui touche aux derniers confins du grotesque : « La lune était dans son plein et mon cœur dans son vide. »

Les autres romans de la Morency sont d'une valeur moindre comme originalité ; les titres en font connaître le genre. Ce sont : *Orphana ou la Fille du hameau, Lise ou les Ermites du Mont-Blanc, Euphémie ou les Suites du siège de Lyon*, d'autres encore, composés à la même époque et presque coup sur coup.

Euphémie (an X), est moitié roman et moitié histoire, ou plutôt est tout ce qu'on voudra, si l'on s'en rapporte à l'auteur, qui s'exprime de la sorte dans la plus étrange des préfaces : « Cet ouvrage est historique, moral, philosophique, badin, profond et austère ; il contient la description de Turin, un abrégé des lois du Piémont, des renseignements sur son commerce, son industrie et *la manière*

dont la police y est exercée. » — On aurait tort de se fier à l'authenticité de certains faits racontés par elle et relatifs aux massacres lyonnais.

Au bout de quelques années, la Morency, dont la plume commençait à sécher dans l'écritoire, parut vouloir revenir à sa première manière, à la manière d'*Illyrine*. Son dernier roman, mêlé d'une quantité prodigieuse de vers, *Zéphyra et Fidgella, ou les Débutantes dans le Monde* (1806), est d'une effervescence que rien n'égale et semble même indiquer un certain dérangement d'esprit.

D'ailleurs, à partir de ce moment et de ce livre, la Morency disparut complètement du monde littéraire. Quelle fut sa fin ? On nous a dit que la mort de ses parents l'avait rendue à l'aisance. C'est une fin comme une autre, et nous n'avons pas cherché davantage. Là où cessait l'écrivain, la courtisane ne pouvait plus nous intéresser.

—

PLANCHER-VALCOUR.

—

Un matin d'été, — par un beau soleil normand, — un petit bonhomme, d'une quinzaine d'années environ, cheminait sur la route de Caen à Rouen. Il s'était évadé la veille de chez les Grands-Chapeaux, ou Frères de la Doctrine Chrétienne, et il allait, sans savoir où, avec dix-huit francs dans sa poche. En passant dans un gros bourg, ses yeux rencontrèrent ce placard tracé à la main : « PAR PERMISSION DES MAGISTRATS. La troupe des grands comédiens ambulants donnera, ce soir, une représentation de la *Vie et la Mort de N.-S. Jésus-Christ,* tragédie en cinq actes, ornée de tout son spectacle. »

Comme Pierre Plancher, c'était le nom du jeune homme, n'avait jamais vu jouer aucune pièce de théâtre, il s'informa de l'hôtel des comédiens. On lui indiqua l'auberge de la Croix-Blanche.

Sur le seuil, il rencontra Saint-Joseph lui-même, qui était le directeur de la troupe et avec lequel il eut l'honneur de s'entretenir en attendant la repré-

sentation. Il fit plusieurs questions sur la pièce et sur les acteurs : — C'est sans doute monsieur votre fils qui joue l'enfant Jésus? lui demanda-t-il. — Non, c'est un de mes camarades qui est allé se faire faire la barbe à quatre pas d'ici. — Et la Vierge? — Elle est là-haut à se rafraîchir avec deux militaires dont elle a fait la connaissance en route.

Pierre Plancher ne crut pas pouvoir se dispenser d'offrir à dîner au directeur, qui accepta avec empressement. Bientôt le fumet d'une soupe aux choux et au lard attira deux nouveaux personnages, Ponce-Pilate et la Madeleine, qui s'invitèrent sans façon. La Madeleine était une jolie fille aux lèvres souriantes; elle s'assit à côté de Pierre Plancher, à qui le cidre et l'amour tournèrent bien vite la tête. En peu d'instants, il devint l'ami de tout le tripot comique, — et ce fut en trébuchant qu'il alla prendre place sur un des bancs de la salle, pour assister à la représentation.

L'hôtelier avait loué à ces nouveaux Confrères de la Passion une grange assez vaste. Des rideaux de serge verte, détachés d'un lit à quenouilles et bordés en rubans de soie jaune, figuraient le rideau d'avant-scène. Quelques pièces de tapisserie de Bergame servaient de toile de fond ; d'autres étaient ajustées en coulisses. Six chandelles fichées dans autant de pâtés de terre glaise imitaient la rampe. — L'orchestre, composé de l'unique ménétrier du bourg,

jouait l'air de *La Bourbonnaise* sur un mauvais violon de Mirecourt. Je ne rendrai pas compte de la manière dont fut exécuté le mystère annoncé : ouvrez le roman de Scarron à la première page venue.

Pierre Plancher n'avait d'yeux et d'oreilles que pour la Madeleine ; aussi ne se pressa-t-il pas d'abandonner l'auberge de la Croix-Blanche. Plusieurs jours s'écoulèrent, pendant lesquels il ne quitta pas d'une seconde les saints et les saintes, ses nouveaux camarades. Au bout d'une semaine, l'aubergiste, justement inquiet, monta chez lui avec un mémoire s'élevant à plus de cinquante livres. Plancher, dont les dix-huit francs n'avaient pas multiplié depuis sa fuite des Ignorantins, se vit tout penaud, — et déjà l'aubergiste menaçait de lui faire un méchant parti, lorsque les comédiens ambulants accoururent à son secours. Ils s'offrirent à payer la dépense du petit normand, à la condition que celui-ci entrerait immédiatement dans leur troupe, où il ferait les Anges dans les Mystères et l'Amour dans les Pastorales.

Ce fut ainsi que se décida la vocation de Philippe-Alexandre-Louis-Pierre Plancher, né à Caen, — d'autres disent à Mortagne, — d'autres à Saint-Pierre-sur-Dives, — vers 1751.

A peine eut-il monté sur les planches, qu'il troqua son nom de famille contre le pseudonyme plus coquet de *Valcour*. Les théâtres étaient alors inondés

de Belval, de Saint-Phar, de Florbelle, de Rozanville, de Dorfeuille; tous ces noms, plus doux à prononcer que ceux des bergers d'églogues, faisaient ressembler les affiches de spectacle à des rayons de miel, — on se délectait rien qu'en les lisant. Plancher-Valcour s'accommoda assez bien, dans les commencements, de cette vie hasardeuse et plaisante, qui avait pour lui les allures d'un perpétuel mardi-gras. Il était jeune, bien tourné; il avait la gaîté dans le cœur et dans les yeux; il ne rencontra partout que des Madeleines.

Après avoir joué des mystères, il voulut jouer des comédies. Il changea de troupe et débuta dans l'emploi des *grandes casaques*, qui comprend les principaux valets de l'illustre répertoire. Il n'y eut pas moins de succès que dans les Anges. Le nom de Plancher-Valcour est lié avec celui des plus fameux cabotins, tels que Dumaniant, Collot-d'Herbois, Patrat. Nul plus que lui n'a couru la France; nul ne s'est agité davantage sous le lustre et sous les frises. Il a été un des plus charmants héros de ce monde équivoque de coulisses, qui est la fête des tables d'hôtes, la joie des officiers de garnisons, le scandale des bourgeois de petite ville. Il a été un des rois de ce royaume de Cocagne où chacun représente et incarne une création de quelque grand rêveur, et où les femmes ont fait un pacte avec la jeunesse, la poésie et la beauté, depuis

six heures du soir jusqu'à minuit. — Plancher-Valcour a promené la *nonpareille* de Gros-René et la cape changeante de Sbrigani jusque dans les derniers recoins de la province, allumant en tous lieux l'esprit de Molière comme un phare, et passant volontiers de l'amour de la comédie à la comédie de l'amour. Quand ce n'était pas Dorine ou Nicole, la servante aux beaux bras et à la fine jambe enfermée dans un bas de soie rouge, c'était quelque discrète Elmire de faubourg qui le recevait, sur le soir, dans une petite chambre où il y avait une table servie.

Ainsi faisant, il devint poète, ce qui est tout naturel; non pas poète de comédie, cependant, mais faiseur de petits vers tendres, galants, érotiques; conteur de boudoir et d'alcôve; chroniqueur indiscret de Paphos, de Cythère et d'autres lieux. Il accorda ses pipeaux et se mit à raconter, — en rimes quelquefois normandes, — les espiégleries de Vénus *et de sa cour*. Lorsqu'il en eut amassé de quoi faire un volume, Plancher-Valcour marcha à grandes enjambées sur Paris.

Rien ne réussit comme la jeunesse, comme le bon air, comme la confiance, un peu hardie, un peu insolente même ! Du premier coup, il trouva un éditeur qui lui imprima tout de suite ses vers, avec joli frontispice gravé, et qui lui donna même un peu d'argent. C'était miraculeux ! — Plancher-Valcour, se trouvant bien à Paris, y resta, lais-

sant de côté l'art dramatique, qui, après tout, pouvait bien attendre. Il loua une chambre au sixième ou au septième étage, et là-dedans il rima du matin au soir, comme un enragé. Son premier recueil, un peu déshabillé, avait fait quelque bruit; il l'avait intitulé : *Le Petit-Neveu de Boccace ou Contes et Nouvelles en vers*. Ce sont des badinages couleur de rose, qui ne peuvent être lus que dans une société légère, après un dîner aux bougies, et lorsque les valets sont congédiés. Voici le ton du prologue :

J'ose évoquer ton ombre dans ce jour,
O La Fontaine! ô mon maître! ô mon guide!
Ma Muse encore et novice et timide
Va crayonner les ruses de l'Amour.
Prête à mes chants cette grâce ingénue,
Ce voile transparent qui ne fait qu'agacer,
Et qu'avec art tu sus placer
Sur la volupté demi-nue.

Plancher-Valcour demeurait dans la même maison que le traducteur de La Place, lequel avait alors plus de soixante-dix ans et ne semblait pas s'en douter. La première fois qu'il alla le voir, Plancher-Valcour trouva ce vieillard occupé d'un travail assez étrange, digne d'une imagination ravagée par les romans anglais : c'était un recueil d'épita-

phes sérieuses et badines en trois volumes, — recueil dans lequel il avait compris tous ses amis, morts ou vivants. La Place accueillit le jeune poète avec affabilité, sourit aux petits vers qu'il lui débita et ne lui donna pas plus de conseils qu'il ne fallait. Aussi Plancher-Valcour revint-il le voir souvent. Il passa une année dans cette maison, une année de bonheur et de rêves, à la fin de laquelle son libraire refusant de lui imprimer un second volume, il redescendit de son sixième étage et retourna en province, Crispin comme devant.

Mais il avait mordu au fruit de l'arbre du beau et du laid : désormais il était acquis à la littérature. Tout en jouant les grandes casaques, il composa plusieurs pièces de théâtre, qu'il fit représenter en chemin, telles que *Le Siége de Poitiers,* drame lyrique en trois actes, *Les Petites-Affiches,* et des proverbes dont s'empara le répertoire des Variétés-Amusantes. Celui qui est intitulé : *A bon vin point d'enseigne,* donne une idée de sa manière satirique et enluminée. Les noms des personnages y sont analogues à leur qualité ou à leur emploi : un négociant s'appelle *Calcul de la Tonne d'or*, un maître-écrivain *Coulé,* un orateur improviste (*sic*) des boulevards, *Plein-vent*. Ce procédé naïf, que les maîtres n'ont pas dédaigné (Regnard donne le nom de *Scrupule* à un notaire, et Le Sage celui de *Sépulcre* à un médecin), est poussé à l'excès par Plancher-Val-

cour, qui n'a guère, du reste, que ce seul comique.

Après ce nouveau tour de France, qui dura sept ou huit ans, Plancher-Valcour, de retour à Paris, obtint l'autorisation de bâtir, sur le boulevard du Temple, un petit théâtre auquel il donna le nom de Délassements-Comiques. Il y était à la fois auteur, acteur et directeur ; il y jouait tous les genres, depuis l'opéra-comique jusqu'à la pantomime et au ballet. Cette entreprise prospéra tellement, que les grands théâtres en devinrent jaloux et cabalèrent si bien auprès du lieutenant de police, que celui-ci défendit aux acteurs des Délassements de jouer autrement que derrière une gaze. Mais le lieutenant de police comptait sans la Révolution : un soir, le lendemain ou le surlendemain de la prise de la Bastille, Plancher-Valcour déchira la gaze en criant : — Vive la liberté !

Avec ce mot, l'auteur du *Petit-Neveu de Boccace* a fait son chemin sous la République. Faire son chemin, en style révolutionnaire, cela veut dire : sauver sa tête. Plancher-Valcour donna dans le côté excessif et ridicule des auteurs de circonstance : il composa des *sans-culottides* et chercha des applaudissements dans la boue. Le théâtre Molière, dont il fut pendant quelque temps le directeur, et le théâtre de la Cité reçurent tour-à-tour ses élucubrations cyniques. Dans le *Vous et le Toi,* opéra-vau-

deville, représenté le *duodi, deux pluviôse de l'an second,* Plancher-Valcour s'exprime en ces termes sur les modérés :

Air : *De l'Amour quêteur.*

Ce mot seul me met en courroux :
Un modéré ! quel monstre infâme !
Oui, dans l'ombre, ces gens sans âme
Nous portent le plus grand des coups.....

Fallait-il aller chercher l'air de *L'Amour quêteur* pour y accoler ces stupidités affreuses ?

Cela est pour les vers, — voici pour la prose maintenant : « Te souviens-tu, père Marcel (c'est un jardinier qui parle), de c'te dame de Rome, qu'était la femme d'un consul ? C'est comme qui dirait, j'crais, la mairesse de not' village..... alle fit morgué, d'ses deux enfants, *un Pelletier et un Marat ;* car y périrent tous deux, comme ces braves représentants que j'pleurons encore tous les jours, pour avoir pris l'z'intérêts du peuple trop à cœur ! »

Non content d'être devenu un pareil sauvage, Plancher-Valcour s'était rebaptisé une seconde fois : Il se faisait appeler ARISTIDE Valcour, et il ne jouait qu'avec la cocarde à l'oreille. C'était presque un homme important. Citons encore parmi ses pièces *Le Gâteau des Rois, La Discipline républicaine, Le Campagnard révolutionnaire* et *Le Tombeau des*

Imposteurs ou L'Inauguration du Temple de la Vérité. Cette dernière pièce, qui n'a pas été représentée, était destinée à la Comédie-Française.

Un jour, il se trouva face à face avec le vieux de de La Place, qui était devenu centenaire. Le doyen des hommes de lettres ne faisait plus d'épitaphes ; il avait abandonné ce soin au Comité de Salut public. La Place ne reconnut pas tout d'abord son ancien voisin dans le citoyen Aristide Valcour. Il se rappelait bien en effet un jeune poète anacréontique qui chantait Eglé et les jeux sur la fougère ; mais l'acteur énergumène du théâtre de la Cité lui était entièrement inconnu. Du reste, le pauvre La Place était bien près de sa fin ; telle est la force des habitudes qu'il mourut pour avoir été forcé de quitter un logement qu'il occupait depuis vingt ans. Le propriétaire lui annonça un jour que la maison était vendue ; frappé de cette nouvelle, le Nestor de la littérature s'écria : « — Ah ! vous me faites un grand chagrin ; je ne m'y attendais pas, et je m'étais arrangé pour mourir ici. — L'acquéreur ne vous pressera pas, répondit le propriétaire ; prenez un mois, six semaines... — Quinze jours, c'est assez, » murmura tristement La Place. Effectivement, saisi par ce coup imprévu, il mourut avant l'expiration de la quinzaine, le 10 mai 1793.

Plancher-Valcour traversa la Terreur et aborda paisiblement au Directoire. A cette époque, le gou-

vernement voulant récompenser en lui la passion politique et l'impiété, — il venait de publier un poème héroï-comique sur *Le Consistoire ou l'Esprit de l'Eglise* (1), — le nomma... Devinez quoi? Juge de paix au faubourg Saint-Martin. Juge de paix, lui, le citoyen Aristide, qui s'était dit autrefois de si dures et de si plates vérités, sur l'air : *Aussitôt que la lumière :*

Chacun d'nous, à sa manière,
Se rend utile à l'état :
Les uns défrichent la terre,
Les aut'volent au combat.
Sous son honorabl' costume,
Un jardinier, m'est avis,
Vaut mieux qu'tous ces homm' de plume
Qui n'font rien pour leur pays!

Oui, juge de paix. Il rendit la justice dans la division du Nord. Mais ce fut un juge de paix de fantaisie, un fonctionnaire sans dignité et sous lequel

(1) « Voici le coup de pied de l'âne, dit le libraire Colnet dans ses *Étrennes de l'Institut;* ce poème donne une bien mauvaise idée du cœur et de l'esprit de son auteur ; on le croirait écrit par un cocher ivre sortant du cabaret. Voici la plus noble comparaison qu'il ait employée :

Pour faire niche à Dieu, près de ses favoris,
Le diable est comme un chat qui guette une souris. »

le comédien se faisait jour à chaque occasion. Le 1er vendémiaire an VIII, dans l'église Saint-Laurent, devenu le temple décadaire de la vieillesse, il récita à haute-voix un poème sur la République. On remplaça le juge de paix Plancher-Valcour, qui, n'ayant plus à attendre de nouveaux bienfaits de la part du pouvoir, rentra au théâtre, où il se consola de sa destitution en jouant les magistrats *pour rire*.

En 1807 et en 1808, il était au Théâtre de l'Impératrice ou second Théâtre-Français. « Comme comédien, écrit M. H. Audiffret, il avait le jeu sec et froid, mais la diction correcte et facile, et dans les premiers rôles, puis dans les pères nobles qu'il joua, il portait mieux l'épée que certains grands comédiens. »

Depuis lors, la vie de Plancher-Valcour s'écoula doucement au milieu des loisirs littéraires. Il fut un des maîtres du mélodrame et obtint de très-grands succès avec des choses intitulées : *La Forêt Bleue*, *L'Homme invisible*, *Octavie et Zoraïde*, *Le Secret des Vengeances*. Une spéculation de librairie fructifia également entre ses mains : je veux parler de la publication des *Annales du Crime et de l'Innocence*, ou choix des Causes célèbres, en vingt volumes. Dans cette compilation où, par parenthèse, le clergé n'est pas épargné, — vieille habitude républicaine ! — Plancher-Valcour se donne le titre d'ancien avocat, titre que je retrouve dans plu-

sieurs biographies. Je me demande où il prit le temps d'étudier le droit (1).

Ses contemporains me l'ont dépeint comme un homme plein d'esprit et de gaîté, bon camarade, joyeux convive surtout. — « Personne, mieux que la femme qui le pleure, n'a su combien il fut tendre époux, et ceux qui l'ont connu avouent qu'il serait difficile d'être plus aimable. » Ainsi s'exprimait, quelques jours après sa mort, un de ses parents, le libraire Plancher, éditeur du *Manuel des Braves*.

Les Gaudrioles modernes ont imprimé plusieurs fois une chanson de Plancher-Valcour, qui paraît être une des dernières qu'il ait composées ; c'est *La Mère Picard*; on y trouve quelques couplets attrayants :

Mère Picard, dit-on, dans son jeune âge,
Fut la Vénus, la perle du quartier ;
Joli minois, appétissant corsage,
Dieu ! quel trésor pour un cabaretier !
  Les ris, les jeux volaient sur ses traces,
Et constamment suivaient son étendard ;
  Mais plus de jeux, de ris ni de grâces :
Ils sont couchés chez la mère Picard.

(1) Dans les *Pantins du Boulevard*, Mayeur dit en outre que Valcour a été commis aux poudres et salpêtres de l'Arsenal, et qu'il s'est marié dans ce poste.

Mère Picard avait chez son grand père,
Etant enfant, vu souper Crébillon,
Bernard, Gresset et Delille, et Saint-Pierre,
Et Saint-Lambert, et Voltaire, et Piron.
Leurs successeurs réclament leurs titres,
Maint connaisseur en sourit à l'écart;
Un autre dit, en cassant les vitres :
Ils sont couchés chez la mère Picard.

Ce fut au mois de février 1815 que l'ex-citoyen Aristide Valcour sortit de son lit pour endosser *la robe d'hyver et d'esté,* selon l'expression de La Fontaine. Il s'était retiré depuis quelque temps à Belleville, comme font les petites fortunes, et il y vivait avec ses souvenirs, — ce qui, si *joyeux convive* et si homme aimable que l'on soit, doit être une triste vie lorsque, comme Plancher-Valcour, on a composé et chanté en public des férocités aussi mal rimées que celles-ci, dans *Le Vous et le Toi :*

Air : *Non, non, Doris ne pense pas.*

Pour voiler leurs projets affreux,
Leur despotisme sanguinaire,
Les rois, ces tyrans désastreux,
Prenaient le masque populaire.
Ce masque est le mieux imité,
C'est l'art le plus fin qui l'apprête;
Il est tellement incrusté
QU'IL NE TOMBE QU'AVEC LA TÊTE ! (*bis.*)

Certainement je n'en veux pas à Plancher-Valcour de la tranquillité et de la douceur de ses dernières années; peut-être a-t-il expié les emportements de son âge mûr et regretté les écarts de son inspiration ; mais je ne crois pas à cette grande gaîté dont on m'a parlé ; je n'ajoute pas foi à cette insouciance épicurienne dont on a fait parade pour lui. Il est de ces remords que ne pourraient noyer tout le vin du Caveau et tout l'esprit de Voltaire.

Après sa mort, on trouva dans ses papiers manuscrits deux ou trois romans que l'on publia. Un seul mérite d'être distingué, c'est celui qui a pour titre : *Colin-Maillard ou mes Caravanes,* mémoires historiques de la fin du dix-huitième siècle, quatre volumes in-12.

Colin-Maillard, à dire d'experts, offre le récit à peu près exact des principaux épisodes de la jeunesse de Plancher-Valcour, — jeunesse vagabonde et hardie, comme on a pu le voir. Cet ouvrage ressemble à tous les ouvrages anti-religieux de la même époque : ce sont les mêmes tableaux, le même système de plaisanteries imbéciles sur les curés, presque les mêmes aventures. Toujours des amoureux déguisés qui s'introduisent dans des couvents de nonnes! Toujours le comédien Sainte-Colombe, le militaire d'Esparville et le brigand Tranche-Montagne ! On dirait qu'il y a un moule pour ces romans de bas-étage. Ce qui me les fait reconnaître et fuir

aussitôt, c'est l'éternelle *Nuit d'auberge,* immanquable chapitre où tous les héros se heurtent dans les ténèbres, se trompent de portes, se chamaillent, se battent, se renversent. Plancher-Valcour s'est bien gardé d'oublier cette tradition, et voici le texte de *Colin-Maillard,* qui ne diffère en rien de celui des autres romans :

« ... Grand-Colas, effrayé des suites que pouvait avoir son expédition nocturne, s'enfuit plus vite que le vent pour regagner son écurie. Le chien le suit en aboyant et renverse dans l'escalier la garde-malade, qui allait chercher de l'eau et du sucre. La garde jette des cris à rendre les gens sourds. Tous les voyageurs épouvantés sont sur pied, et sortent en chemises de leurs chambres ; l'un est armé d'un fouet et l'autre d'un gourdin ; un troisième, qui n'a point éteint sa lumière, paraît avec un chandelier à la main, pour éclairer ce tableau. Mlle Chonchon Desallures, qui entend tout ce tintamarre, tremble au fond de son lit et se demande si le feu est à la maison ; tandis que le très-révérend père Pacôme Touffe-de-Foin psalmodie des versets de psaumes et ordonne aux démons invisibles de quitter cette auberge. On se croirait en plein sabbat : les chats effarés jurent, l'hôtelier accourt une broche à la main, les servantes éperdues vont quérir la maréchaussée ; de tous côtés on crie, on hurle, on se lamente. »

Eh bien ! ce chapitre, vous le retrouvez mot pour mot dans Pigault-Lebrun, dans Victor Ducange, dans Raban ; il est stéréotypé chez Paul de Kock. Un roman joyeux ne peut pas plus se passer de nuit d'auberge qu'un roman de M. Alexandre Dumas ne peut se passer de flanconades.

Quelqu'un, — un ami de Plancher-Valcour, sans doute, — a placé en tête de *Colin-Maillard* les lignes les plus phénoménales qu'on puisse imaginer. J'en détache le morceau suivant, écrit avec un sérieux extrême : « Sans manquer aux égards que mérite le genre élevé, nous demandons à MM. de Châteaubriand, Benjamin de Constant et Régnault de Warin (quel assemblage !) si *Atala* suppose plus de talents que *Faublas,* si *Adolphe* vaut mieux que *M. Botte?* Ces auteurs, *qui ne badinent point,* répondront sans doute que chaque genre a son prix, mais, qu'à mérite égal, celui qui réunit ce qui attriste à ce qui fait rire est *digne de la préférence.* » En d'autres termes, Châteaubriand vaut Plancher-Valcour, mais Plancher-Valcour est préférable à Châteaubriand.

De tous les ouvrages de cet auteur-acteur, *Le Petit-Neveu de Boccace* est le seul qui ait eu plusieurs éditions. Quant à ses pièces de théâtre, sur trente-huit environ qui ont été représentées, il n'y en a que dix-sept d'imprimées. Plancher-Valcour a eu successivement pour collaborateurs le comé-

dien Destival, Roussel, Moline, Léonard Bourdon, Leblanc, Propiac et l'excentrique directeur de la Gaîté, Ribié.

Aujourd'hui, la seule chose qui rappelle un peu Plancher-Valcour, c'est le théâtre des Délassements-Comiques, — un petit théâtre où revivent les traditions galantes du dix-huitième siècle et où le massif Turcaret va encore applaudir la *Petite Lolotte*.

—

BACULARD D'ARNAUD.

—

Sous des tilleuls, auprès d'un certain homme,
Qui fixait tout avec des yeux sereins,
Quoiqu'il forgeât pour autrui des chagrins,
Etaient des gens, des gens doux et bénins,
Et qui pleuraient, qui pleuraient, Dieu sait comme!
Pour quel sujet, s'il vous plaît? — Pour des riens,
Pour des grands mots, pour des points, pour des notes,
Pour des récits de tristes anecdotes.
. . . .
Cet écrivain, digne et parfait modèle
Des grands conteurs, des auteurs larmoyants,
C'était d'Arnaud, dont la plume éternelle
A bien manqué de se rendre immortelle.
Encore un peu, cet auteur entêté
Allait atteindre à la célébrité.

Le personnage dont il est question dans ces vers des *Petites Maisons du Parnasse,* eut l'insigne honneur d'être proclamé pendant une minute le rival de Voltaire. En outre, il créa un genre, la *sensiblerie*, qui eut une vogue incroyable, à une épo-

que où l'esprit et la philosophie défrayaient seuls la littérature.

Disciple des jésuites, Baculard d'Arnaud était un jeune homme long comme une perche, sec et propre. Il tournait les vers agréablement. Il avait attendri Voltaire par le tableau de sa pauvreté, et Voltaire écrivait, le 20 mars 1736, à l'abbé Moussinot : « Je vous prie d'envoyer chercher par votre frotteur un jeune homme nommé Baculard d'Arnaud ; c'est un étudiant en philosophie au collége d'Harcourt ; il demeure rue Mouffetard ; vous lui donnerez douze francs. » Cela commence à peu près comme avec le chevalier de Mouhy.

Ou connaît trop la correspondance de Voltaire pour que nous nous y arrêtions. Fatigué des demandes d'argent continuelles du collégien, il le recommanda à Helvétius, qui se mit en campagne et procura à d'Arnaud un emploi provisoire, nous ne savons lequel, mais Voltaire fut content, car il remercia Helvétius avec effusion, tout en insistant de nouveau sur les mérites de son protégé : « J'ose vous recommander ce jeune homme comme mon fils ; » tels sont les termes dont il se sert, et cette partie de sa correspondance lui fait réellement beaucoup d'honneur : on n'est pas accoutumé à rencontrer tant de tendresse sous la plume qui scalpe La Beaumelle et dénonce Desfontaines ; cet attachement pour un pauvre hère, attachement qui est

mieux que de la pitié, excuse bien des courtisanneries et bien des fureurs.

Alors, les petits écus cessent de couler. Baculard d'Arnaud, dégagé des principaux soucis matériels, donne l'essor à ses talents et s'occupe d'une comédie, *Le Mauvais Riche;* en même temps il adresse une lettre à Voltaire, qui s'en étonne longuement et ironiquement, de manière à nous faire entendre que d'Arnaud n'était pas coutumier du fait.

« Mon cher enfant en Apollon, vous vous avisez donc enfin d'écrire d'une écriture lisible, sur du papier honnête, de cacheter avec de la cire, et même d'entrer dans quelque détail en écrivant. Il faut qu'il se soit fait en vous une bien belle métamorphose ; mais apparemment votre conversion ne durera pas, et vous allez retomber dans votre péché de paresse. N'y retombez pas au moins quand il s'agira de travailler à votre *Mauvais Riche*, car j'aime encore mieux votre gloire que vos attentions. J'espère beaucoup de votre plan, et surtout du temps que vous mettez à composer, car depuis trois mois vous ne m'avez pas fait voir un vers. *Sat citò, si sat benè;* etc., etc.

« Faites-moi le plaisir de me donner souvent de vos nouvelles, si vous pouvez. Je vous embrasse de tout mon cœur. »

Tout cela est d'un homme sincère, après tout. Voltaire a le beau rôle. Il se trompe, par exemple,

ou plutôt il se fait illusion sur les aspects plaintifs et vertueux de son protégé. Un matin, le jeune d'Arnaud, l'honnête d'Arnaud se réveille, agité d'une humeur égrillarde ; il jette le masque, et avec la plume de Gentil-Bernard le voilà qui rime effrontément une *Epître à Manon*. Cette épître, qu'on ne peut citer tout entière, est un des jolis scandales du temps ; après avoir couru les boudoirs, elle est descendue dans les rues ; Manon a occupé la France pendant quinze jours.

Je sais bien, ma chère Manon,
Que tu n'es point une duchesse,
Que dans sa compilation
Moréri nous tait ta noblesse.
Mais le charme de cent beautés,
Sur ton teint mille fleurs écloses,
Quatorze ans à peine comptés,
Quatorze ans ! ce sont bien des choses !
. . . .
Oui, pour l'œil d'un peuple hébété,
Tu n'es qu'une fille vulgaire,
En un mot qu'une couturière,
Manon, avec quelque beauté.
Moi, je vois, j'admire, j'adore
Minerve, l'aiguille à la main,
Qui, sous tes traits, revient encore
D'Arachné venger le dédain.
A leurs regards, pour tout partage

Tu n'as qu'un simple casaquin.
Un casaquin! Dieux! quelle image!

Il s'arrête devant le lit de Manon qu'il décrit avec complaisance, quoiqu'on n'y voie pas

Le goût, au vernis de Martin
Associant son art divin,
Nouer en cent façons galantes
Un rideau que suspend sa main,
Et, de la moire et du satin,
Déployer les ondes brillantes
Et les agréments du Pékin.

Manon ne s'arrêta pas en si beau chemin : elle courut jusqu'à la cour de Prusse où elle fit rire le roi. On sait que Frédéric n'était pas difficile ; mais ce qu'il y a de mieux, c'est qu'il fit de Baculard son correspondant littéraire, position enviée et très-bien rétribuée. Tout arriva donc à la fois à l'étudiant du collége d'Harcourt; il se trouva soudainement en évidence, il fut félicité à son tour, et Voltaire lui-même ne se montra pas un des derniers : « Je vous fais mon compliment, mon cher ami, sur votre emploi et sur l'*Epître à Manon;* je souhaite que l'un fasse votre fortune, comme je suis sûr que l'autre doit vous faire de la réputation. Les Manon sont bien heureuses d'avoir des amants et des poètes comme vous. » Et en finissant : « Adieu,

mon cher d'Arnaud ; entre les princes et Manon, n'oubliez pas Voltaire. »

D'Arnaud n'oublia pas Voltaire, ce fut Voltaire qui se souvint trop de d'Arnaud ; on sait les tristes et honteux sentiments de jalousie qui le pénétrèrent en apprenant que le roi de Prusse avait fait venir Baculard à sa cour ; on sait les intrigues qu'il employa afin de mettre Frédéric en demeure de choisir entre l'auteur d'*OEdipe* et le chantre de *Manon;* et comment ce dernier, dégoûté à jamais de la *faveur des grands,* dut retourner à Paris pour y vivre et y mourir.

J'ai dit en quelques lignes toute l'histoire de d'Arnaud.

Ses ouvrages, — ou du moins les titres de ses ouvrages, — sont encore connus aujourd'hui. *Les Délassements de l'homme sensible* ont eu quinze cents souscripteurs. Tous ses drames se sont très-bien vendus, car ils n'ont pas été joués, à l'exception de deux : *Le Comte de Comminges,* qui lui valut de Marie-Antoinette une gratification de cent louis, et *La Mort de Coligny,* que la Révolution permit de représenter sur le Théâtre-Molière.

Drames et romans sont écrits dans ce style attendri, désolé, qui se nourrit de points d'exclamation, d'*hélas*, de soupirs, et dont l'humidité larmoyante traverse les plus solides reliures. Je n'ai jamais rencontré, même dans les bibliothèques les mieux ex-

posées, un exemplaire complètement sec des *Délassements de l'homme sensible.*

Baculard a cherché plusieurs fois à s'excuser de cette sensibilité profonde : « Les anciens, dit-il, qui connaissaient si bien la nature, n'ont pas manqué de nous présenter leurs héros faciles à s'attendrir. Achille verse des pleurs lorsqu'on lui apprend la mort de son ami Patrocle; Enée a presque toujours les yeux mouillés de larmes, ce qu'ont reproché à Virgile plusieurs de nos beaux-esprits (1). »

Malgré d'incontestables succès, malgré les protections de cour et les secours de tous les gouvernements sous lesquels il s'est perpétué, Baculard d'Arnaud a toujours vécu dans une presque indigence. On s'est long-temps amusé de ses amours intéressés avec une rôtisseuse de la rue de la Huchette :

> Là soupirant à côté du gigot
> Le doux Arnaud, le lamentable Arnaud....

dit le jésuite Du Laurens, dans *La Chandelle d'Arras*. Baculard ne bougeait pas de la boutique. C'était également le plus rude emprunteur qui se pût voir, et l'on a prétendu qu'il n'y avait guère de citoyen en France qui ne fût son créancier pour la somme d'un petit écu. Chamfort, allant plus loin, affirme qu'il devait trois cent mille francs en pièces de six

(1) *Epreuves du Sentiment*, tome I; avertissement.

sous. Le café de la Régence était d'ordinaire le lieu où l'auteur des *Epreuves du Sentiment* levait ses contributions.

La Révolution le surprit en pleine vieillesse, mais toujours actif, toujours écrivant et toujours larmoyant. On ne savait plus son âge, il tournait au patriarche ; on l'avait surnommé *l'Ancêtre de la littérature*. Pourtant il prenait encore des airs de jeune homme. Il fut incarcéré pour une belle action, qu'on est heureux de rencontrer dans son existence un peu dégradée : il avait donné asile à un émigré, et il comparut devant le Tribunal révolutionnaire, qui l'acquitta dans un jour d'inexplicable indulgence.

En 1800, je retrouve Baculard d'Arnaud dans le café-restaurant de Mme Simard, à l'entrée de la rue Mouffetard. Il a quatre-vingt-cinq ans environ ; il marche un peu courbé, mais son intelligence n'a pas subi d'altération visible. Il parle beaucoup et se tient ordinairement assis dans le comptoir, à côté de la limonadière ; il cause de ses voyages, de sa gloire, de l'ingratitude du siècle ; il se vante un peu, mais on le laisse dire. Les musiciens et les officiers de la 96e lui offrent quelquefois un petit verre de liqueur qu'il accepte.

Quelquefois aussi, Mme Simard l'invite à dîner, lui et sa femme. Sa femme est la pétulance même ; mais comme elle a beaucoup voyagé, beaucoup vu,

beaucoup entendu, on l'écoute sans trop d'ennui, bien qu'elle ait le verbe haut et désagréable.

Mme d'Arnaud, à ce que raconte un homme de lettres qui l'a vue plusieurs fois, n'aimait pas Voltaire, parce qu'il était, disait-elle, fort laid, fort avare, au point d'enlever, en Prusse, après le souper du roi, des bouts de bougie. « Ce récit, ajoute l'écrivain, sur les lèvres d'une femme chez qui le mensonge ne paraissait point habituel, malgré son ton excessivement criard, me causa quelque peine pour la gloire des lettres, et je ne pus jamais me décider à l'accepter comme une vérité (1). »

Mme d'Arnaud assurait encore que le critique Fréron était très-gourmand. Lorsqu'il dînait en ville et qu'on le chargeait de dépecer le gigot, qu'il aimait beaucoup, il ne manquait jamais d'en réserver pour lui un morceau succulent et énorme. Un jour Mme d'Arnaud eut la cruauté de lui dire : — Monsieur Fréron, donnez-moi donc, je vous prie, du morceau que vous affectionnez tant et que j'aperçois sous le manche.

Baculard d'Arnaud n'était guère aimé et encore moins estimé, si j'en juge par le portrait que trace de lui un pamphlet de l'an VIII, *Le Tribunal d'Apollon* : « — Taille fantasmagorique, figure lacrymale, habit noir, visage blême, œil bleu terne,

(1) *Confessions de J. S. Quesné*; 2 vol. in-8.

perruque qui atteste l'existence de l'ancien régime, nez au vent, soupirs continuels. C'est le doyen des romanciers noirs. Hommage à ses talents! et mépris à celui qui a pour créanciers tous ceux qui, dupes de ses larmes à commandement, ont eu la sottise de lui prêter de l'argent! Et à qui n'en a-t-il pas emprunté? L'auteur du *Comte de Comminges* devrait être immensément riche, et les raisons de sa pénurie habituelle sont un problême que nous n'entreprendrons pas de résoudre. »

C'est là, en effet, ce qui a toujours et vivement intrigué le dix-huitième siècle et une partie du dix-neuvième : où a passé tout cet argent? qu'a fait Baculard de tant de petits écus? à quelles œuvres mystérieuses les a-t-il employés? Les buvait-il ou les mangeait-il?

Ses autographes sont aussi nombreux que les grains de sable du rivage de la mer, mais ils se ressemblent tous : ce sont invariablement des demandes d'argent. Nous choisissons, entre cent, une lettre qu'il adressait à M. Necker, parce que c'est le modèle sur lequel sont taillées les autres. Elle est tirée de la collection Lucas-Montigny.

« Paris, 17 juin 1790.

« Monsieur,

« C'est au bienfaiteur de la France, c'est à mon bienfaiteur que j'écris. Oui, Monsieur, vous m'avez

donné des marques de sensibilité (1) qui resteront gravées dans mon cœur jusqu'au dernier soupir. J'ai prié madame l'ambassadrice, votre fille, de vous présenter mes larmes (2) ; ce sont mes pleurs mêmes qui réclament de votre part de nouveaux témoignages de bienfaisance.

« Vous n'ignorez pas, Monsieur, que mon engagement pour la petite somme que vous voulûtes bien me prêter est dans les mains de M. Dufresne. Je l'aurais déjà acquitté, cet engagement, sans les malheureuses circonstances où nous sommes ; et bien loin d'y faire honneur, ce sont de nouveaux secours que j'implore et que j'attends de votre humanité ; c'est de votre humanité même que j'intercède.

« Souffrez que je vous offre quelques détails nécessaires à vous être présentés.

« Quand je contractai l'engagement en question, j'avais droit, Monsieur, de compter sur la possibilité de rendre, parce qu'un honnête homme n'emprunte pas sans cette conviction. Un changement inopiné dans les choses est survenu. La librairie s'en est ressentie, au point qu'on ne vend rien aujourd'hui que ces libelles à deux sous qui infectent les esprits et les âmes. Le croiriez-vous, Monsieur ?

(1) Toujours la *sensibilité !*
(2) Toujours les *larmes !*

un libraire a osé m'offrir de me payer toutes les semaines une somme assez tentante, si je voulais seulement donner mon nom pour un journal, et d'autres se chargeraient de la composition (1). Je n'ai pas eu de peine à rejeter ces offres, quoique je sois dans une détresse au-dessus de toute expression. Voilà donc, Monsieur, les seuls livres qu'on lise actuellement! Madame l'ambassadrice vous dira qu'en ce moment la saine littérature est anéantie. J'avais un ouvrage qui pouvait me rapporter huit ou dix mille francs, et il faut, pour le continuer, que j'attende un temps plus heureux. Cependant, Monsieur, au moment où je réclame vos nouveaux bienfaits, je me trouve avec la certitude d'acquitter et ce que je vous dois déjà, et ce que je vous devrai.

« Voici ma planche de salut dans mon naufrage, et elle me conduira au port si vous daignez exaucer ma prière : on vient de jouer au Théâtre-Français une pièce de ma composition, *Le Comte de Comminges*. Il y a huit jours qu'ils en ont reçu une autre, et la semaine prochaine ils doivent en recevoir une troisième; la seconde a déjà paru imprimée, et elle jouit de quelque estime.

« Voilà donc, Monsieur, ma base établie pour rendre dans le cours d'un an le prêt que je sollicite,

(1) Hum! n'y a-t-il pas là dessous une timide intention de menace?

ainsi que celui pour lequel M. Dufresne a reçu mon engagement. Je vous supplierai de m'accorder la somme de douze cents livres, que je vous rendrais, ainsi que l'ancienne somme, sur les produits de mes pièces, et cela, je le répète, dans le cours d'un an. Je vous en conjure, Monsieur, ne me refusez point cette nouvelle marque de bienfaisance. Il n'est que vous seul à qui je puisse porter, je dirai les cris de ma douleur et de mon désespoir. Madame l'ambassadrice vous peindra ma situation. Si je ne puis vous toucher, je ne connais qu'un seul terme à mes maux; vous m'entendez; et ce moyen est affreux pour un mari et un père; car je suis peu intéressé à la conservation de ma propre existence; le fardeau est trop lourd, et si j'ose vivre, c'est pour soutenir les jours de deux victimes de mon espèce de fatalité. Daignez donc, Monsieur, ne pas rejeter mes *larmes;* ce sont celles de la reconnaissance que je verserai si vous agréez ma prière, et que j'ajouterai au sentiment du profond respect avec lequel je serai toujours,

« Monsieur,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« D'ARNAUD.

» Cul-de-sac Saint-Dominique, près la rue d'Enfer, quartier du Luxembourg.

« *P. S.* Si en ce moment, Monsieur, vous ne

pouvez me faire toucher les douze cents francs, j'attendrai quelques jours, en vous suppliant seulement de m'accorder sept ou huit cents francs, parce que le mal presse, et il est à son comble. Je vous le répète, je m'engagerai à payer sur les rétributions de mes pièces dans le courant d'une année. »

On lit en marge de cette lettre : *Répondu le 4 juillet, envoyé quatre louis.*

M. Villenave, le bibliophile, racontait des choses extraordinaires sur Baculard d'Arnaud, qu'il avait connu. Il m'en revient une à la mémoire. L'auteur des *Epreuves du sentiment,* qui garda jusqu'au tombeau de risibles prétentions et d'étranges coquetteries de visage, était chauve et très-ridé; chauve, cela ne lui importait qu'à demi, et nous avons vu qu'il avait adopté l'usage de la perruque; mais les rides faisaient son désespoir. Or, voici la singulière opération à laquelle il se livrait chaque chaque matin, et dont M. Villenave affirmait avoir été plusieurs fois spectateur : Baculard, de ses deux mains, attirait, amenait, chassait courageusement ses rides vers le sommet de la tête, et, comme une femme fait de son chignon, il les nouait avec un ruban. C'est hideux !

Baculard d'Arnaud a rompu deux ou trois fois avec ses habitudes mélancoliques pour écrire des gaillardises singulières. On a même prétendu qu'il

avait tâté de la Bastille, pour un poème d'un accent assez vif, et qui n'avait aucune espèce de rapport avec sa traduction en vers des *Lamentations de Jérémie*.

A côté de cela, on s'est beaucoup entretenu de sa vie capucinale. Dans le recueil de ses œuvres diverses, on trouve plusieurs divertissements composés pour les Demoiselles de l'Enfant-Jésus et exécutés par elles. Au fond, c'est un drôle d'homme, qui reste peu compris. On ne sait où le prendre : aujourd'hui dans le ruisseau, décochant des œillades aux viandes rôties; demain, à la cour de Berlin, balançant la réputation de M. de Voltaire; il sort des cafés borgnes pour se rendre dans les couvents. C'est le Protée de la littérature de deuxième ordre.

Il vécut de la sorte jusqu'en 1805 (1). Le général d'Arnaud, son frère, a déclaré qu'il avait quatre-vingt-dix ans. — Deux ans avant sa mort on avait publié ses œuvres en vingt-trois volumes in-12.

Ses drames ont été imprimés en 1768 et 1774 avec beaucoup de luxe, sur papier grand et fort, les figures d'après Eisen et Restout. Plusieurs d'entre eux ont eu jusqu'à trois éditions. — Marie Chénier a fait des emprunts, pour son *Charles IX*, au *Coligny* de Baculard. — La collection des *Epreuves du Sen-*

(1) M. Colin de Plancy dit qu'il est mort dans un grenier.

timent et des *Délassements de l'Homme sensible* n'a pas été non plus inutilement feuilletée par les auteurs dramatiques en quête de sujets.

Enfin Jean-Jacques Rousseau a consacré quelques lignes élogieuses à Baculard d'Arnaud.

—

GRIMOD DE LA REYNIÈRE.

—

I.

LES TROIS LA REYNIÈRE.

Grimod de la Reynière fut le plus gourmand des lettrés et le plus lettré des gourmands. Tout le dix-huitième siècle s'est assis à sa table, mieux fournie que celle de Scarron. Durant plus de soixante années, Grimod de la Reynière n'a pas cessé d'offrir l'heureux accord d'un talent aimable et d'un vaste estomac. Par la franchise de sa littérature, par l'originalité de ses habitudes, par ses relations dégagées de tout préjugé, par le bruit qui s'est fait autour de son nom, il appartient à cette série d'auteurs dont nous avons entrepris d'épousseter la mémoire.

Il est incontestablement le premier de nos écrivains de cuisine. A ce propos, remarquons avec inquiétude que, si la race des gastronomes est loin de

s'éteindre, que si la dynastie des cuisiniers célèbres se perpétue heureusement parmi nous, en dépit ou peut-être à cause des casse-tête politiques, remarquons, dis-je, qu'il n'en est pas de même des auteurs spéciaux, des auteurs ès-sensualisme, dont les enseignements nous font défaut depuis un certain nombre d'années. De toutes les plumes sérieuses qui font jouer un rôle important au papier, aucune n'a consenti à se vouer au développement de cette science que nous appellerons la science universelle. A quoi cela tient-il? Des articles isolés se produisent bien çà et là, mais d'homme important et écouté, tel que Grimod de la Reynière, tel que Brillat-Savarin, si insuffisant que soit ce dernier, on n'en voit plus. Je veux bien croire que la plupart des gourmands modernes, jaloux d'éterniser les plaisirs qu'ils ont goûtés, laisseront après eux des mémoires où ne manqueront pas d'être consacrées les recettes admirables auxquelles ils doivent la plus réelle et la plus prolongée des jouissances humaines, mais en attendant, n'y a-t-il pas de leur part un criminel égoïsme à priver la plus grande partie de leurs contemporains des fruits délicieux de leur imagination? Des esprits plus mercantiles que sincèrement dévoués réimpriment à satiété *La Cuisinière bourgeoise,* qui est certainement un fort bon livre, mais un livre élémentaire et qui tend à rendre stationnaire un art susceptible

de toutes sortes de perfectionnements. Nous ne pensons pas que ce soit un amour-propre mal entendu qui éloigne de ces matières nos hommes de lettres actuels ; rougit-on de célébrer le blé nourricier, de composer des discours sur l'impôt du sel ou sur la taxe des viandes de boucherie? Tous les jours, les poètes chantent-ils pas le vin, cet élément indispensable et radieux de nos dîners? Si l'on croit par hasard qu'il n'y a ni gloire ni profit à ce métier de professeur de chère-lie, qu'on lise l'histoire de Grimod de la Reynière, et l'on sera grandement détrompé.

Trois hommes de ce nom ont apparu dans les fastes de la bombance : le grand-père, le père et le fils; c'est ce qui s'appelle glorieusement chasser de de race. Leur triple action, à laquelle ce dernier ajouta des enseignements écrits, a exercé une influence active en un temps d'émulation et de progrès qui ne doit point être oublié, surtout si l'on considère l'état misérable où végétait la gastronomie, il y a seulement trois ou quatre siècles.

L'ère de la cuisine, en effet, n'a guère été inaugurée en France que sous le règne de de Louis XIV, où les fourneaux eurent leurs grands hommes aussi bien que les lettres. Vatel a laissé un nom aussi illustre que celui de Boileau, et le marquis de Béchamel s'est immortalisé par sa recette de la morue à la crême. Quelques années plus tard, les filets de

lapereau à la Berry devaient leur naissance à la fille bien-aimée du régent qui, lui-même, inventait le pain à la d'Orléans. *C'était la régence alors, et sans hyperbole* la fumée des cheminées du Palais-Royal parfumait toutes les nuits l'atmosphère de la capitale. Louis XV continua l'œuvre de Philippe, avec non moins de recherche, dans les petits soupers de Choisy, où les tables dressées s'élevaient du plancher comme par enchantement. Les courtisans ne restèrent pas en arrière du maître : à leur tête, le maréchal de Richelieu eut l'honneur de baptiser les mahonnaises ou *mayonnaises*, et d'attacher son nom à mille recettes dont les gourmands se souviennent avec reconnaissance, pendant que l'imagination riante et féconde de Mme de Pompadour créait les filets de volaille à la Bellevue, les palais de bœuf à la Pompadour et les tendrons d'agneau au soleil. Ces inventions ne sont pas les seules dont nous soyons redevables au beau sexe : les cailles à la Mirepoix, les chartreuses à la Mauconseil, les poulets à la Villeroy, trahissent le goût exercé de trois grandes dames qui ne sacrifiaient pas exclusivement, celles-là, les soins de l'office à ceux du boudoir. Le blason des Montmorency évoque le souvenir des excellentes poulardes aux cerises, qui survivront à tous les régimes.

On sait que le successeur de Louis XV ne se piquait point de délicatessc dans le choix de ses

aliments ; jeune et vigoureusement constitué, il s'accommodait volontiers des grosses pièces de boucherie. Devant un tel appétit, la science n'avait que faire, le raffinement devenait inutile. Heureusement que les grands seigneurs qui avaient reçu la tradition des mains du feu roi ne la laissèrent point dépérir. Les ducs de La Vallière et de Duras, le prince de Guéméné, aussi célèbre par les carrés de veau qu'il imagina que par sa banqueroute de vingt-huit millions, le marquis de Brancas, le comte de Tessé conservèrent le mieux qu'ils purent le feu sacré de la bonne chère. Autour du trône même, les princes de la famille royale protestèrent noblement contre l'indifférence de Louis XVI : Monsieur, par le potage à la Xavier ; le comte d'Artois par une façon nouvelle d'accommoder les riz de veau, et le prince de Condé par ce potage savoureux qui demande à être traité avec tant de soin.

Ces noms sont grands sans doute, ils sont la consécration du plus utile et du plus agréable des arts, de l'art alimentaire ; toutefois il serait injuste d'attribuer uniquement à la noblesse la gloire de l'avoir porté à son apogée et de l'avoir soutenu à son déclin. La finance peut revendiquer une large part de ces soins, et principalement l'opulente classe des fermiers-généraux, vaillants amphitryons, chez qui la nappe était mise toutes les semaines. Les poètes ingrats ont pu se moquer de leur bêtise,

tourner en ridicule leur ignorance, les exposer en scène sous les noms de Mondor et de Turcaret; mais jamais écrivain satirique, jamais libelliste à jeun ou repu n'a dénigré un seul de leurs repas, n'a osé écrire une seule ligne de critique contre leurs cuisiniers. C'est là le côté inattaquable des fermiers-généraux, celui-là surtout qui les fera vivre dans l'histoire. Rien n'affame comme les chiffres, et les fermiers-généraux ont laissé la mémoire du plus incommensurable appétit. J'aime ces grosses et joyeuses figures enluminées de vin de Jurançon et de Rota, couvertes d'une perruque volumineuse; j'aime à les voir, ces grivois, tapissés d'un gilet en pluie d'or et d'un habit de velours cramoisi, circuler pesamment en s'appuyant sur une haute canne de bois des Iles, ou bien tourner entre leurs doigts chargés de bagues une épaisse tabatière à double fond et à sujet galant. Avec quelle importance ils savent tousser, avec quels lourds éclats on les entend rire ! Comme ils sont experts à pincer le menton des soubrettes et à marchander les fleurs des bouquetières ! Caricatures si vous voulez, mais caricatures égayantes et bien françaises. Voyez Bourret, Beaujon, Bergeret ! que ces noms-là éveillent d'idées folles et luxueuses ! comme on pense tout de suite à des jardins de fées remplis de musique et de robes fuyantes, à des petites maisons dorées et

peintes du haut en bas, à des théâtres particuliers éblouissants de lumière et mis en joie par les couplets égrillards de Gueulette ou de Carrelet, les poètes barbouillés de lie, honneur des spectacles de la Foire !

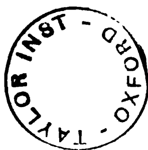
Le grand-père de Grimod de la Reynière était fermier-général, et le plus déterminé gourmand de son siècle ; il mourut, la serviette autour du cou, suffoqué par un pâté de foie gras, en 1754. Sa charge et son appétit passèrent à son fils, qui s'enrichit puissamment avec l'une et se rendit célèbre par l'autre, en tenant table ouverte tous les jours de la semaine. Ce n'était pas tout-à-fait ce qu'on appelle un homme d'esprit, s'il faut en croire ce trait, décoché sans doute par un parasite de mauvaise humeur : « On le mange, mais on ne le digère pas. » Néanmoins il eut l'honneur d'occuper plusieurs fois Grimm dans sa correspondance, Chamfort dans ses anecdotes, et la société de Mme Doublet dans ses Mémoires clandestins. De tous les fermiers-généraux dont les noms viennent d'être évoqués, ce n'était ni le moins brillant ni le moins ambitieux : il avait épousé Mlle de Jarente, sœur du célèbre Malesherbes, et nièce de l'évêque d'Orléans, qui tenait la feuille des bénéfices ; ce qui lui mettait un pied dans la magistrature et un autre dans le clergé. Ainsi pourvu, La Reynière II touchait à tout, et était, en

réalité, un des personnages les plus considérables de l'époque (1).

Rien ne manqua à son bonheur, le 20 novembre 1758, c'est-à-dire le jour où sa femme lui donna un héritier. Sa joie fut immense, et dans l'explosion de ses premiers transports, il voulut que son enfant portât le nom de BALTHAZAR !

Il y a des noms prédestinés, et des races d'hommes en qui se succèdent les mêmes instincts, se développent les mêmes facultés, La Reynière III, ou Alexandre-BALTHAZAR-Laurent Grimod de La Reynière, devait se montrer digne de son glorieux patron, digne aussi de son grand-père et de son père. Il devait sauver la cuisine française du naufrage de la Révolution, et relever l'autel de Comus sur les débris des agapes jacobines.

(1) Amateur de tableaux et de livres, en dépit des railleries, il a laissé une magnifique collection, vendue à Paris, en 1797. Son portrait et celui de sa femme, faits par Latour, ont figuré à l'exposition de peinture de 1751. — Le portrait de M. de la Reynière est aujourd'hui au musée de Saint-Quentin ; il est représenté en habit de velours cramoisi, brodé d'or, assis dans un fauteuil, ayant une main dans sa veste et l'autre sur sa cuisse.



II.

PREMIÈRES ANNÉES.

Il y a des prédestinations, venons-nous de dire. Il y a aussi des analogies, qui sont des jeux cruels de la nature. Pour avoir exagéré les jouissances animales, le père de Grimod de la Reynière devait être châtié de la plus étonnante et de la plus sanglante façon. Quand son délire fut passé, il s'aperçut que son fils n'avait, à la place de mains, que des membranes en forme de patte d'oie.....

Balthazar était un palmipède !

Cette conformité avec les volatiles, dans le rejeton d'un financier, pouvait passer pour une épigramme du destin : mais elle frappait encore davantage sur le gourmand. Le fermier-général en reçut un coup jusqu'au cœur ; peu s'en fallut même qu'un second exemple de trépas par suffocation ne se produisît dans la famille la Reynière. Nous osons à peine arrêter notre esprit sur les pensées de toute espèce qui durent traverser son cerveau, pendant les deux ou trois heures qui suivirent la découverte de cette abjecte difformité, Mlle de Jarente surtout, si infatuée de noblesse, Mlle de Jarente qui regardait,

dit-on, comme une mésalliance son union avec Grimod de la Reynière, quels mouvements d'irritation ne ressentit-elle pas à la vue de ce petit être disgracié, et combien ne dut-elle pas maudire le jour où l'amour des richesses l'avait jetée dans les bras d'un financier et d'un glouton! N'était-il pas clair, en effet, que le ciel punissait en lui cette préoccupation constante du manger et du boire, en trahissant les rêves de basse-cour dont son âme grossière était exclusivement remplie?

Après toutes les réflexions suscitées par un tel phénomène, M. et Mme de la Reynière comprirent que le seul parti à prendre était de faire faire des mains postiches au nouveau-né. Des savants, des mécaniciens furent convoqués; on ne dit pas si le célèbre Vaucanson se trouva du nombre, on sait seulement que ce fut un Suisse qui se chargea de corriger et de compléter l'œuvre de la nature; le père ne crut pas payer trop cher ce service en lui accordant une pension. On a prétendu que ces mains artificielles étaient en cire, on s'est trompé; elles étaient en fer et à ressorts, recouvertes de gants de peau blanche. Une des mauvaises farces de Grimod, plus tard, consistait à appuyer insouciament ses doigts contre un tuyau de poêle brûlant et à engager à l'imiter les personnes qui n'étaient pas dans le secret de son infirmité. Du reste, il se servait de ces mains avec beaucoup d'adresse: il écrivait, non

pas très-bien, comme on l'a dit, mais facilement, et il dessinait d'une façon agréable.

Nous devons à lui de savoir que ses premières années, c'est-à-dire celles de son enfance, se passèrent sur les genoux de Mlle Quinault, ancienne actrice de la Comédie-Française, fille de beaucoup d'esprit, et qui joignait un cœur excellent à un très-grand usage du monde. Son cercle habituel, composé de gens de lettres et de gens de cour, était un des plus renommés de Paris. On l'avait surnommée (un peu précieusement) Mlle Quinault *du bout du banc,* autant pour la distinguer de sa sœur aînée, qui avait épousé le duc de Nevers, — sans en avoir jamais voulu porter le nom, — que pour caractériser l'empressement avec lequel on sollicitait la faveur d'être admis chez elle, dût-on n'être placé qu'*au bout du banc*. Le jeune Balthazar fut-il conduit là par son père, ou bien plutôt par son grand-oncle l'évêque d'Orléans, qui prenait si peu la peine de cacher ses habitudes de galanterie? Nous inclinons pour l'évêque, et nous n'avons point besoin de chercher ailleurs la source du goût déterminé qui poussa toujours Grimod vers les choses et les personnes de théâtre. Nourri de bonne heure du lait dramatique, il devait sauvegarder à la fois les traditions de la rampe et de la table, et nous le verrons plus tard honorer à sa manière la mémoire de Mlle Quinault.

Sa jeunesse ne fut pas aussi douce que l'avait été son enfance; elle fut d'abord comprimée par les mauvais traitements d'un précepteur, homme emporté, joueur, bête et brutal; l'âme de Grimod, qui avait senti de bonne heure le prix de la liberté, se révolta plusieurs fois contre la tyrannie de ce coquin. Il aimait l'étude et s'y livrait avec ardeur; à quinze ans, il passa du collége du Plessis au collége Louis-le-Grand, pour y achever sa rhétorique et sa philosophie. A quinze ans aussi, un tendre sentiment commença à s'emparer de son être (on s'exprimait de la sorte dans ce siècle de voluptueuses périphrases) et à ouvrir de nouvelles routes à son imagination précoce. Il avait les passions très-vives; sa famille s'en aperçut assez à temps pour l'éloigner de Paris et le faire voyager, car sa santé était sensiblement altérée. Du mois d'août 1775 au mois d'octobre 1776, il parcourut le Bourbonais, le Lyonnais, le Dauphiné, Genève et la Savoie. A la Grande-Chartreuse, il voulut s'enrôler parmi les religieux, et l'on eut toutes les peines du monde à le détourner de cette idée. Grimod de la Reynière chartreux, lui, le gourmand phénoménal, l'homme aux quatre-vingts ans d'appétit!

Il séjourna huit mois à Lausanne, et il s'y plut beaucoup. Ce fut là qu'il publia ses premiers vers et un éloge de Fréron, qu'oublie de mentionner *La France littéraire* de Quérard. « J'y étais libre, a-t-il

écrit, fêté, recherché, *amoureux autant qu'il le fallait pour n'être pas malheureux,* livré à des études agréables et purement de mon choix, jouissant d'une existence, d'une considération rares à mon âge, et qui flattaient mon amour-propre. Aussi je conserve de cette ville le plus tendre souvenir, et j'y retournerai sûrement. »

Grimod de la Reynière rentra à Paris comme ses dix-huit ans allaient sonner. Sauf la petite infirmité que nous avons signalée, il n'était pas plus mal tourné qu'un autre, et sa figure était avenante; tout ce qu'il faut pour plaire et réussir dans le monde, il l'avait : politesse exquise avec les hommes, galanterie empressée avec les femmes. Nous ne parlons pas de son opulence. Cependant nul moins que lui ne profita de pareils avantages : ses goûts littéraires, se développant de jour en jour, le rapprochèrent presque exclusivement des auteurs et des comédiens. Je dis des comédiens, je devrais dire des comédiennes, car Grimod de la Reynière était plus souvent fourré dans les coulisses que dans la salle, et l'on imagine que les séductions des femmes de théâtre eurent facilement raison de son cœur si inflammable et de son esprit alors si pétulant. C'est de cette époque que date sa collaboration au *Journal des Théâtres* dirigé par M. de Charnois. Il assista au couronnement de Voltaire et en traça une relation fort animée.

Jusqu'alors l'amoureux et l'amateur de spectacles s'étaient seuls révélés, le gourmand n'était point encore advenu ; l'original lui-même n'avait point été amené à se produire ; enfin, Grimod était absolument comme tout le monde. Par malheur, il passait pour ne pas aimer sa famille ; cette opinion, que nous avons tout lieu de croire mal fondée et que les évènements détruiront peu à peu dans l'esprit de nos lecteurs, s'accrédita lors de ses débuts au barreau, car, voué par l'autorité paternelle à la magistrature où la haute position de son oncle Malesherbes lui assurait un avenir rapide, il avait trouvé le temps, au milieu de ses préoccupations artistiques, de se faire recevoir avocat au parlement. C'était fort bien, mais, une fois avocat, n'alla-t-il pas s'aviser de prendre la défense d'un pauvre diable contre les fermiers-généraux et de protester vertement contre les gens de finance? L'intention parut manifeste : loin de faire honneur à sa bienfaisance de cet acte de hardiesse, on n'hésita pas à l'attribuer à ses ressentiments contre son père et surtout contre sa mère. On savait qu'agacé par les grands airs de celle-ci il ne se faisait point faute d'en plaisanter, et que vis-à-vis des cordons rouges ou bleus reçus à l'hôtel La Reynière il affectait les démonstrations de respect les plus dérisoires, s'inclinant jusqu'à terre, reculant, donnant enfin tous les signes d'une humilité extrême. Ce n'étaient là que des malices dans

lesquelles entrait bien un grain de philosophie; mais qui n'était pas un peu philosophe sur la seconde moitié du dix-huitième siècle? La philosophie de Grimod, bénigne au possible, était celle de Desmahis, du marquis de Bièvre et d'Imbert, l'auteur du *Jugement de Pâris;* philosophie peu redoutable.

On envenima sans doute ces premières et puériles dissensions; on voulut peser sur Grimod, on ne fit que l'irriter. Lorsque, par les influences des siens, un emploi dans la magistrature lui fut offert, il le refusa très-nettement, déclarant qu'il n'entendait être qu'avocat, rien qu'avocat, et rester toujours avocat. — Que ma famille ait de l'ambition, dit-il, rien de mieux; mais qu'elle veuille que j'en aie à mon tour, c'est où son pouvoir s'arrête. On a désiré que je fusse quelque chose, que j'embrassasse une profession; c'est trop juste; moi-même, avec mes principes *philosophiques*, il m'eût répugné de n'être rien que le fils de mon père; mais à présent, je suis *maître* de la Reynière, avocat au parlement de Paris; j'ai un cabinet, des cliens, des mémoires à publier; qu'exige-t-on davantage? Est-ce ma faute si je ne suis pas ambitieux et si je redoute, pour mes épaules trop faibles, le fardeau des dignités? Les charges de robe n'ont rien qui me tente; parvenu au premier échelon, je m'y arrête et j'y demeure, persuadé qu'il se présentera assez d'occasions pour y remplir mes devoirs d'homme et de citoyen.

Avait-il raison? avait-il tort? Je ne prends pas sur moi de décider la question. Il resta avocat, et fut maintes fois un objet de scandale pour les auteurs de ses jours. On veut que, très-impatienté par ceux qui le pressaient d'acheter une charge de conseiller, il ait répondu : — « En devenant juge, je me placerais dans le cas de faire pendre mon père ; en restant avocat, je conserve le droit de le défendre. » Ainsi qu'il l'avait prévu, les cliens abondèrent chez lui, et le motif en est facile à concevoir : il ne se chargeait que de la cause des malheureux. Pendant huit années qu'il exerça sa profession, il l'exerça toujours gratuitement. Si c'est là de l'originalité, au moins est-ce de la bonne.

Un amour contrarié vint s'ajouter aux amertumes qui commençaient déjà à remplir son cœur. Il s'éprit d'une de ses cousines, charmante personne, qui le voyait sans répugnance, et qui n'eut pas hésité à l'accepter pour époux. Une correspondance s'établit entre eux, et ils purent croire un instant que leurs deux familles consentiraient à leur union ; mais, soit inégalité de fortune ou de condition, soit que M. et Mme de la Reynière trouvâssent leur fils trop jeune encore pour avoir charge de femme, cette union ne fut pas effectuée. Pour couper court aux regrets et aux conséquences de diverses sortes qu'ils amènent, on s'empressa de marier la demoiselle à un M. Mitoire, et l'on crut avoir fait merveille. On se

trompait, on avait heurté un véritable amour. Grimod souffrit tout ce qu'on souffre en pareil cas; son caractère, déjà disposé à la résistance, s'aigrit et commença dès lors à offrir ces angles qui annoncent un original. Il chercha, pour se distraire, à distraire les autres, et jeta l'argent de son père par les croisées. C'est aussi à la suite de ce chagrin qu'il demanda à la bonne chère des consolations qu'elle refuse rarement, et dont il se montra insatiable toute sa vie.

Cependant, n'essayons point d'attribuer uniquement à l'amour blessé cet admirable appétit qu'il a si long-temps déployé. Croyons plutôt que cette faculté, ou, pour mieux la qualifier, cette vocation, sommeillait en lui en attendant l'heure de la révélation soudaine et éclatante. On naît gourmand comme on naît joueur ou poète. Cette fois, c'était le cœur qui tenait l'estomac en esclavage; le cœur devenu libre, l'estomac put accomplir les fonctions quasi miraculeuses auxquelles il était appelé. Grimod s'ignorait; à l'avenir il ne s'ignora plus. Swedenborg raconte qu'un esprit descendu du ciel lui apparut dans une nuit d'étude et lui dit : Tu manges trop! Sans doute un autre esprit était venu se pencher sur l'oreiller auquel Grimod confiait ses lamentations amoureuses, et lui avait dit : Tu ne manges pas assez!

III.

LE VER SOLITAIRE.

Il mangea donc désormais ; il mangea tant qu'il en surprit tout le monde — et son père. On découvrit alors qu'il avait le *ver solitaire ;* c'était magnifiquement débuter, car n'a pas qui veut cet hôte apéritif. Néanmoins, il consentit à se laisser traiter par les médecins, qui le débarrassèrent de cette maladie d'heureux présage ; mais Grimod de la Reynière se comporta toujours de manière à laisser croire qu'il était incurable. Après comme pendant le *tenia*, il s'abandonna à tout ce que son caprice affamé lui suggéra d'exorbitant et d'inusité. La table de son père ne lui suffit plus ; non qu'il trouvât rien à reprendre sur l'excellence des mets et la supériorité du service, mais il avait ses idées en cuisine comme en littérature, et il voulait à son tour recevoir. Il habitait une aile de cette belle maison carrée qui fait le coin de la place de la Concorde et de la rue des Champs-Elysées, laquelle porte encore le nom d'hôtel de la Reynière, et a été tour à tour occupée par la légation ottomane et par l'ambassade russe. Dans cette habitation princière,

où les palettes les plus célèbres avaient laissé leurs rayons et leur magie, Grimod eut, lui aussi, sa table, à laquelle il traita, selon ses goûts, ses amis les avocats et ses amis les gens de lettres ; — selon ses goûts, notez bien cela, car on se tromperait si l'on allait supposer que ses réceptions ressemblaient à toutes les réceptions, ses festins à tous les festins. Toute voie battue lui semblait haïssable. En raison de ce principe, il fonda les déjeuners auxquels il donna lui-même le nom de *déjeuners philosophiques*. A ces déjeuners assistaient ordinairement Andrieux, qui n'avait pas encore fait ses *Etourdis ;* Palissot, la bête noire des encyclopédistes; Beaumarchais et quelques comédiens de mérite.

Les déjeuners philosophiques de Grimod de la Reynière avaient lieu deux fois par semaine, le mercredi et le samedi; pour peu que l'on connût l'amphitryon, on avait le droit de s'y présenter, et même, dès qu'on y avait été admis une fois, on pouvait amener un compagnon. A votre arrivée, un introducteur s'emparait de votre épée, de votre canne, de votre chapeau, de votre croix de Saint-Louis; puis il levait une énorme barre de fer qui scellait la porte de la salle à manger. Cette barre de fer était ensuite soigneusement remise, ce qui annonçait qu'on ne serait pas libre de sortir à son gré. Au milieu de la salle du festin, une table d'acajou était entourée de sièges tous égaux, sauf un seul

plus élevé pour le président, à la manière des clubs anglais. On renouvelait ce président à chaque déjeuner. Du reste, les réglements, tracés sur le mur en lettres d'or, se présentaient aux yeux des convives, qui avaient tout le loisir de s'en pénétrer en attendant l'arrivée du maître.

Grimod de la Reynière ne sortait de son cabinet qu'à midi un quart, accompagné d'un petit bonhomme qui lui servait de jockey et de clerc. Aidé de ce clerc, il apportait une pyramide de tartines de beurre, qu'il posait sur la table. D'autres valets suivaient, avec deux brocs, l'un de café, l'autre de lait. Il fallait boire vingt-deux tasses de café, au maximum, ou dix-huit, au minimum. Celui qui le premier avait avalé les vingt-deux tasses, était élu président, et prenait place sur le fauteuil élevé. Les deux brocs taris et les tartines épuisées, il arrivait un aloyau de l'espèce la plus forte, auquel on faisait faire solennellement trois fois le tour de la table, et le repas s'achevait à fond avec ce mets substantiel, mais unique.

On causait ensuite littérature, on dissertait sur les livres nouveaux et l'on ne se séparait qu'après avoir épuisé la matière. Grimod ne trouvait point mauvais que l'on critiquât ses propres productions; il recevait sans humeur les conseils qu'on lui donnait, mais il ne les suivait pas. Ce fut là toujours le trait le plus distinctif de son caractère. Très-expansif et très-cor-

dial dans ses rapports d'amitié, il avait la fatuité de vouloir se conduire seul, et nulle influence, pas même celle des femmes, ne pouvait détourner une de ses résolutions. Entêté de bonne compagnie d'ailleurs, officieux, discret, enjoué, ayant mérité le surnom de *l'homme le plus poli du royaume*, nous pouvons dire de lui, en retournant une comparaison célèbre, que c'était une tige de fer peinte en roseau. On voit que son despotisme éclatait surtout à table; il fallait manger comme lui, boire comme lui, et ne s'en aller qu'aux heures où il voulait bien vous laisser partir. La Harpe qui, d'après ce qu'en raconte Châteaubriand dans ses *Mémoires*, ne trouvait aucun plat à son goût, et se faisait faire une omelette dans les grandes maisons où on le priait à dîner, La Harpe aurait été mal venu aux *déjeuners philosophiques*, pour peu qu'il n'aimât pas l'aloyau.

Jamais Grimod ne se départit de cette rigueur étrange. C'était lui être fort agréable que de lui amener un nouveau convive, mais dans ce cas il fallait répondre du convive que l'on amenait. — Peut-il boire autant que vous savez? demandait-il à l'introducteur; s'il s'arrête en chemin, vous, mon ami, vous boirez double; s'il ne mange pas comme je l'entends, vous, monsieur, vous mangerez pour deux (1).

(1) Parmi ces gourmands despotes dont les noms peuvent

Hors de table, il était tout au service et à la discrétion des gens; il mettait à obliger ses amis cette verve dont l'héritage s'est dispersé avec les hommes du XVIIIe siècle. Venait-on lui demander son intervention dans quelque affaire délicate : — Ah! mon cher, que je vous sais gré de vous adresser à moi! Vite, ma canne, mon chapeau! ne remettons rien au lendemain, et dites-moi où il faut que nous nous rendions présentement. — Peu s'en fallait qu'il ne plaçât la reconnaissance de son côté, tant était prodigieux le mouvement qu'il se donnait. Il employa

s'ajouter à ceux de La Harpe et de Grimod de la Reynière, mentionnons le poète comique Barthe, l'auteur des *Fausses infidélités*. Barthe n'était pas pour rien de Marseille. Il avait un caractère épouvantablement irascible, en même temps que très-personnel; néanmoins on le recherchait pour ses saillies. Son habitude était de manger de tous les plats d'une table; mais comme il avait la vue basse et qu'il craignait toujours d'en laisser échapper quelques-uns, il se retournait à chaque instant vers son domestique et lui demandait avec un grand sérieux : — Ai-je mangé de ceci? ai-je mangé de cela?

Grimod de la Reynière, chez qui il allait quelquefois, nous a conservé quelques-unes de ses boutades. La plus extraordinaire est sans contredit celle que nous allons raconter.

Barthe était alors au régime, ce qui ne l'empêchait pas de dîner en ville. Invité dans une grande maison, il y arrive sur les trois heures; mais, avant de monter au salon, il entre dans la cuisine, et, s'adressant au chef : — Monsieur, lui dit-il, comme

de la sorte sa médiation et son crédit à faire rouvrir la porte du Théâtre-Français à Collin d'Harleville qui se l'était fermée par un excès de susceptibilité, et ce fut à lui que *L'Inconstant* dut sa représentation et son succès. Mais après tout, puisque cette anecdote est amusante et qu'elle ajoute un trait de plus aux mœurs d'un temps dont nous avons désiré écrire un chapitre, nous n'avons aucun motif pour ne point la raconter; elle servira peut-être d'enseignement à quelques jeunes auteurs en leur apprenant par quelles épreuves ont passé les plus distingués d'entre eux.

je suis au régime, je vous prie de ne point saler la soupe. Le cuisinier se retourne, regarde avec beaucoup d'étonnement l'homme qui lui fait une pareille demande, et n'y répond que par une inclinaison assez embarrassée, que Barthe prend pour une adhésion. Cependant on se met à table, on sert à notre poète du potage. Dès la première cuillerée, il s'aperçoit que, loin d'avoir fait droit à sa requête, le cuisinier y a prodigué les assaisonnements. Furieux, il se lève, prend son chapeau et sort; il entre dans la cuisine, s'approche du chef, et, sans lui dire un seul mot, lui applique la plus vigoureuse paire de soufflets qui jamais ait retenti; puis il sort tranquillement de la maison pour aller chercher ailleurs un dîner moins épicé.

« Son intérieur était terrible, dit Grimod de la Reynière, et nous n'avons jamais connu d'homme qui méritât mieux que lui le nom de *tyran domestique;* sa veuve et ses valets fourniraient là-dessus de très-bons mémoires. Il a fini par mourir, en 1786, des suites d'un accès de colère enté sur une indigestion. »

Dans un de ses accès d'humeur, Collin d'Harleville avait retiré sa pièce de *L'Inconstant*, jouée seulement à la cour, et s'était brouillé avec tous les acteurs de la Comédie-Française. Dégoûté de ses premiers déboires, il avait résolu de renoncer à la carrière dramatique, et, depuis deux ans, il vivait retiré à la campagne. Ce fut là que Grimod de la Reynière alla le voir et parvint, non sans peine, à ébranler sa résolution ; il obtint de lui que sa pièce, corrigée et revue avec soin, serait lue à Molé, et qu'à la suite de cette démarche un rapprochement avec le théâtre serait tenté par le célèbre comédien. Rendez-vous fut pris chez celui-ci, qui indiqua lui-même le jour et l'heure. Grimod de la Reynière et Collin d'Harleville furent on ne peut plus exacts; mais il n'en fut pas ainsi de Molé qui, depuis longtemps, ayant mis dans sa vie privée l'impertinence de ses rôles, n'arriva qu'à l'heure du dîner, et ne s'excusa qu'à demi.

— Bah ! dit-il, notre lecture sera pour une autre fois ; en attendant, allons manger des huîtres, *cela vaudra bien la pièce du poète Collin*.

Nous aimons à supposer que ce mot, assez hasardé, fut prononcé par l'inimitable petit-maître sur ce ton de légèreté et de badinage qui excuse tout. Néanmoins Collin d'Harleville devint violet de colère, et Grimod fut obligé de lui comprimer fortement le bras pour l'empêcher d'éclater.

Un second rendez-vous fut arrêté pour la semaine suivante; comme la première fois, il fut fixé à une heure, et, comme la première fois, Molé n'arriva qu'à trois heures. Villiers, qui a rapporté l'aventure dans ses *Souvenirs d'un déporté*, ajoute que l'acteur essaya de nouveau de persiffler le poète en passant dans la salle à manger; mais alors, Collin d'Harleville, profondément blessé, voulut quitter la partie. Grimod de la Reynière vint encore au secours de son amour-propre : il prit en particulier Molé, lui fit sentir l'inconvenance de son procédé, et lui demanda un dernier rendez-vous sur lequel on pût compter. — Que voulez-vous? s'écria le comédien à pirouettes; je vous en donnerais dix à la même heure que j'y serais aussi peu fidèle. — Expliquez-vous. — Vous connaissez l'*objet divin* qui m'occupe, vous savez combien j'en suis épris; jugez s'il est une pièce qui vaille deux heures passées à la toilette de Mademoiselle *** ! Si vous ne me prenez pas au saut du lit, jamais je n'entendrai *L'Inconstant*. — Qu'à cela ne tienne ! répliqua Grimod de la Reynière.

Effectivement, il revint deux jours après au lever de Molé, qui écouta la pièce pendant qu'on lui mettait des papillottes; mais cette fois les choses se passèrent différemment, et Molé se montra tellement enchanté de *L'Inconstant*, qu'il répara tous ses torts

en mettant autant de chaleur à le faire recevoir qu'il avait mis d'indifférence à l'entendre.

C'était par de pareils offices que Grimod de la Reynière se rapprochait les cœurs que ses bizarreries auraient pu lui éloigner ; il avait ainsi deux caractères et par conséquent deux réputations.

Sa mauvaise étoile, dont on ne peut nier l'influence en matière de galanterie, le porta sur ces entrefaites à afficher un attachement scandaleux, qui irrita de nouveau sa famille contre lui. Il faut déplorer ces aberrations dans un homme de si bonne compagnie, et regretter que le ciel lui eût donné un cœur si étourdiment sensible. C'est une chose dont nous n'avons jamais bien pu nous rendre compte : tant d'appétit et tant d'amour ! Faire un dieu de son ventre et se soumettre en esclave aux genoux d'une femme? D'ordinaire, l'une de ces facultés exclut entièrement l'autre ou finit par l'absorber ; mais, chez Grimod de la Reynière, elles ne cessèrent jamais d'avoir ensemble leur cours régulier, et, comme deux lignes parallèles, elles se continuèrent jusqu'à la fin de ses jours, sans s'être rencontrées un seul instant.

Une malheureuse aventure, dont les détails se trouvent consignés dans le tome II de *La Chronique Scandaleuse*, vint ajouter encore à sa renommée. Un soir qu'il se trouvait au parterre de l'Opéra, à l'une des représentations d'*Armide*, il se sentit extrêmement pressé par la foule. — Qui est-ce donc qui

pousse de cette manière? s'écria-t-il; c'est sans doute quelque garçon perruquier. — C'est moi qui pousse, lui répondit aussitôt un militaire; dis-moi ton adresse, j'irai demain te donner un coup de peigne.

Ce militaire était lui-même le fils d'un fermier-général, M. de Caze. Le lendemain, les deux adversaires se joignirent, et, s'étant rendus aux Champs-Elysées, ils se battirent au pistolet, en plein jour, devant trois mille personnes. Cet acte incroyable d'originalité et d'audace, un des plus extraordinaires de cette extraordinaire époque, eut un triste résultat. Le pistolet de Grimod creva l'œil et laboura la tête de l'infortuné militaire, qui expira quelques heures après.

On aura remarqué la singularité d'un duel au pistolet au XVIII[e] siècle. Il est vrai que MM. de Caze et de la Reynière étaient les rejetons de deux financiers. Cette affaire fit un bruit énorme, et acheva de répandre le nom du jeune avocat. L'été suivant, il fut chansonné, en compagnie de Mesmer, de Franklin et de Delille, dans quelques couplets qui coururent les rues :

Diogène moderne,
Un fou que chacun berne
Croit tenir la lanterne
Et tranche du Caton ;

Contre la raillerie
Sa cervelle aguerrie
Affiche la folie
Et prêche la raison.
Changez-moi cette tête,
Cette *grimaude* tête,
Changez-moi cette tête,
Tête de hérisson.

Ce dernier vers faisait allusion à la coiffure élevée qu'affectionnait Grimod de la Reynière.

Malgré l'honneur que voulaient bien lui faire les chansonniers littéraires, ses titres étaient encore des plus modestes, car, en dehors de ses articles de journaux, il n'avait publié qu'un mince volume ayant pour titre : *Réflexions philosophiques sur le plaisir,* et signé UN CÉLIBATAIRE, en ressouvenir de ses malheurs d'amour. Il est vrai que cet ouvrage avait obtenu quelque vogue, grâce au bruit que l'auteur faisait dans le monde ; que trois éditions en avaient été imprimées en dix mois ; que les gazettes en avaient parlé, etc. ; il n'en fallait pas davantage pour lui donner rang *au Parnasse,* à lui surtout, homme de richesse et de noblesse. Les *Réflexions sur le plaisir*, que nous avons tâché de lire, ont pu être très-goûtées à leur date ; la mode était alors à ces espèces de dissertations morales ; mais quoiqu'en faisant la part à d'ingénieux paradoxes, à des peintures plus vraies qu'amusantes, à un style de bonne

compagnie et aussi *coulant* que peuvent le désirer les lecteurs débonnaires, nous avouons n'y avoir goûté qu'un intérêt médiocre et nous avons tout lieu de croire que le succès en serait de nos jours complètement négatif. — La seconde période littéraire de Grimod, c'est-à-dire celle qui commence à l'Empire, nous paraît plus satisfaisante à tous les points de vue, et aussi plus utile. On ne nous reprochera donc pas trop, jusque-là, de nous attacher à l'homme préférablement à l'écrivain.

IV.

BALTHAZAR.

Il est temps d'en venir à ce fameux festin du 1er février 1783, qui causa tant de rumeur dans Paris et qui fut le grand motif de toutes les petites persécutions que devait essuyer plus tard Grimod de la Reynière. Ce festin fut donné en l'honneur de Mlle Quinault, récemment décédée, ce qui explique le mélange de quelques cérémonies funéraires introduites dans ce souper. Les lettres d'invitation imitaient la forme et le style des lettres de mort : « Vous êtes prié d'assister au convoi et enterrement d'un gueuleton qui sera donné par Messire Alexandre-

Balthazar-Laurent Grimod de la Reynière, écuyer, avocat au parlement, correspondant, pour la partie dramatique, du *Journal de Neufchâtel,* en sa maison des Champs-Elysées. On se rassemblera à neuf heures du soir, et le souper aura lieu à dix. »

Afin d'éloigner son père de cette fête, il se rendit la veille chez lui et le prévint qu'il comptait faire tirer un feu d'artifice à l'occasion de la paix. C'était une fausse confidence, mais il avait spéculé sur l'aversion bien connue que l'auteur de ses jours avait pour les détonations de toute espèce. Le bonhomme craignait la poudre autant que la foudre, et il s'était fait établir un appartement au fond de sa cave, pour s'y réfugier quand le tonnerre grondait. Aussi accueillit-il par un soubresaut la nouvelle que lui annonçait son fils.

— Un feu d'artifice dans ma maison ! s'écria-t-il. — J'ai jugé convenable de vous en avertir, afin que le bruit ne vous effrayât pas, ajouta Grimod. — Au diable vos pétards et vos fusées, monsieur ! Ne pouvez-vous aller les tirer ailleurs ? — J'ai fait rassembler dans mon appartement toute la poudre nécessaire ; soyez sans inquiétude, continua-t-il avec le plus imperturbable sang-froid. — De la poudre ! — Une cinquantaine de livres seulement. — Sous mon toit, à trois pas de mon cabinet ! Mais vous voulez donc me faire sauter ?—Oh ! fit Grimod en souriant.

Le financier agita violemment une sonnette, et, d'une voix coupée par la frayeur, il dit au laquais qui se présenta : — Faites atteler ; je ne veux pas rester un quart-d'heure de plus dans cette maison.

Les moindres détails de ce souper sont relatés dans les Mémoires de Bachaumont, qui le traite de « farce de carnaval. » Le fait est que le ridicule et le somptueux s'y mêlèrent à égale somme. Il y eut neuf services ; les marmitons étaient revêtus d'aubes blanches, et deux joueurs de flûte marchaient en avant des plats ; on s'essuyait les mains aux cheveux dénoués de plusieurs belles filles costumées à la mode romaine. Les convives, au nombre de vingt-deux, étaient tous hommes de lettres ou avocats ; il n'y avait pas de femmes. Au dessert, le public fut admis à jouir du coup d'œil dans une galerie.

— En vérité, cela devient trop bouffon ! ne put s'empêcher de murmurer un des convives ; on va nous mettre aux petites-maisons en sortant d'ici.

On ne les mit pas aux petites-maisons, mais le souper fit un bruit étonnant ; plusieurs jeunes gens de robe, qui n'y avaient point assisté, entre autres le frère d'un président à mortier, en demandèrent la répétition. Grimod était trop poli pour s'y refuser. C'est ce deuxième souper dont la physionomie nous a été transmise dans une gravure très-fidèle qui décore le tome VII (treizième partie) des *Nuits de Paris,* de Rétif de la Bretonne. En sa qualité d'in-

vité et d'ami de la maison, Rétif de la Bretonne s'y est fait représenter entre Mercier et les frères Trudaine ; on le reconnaît à son chapeau sur la tête, particularité au moins incongrue. M. de Fontanes (bizarre voisinage !) est assis non loin de Marie-Joseph Chénier et d'un vieillard assez extraordinaire, M. Aze, lequel était une autorité en matière de gourmandise, un philosophe praticien, père de vingt enfants et auteur d'un manuscrit en quatre volumes in-folio, connu sous le titre des *Réglements de M. Aze*. La gravure des *Nuits* nous montre Grimod de la Reynière au moment où il guide la procession du premier service autour de la table : sa démarche est gracieuse, il est vêtu tout de noir, et ses mains sont cachées, l'une dans son jabot, l'autre dans sa culotte ; il a deux montres, par conséquent deux breloques ; il a la mine d'un fort joli jeune homme. Trois grands lustres ornés de cristaux taillés en fleurs de lys, et une double rangée de lampions, répandent une clarté considérable.

On servit les mêmes plats qu'au premier souper, et dans un appareil entièrement semblable ; seulement la galerie fut interdite au public. Pour y suppléer, l'on y admit les officiers servants lorsqu'ils eurent fait leur devoir ; ensuite Grimod de la Reynière embrassa cordialement tous ses invités. La chaleur devint bientôt si forte, qu'on fut obligé d'ouvrir les fenêtres, quoiqu'il gelât en dehors ; c'était

le 12 février. « Après le repas, raconte Rétif, la conversation s'anima, on parla littérature ; le maître de la maison lut quelque chose de sa *Lorgnette philosophique* qu'on achevait d'imprimer, ouvrage excellent s'il avait été fait avec moins de précipitation, et si l'auteur eût eu plus présent à l'esprit l'épigraphe de son cabinet d'étude : *Quieti et musis*. Mais il était presque toujours en mouvement, et il écrivait au milieu d'un tracas si continuel, qu'il lui fallait toute sa facilité pour produire quelque chose de passable. Et il est si vrai que la *Lorgnette philosophique* est au moins passable, que certains savants en pam phlets ont assuré qu'elle était copiée de la *Berlue*. Rien de moins vrai ; l'auteur écrivait toujours devant deux ou trois personnes, et ne copiait jamais (1). »

A Paris, où l'on se passionne aussi vite que l'on se dégoûte, on se passionna pour les soupers de Grimod de la Reynière auxquels le comte d'Artois lui-même voulut assister incognito. Grimod en donna plusieurs par saison, au nombre desquels on doit en citer un, que M. V. Hugo semble avoir voulu reproduire sur la scène dans le dernier acte de *Lucrèce Borgia*. Ce n'était plus seulement, comme pour le souper commémoratif de Mlle Quinault, quelques attributs funéraires, quelques larmes d'ar-

(1) *Les Nuits de Paris ou le spectateur nocturne* (1789), tome 7, 13e partie, p. 2931.

gent répandues sur des draperies noires; la mascarade avait été poussée plus loin cette fois. Chacun des convives avait derrière soi son cercueil, exact de dimension; des cierges, au lieu de bougies, projetaient leur clarté jaune sur la nappe ; un chant sépulcral accompagnait l'entrée des services. C'était un jeu, soit, mais, disons-le, ce jeu était indigne d'un vrai gastronome. Au reste, cela confirme tout-à-fait l'idée que nous avons exprimée d'une perturbation profonde causée par la ruine de ses espérances amoureuses, et, s'il nous en faut une preuve irréfragable, nous la trouvons dans un autre ouvrage de ce Rétif de la Bretonne, ouvrage presque disparu, intitulé *Le Drame de la vie*. Dans cette production, non moins singulière que les autres, l'auteur du *Paysan perverti* a mis en dialogue les principaux évènements intimes ou publics auxquels il s'est trouvé mêlé. C'est lui qui nous a appris le nom de Mme Mitoire. Il nous raconte, dans l'acte IV, une conversation qu'il eut avec elle, conversation dans laquelle le caractère de Grimod est parfaitement défini et où la plupart de ses actes sont expliqués par la violence de ses désillusions.

Voici, dans son entier, cet étrange morceau.

SCÈNE XVIII.

Chez La Reynière fils, dans la bibliothèque, à onze heures du matin.

LA REYNIÈRE. Mesdames et Messieurs, nous allons commencer par la scène de nos déjeuners philosophiques, ce qui pourra nous faire attendre le dîner-souper. Vous savez que la dose est de vingt-deux tasses de café, versé par ces deux figures d'Apollon et de Marsyas; cependant, ceux et celles que la délicatesse de leur complexion empêchera de prendre les vingt-deux tasses, pourront s'en tenir à la petite dose, qui est de dix-huit.

(On sert le déjeûner, qui est, en outre, composé de confitures de toutes les espèces. On fait des expériences d'électricité de tous les genres. Rétif est entre Mme Mitoire et Mme Chardon.)

Mme MITOIRE, à Rétif. — Je désirais depuis longtemps vous connaître; je veux vous parler de mon cousin. Il a un excellent cœur, il a de l'esprit, mais il mécontente ses parents. Vous êtes son ami, l'homme dans lequel il marque le plus de confiance : ne serait-il pas possible de l'amener à les satisfaire, en prenant un état? Cette affectation de vouloir être avocat au parlement, de ne parler que d'acheter

une charge de commissaire au Châtelet, a quelque chose de badin qui ne convient plus à son âge.

RÉTIF. — Madame, je sais quels ont été, quels sont encore ses sentiments pour vous. On a traité trop lestement cette passion profonde, on vous a mariée au moment où l'on venait de lui laisser concevoir des espérances. Vous, et vous seule, auriez pu le gouverner par votre beauté touchante et si douce, dont on aime à sentir le pouvoir ; vous commandez comme on prie, et vous n'en êtes obéie que plus sûrement. Si on lui avait donné une femme de grande naissance et de beauté impérieuse comme celle de sa mère, il aurait pris à tâche pendant toute sa vie de la contrarier et de l'humilier ; et tel est de ce côté-là l'excès où il se fût porté, que, pour la rabaisser davantage, il aurait été capable de se faire décrotteur au Pont-Neuf. Vous seule étiez l'épouse faite pour lui. Votre père s'est cru très-prudent en vous mariant à un autre, et il a fait une école impardonnable ; voilà le fond de mes sentiments. A présent, désirez-vous de moi autre chose que de vaines paroles ?

Mme MITOIRE. — Oui ; je voudrais savoir quels sont les moyens que vous croyez propres à le corriger.

RÉTIF. — Il est un peu tard ; il connaît une femme de mœurs galantes et de méchant caractère ; il faut tâcher de lui en donner de l'horreur, mais non en

attaquant cette femme de front : ce serait assez pour qu'il l'adorât. Il faudrait... je n'ose presque le dire... que vous lui redonnassiez de l'amour.

Mme MITOIRE. — Songez-vous...

RÉTIF. — Je sais que vous êtes mariée; mais vous me demandez les moyens de le gouverner et je vous donne les véritables, les seuls. La Reynière fils est insensible aux honneurs et aux intérêts. Il vous adorera encore, si vous le voulez, car vous avez des armes irrésistibles, et ce sourire, à sa place, me rendrait fou !

Mme MITOIRE. — Brisons-là. Vous êtes un philosophe relâché. Ah ! mon pauvre cousin, vous êtes perdu !...

Mme CHARDON. — On ne s'est pas ennuyé dans cette longue attente du souper; La Reynière a su assortir son monde pour l'esprit : voilà votre gros Mercier qui *politiquise ;* Fontanes récite des vers, M. Mitoire les écoute. Pas un instant de vide ! Depuis neuf heures que dure la séance, je ne me suis pas aperçue d'un seul moment oisif.

LA REYNIÈRE, *survenant.* — Mesdames, vous voilà dans un aparté bien tranquille ; vous devez traiter de matières importantes ?

UN DOMESTIQUE. — Monsieur, va-t-on allumer les 366 lampions de la salle à manger ?

LA REYNIÈRE, *vivement.* — Oui ! oui !... Pardon, il faut que j'aille donner mes ordres.

Mme CHARDON. — Le voilà parti !

BAYARD, *d'une voix forte.* — Messieurs et Mesdames, vous êtes servis.

(On passe dans la salle à manger. Quatorze services se succèdent. On tient table jusqu'à cinq heures du matin).

SCÈNE XIXe (Huit jours après.)

Rétif chez Mme de la Reynière.

Mme DE LA REYNIÈRE. — Monsieur, j'ai su votre conversation avec Mme Mitoire. Mais elle est bien singulière... S'il en est ainsi, point d'espérance, et.....

RÉTIF. — Madame, peut-être existe-t-il d'autres moyens, mais j'avoue que je ne les connais pas.

(Scènes d'ombres chinoises. On voit un exempt arrêter La Reynière fils, sur un ordre signé Breteuil, le faire monter en chaise et le conduire à Domèvre, abbaye au pied des Vosges.)

Une lettre de cachet, tel allait être le dénoûment provisoire de toutes ces folies tracassières, nées d'un amour brisé. La scène qu'on vient de lire excuse Grimod de bien des choses et aide à en faire comprendre bien d'autres ; d'abord elle lui enlève beaucoup de cette ardeur immodérée d'occuper le monde, dont on a fait la base de tant de

fausses anecdotes, de tant de contes offensants ou puérils. Ensuite elle montre le côté douloureux d'un homme que l'on était bien près de prendre pour un égoïste ou tout au moins pour un railleur philosophique, la pire espèce des railleurs; elle accorde du cœur à celui qui ne passait que pour avoir de l'esprit; elle prouve enfin une fois encore que les masques les plus joyeux sont ceux souvent qui s'adaptent le mieux aux figures les plus souffrantes.

V.

LA LETTRE DE CACHET.

Avant d'entrer dans le drame, — racontons encore quelques frasques de Grimod de la Reynière.

Il arriva qu'un jour le fermier-général s'exaspéra tellement des prodigalités de son fils, qu'il prit une résolution énergique : il lui supprima la pension de quinze mille livres qu'il lui faisait par année. Ce n'était pas précisément bien ingénieux, car, avec son nom et ses relations, Grimod n'avait qu'à parler pour voir aussitôt s'ouvrir toutes les bourses devant lui; cependant, ce ne fut pas ce moyen qu'il employa. Son père le punissait; il accepta la punition de son père. Il demeura sans argent.

Seulement, un matin, il sortit avec la voiture du fermier-général, car on ne l'obligeait pas à aller à pied, et il se rendit chez un de ses amis. Après une demi-heure de conversation : — Sortez-vous ? lui dit-il ; avez-vous quelque course à faire ? ma voiture est en bas ; je me ferai un plaisir de vous conduire. — Comment ! s'écria l'ami, tout le plaisir sera pour moi.

Ils montèrent en voiture. Jamais Grimod de la Reynière n'avait été plus prévenant. Arrivé à sa destination, l'ami voulut prendre congé de lui. — Non, fit Grimod, je vous attendrai. — Oh ! — Je n'ai rien à faire ; ne vous gênez pas. — D'ailleurs, objecta l'ami, je ne reste là haut qu'une minute.

En effet, il revint en toute diligence.

— Et maintenant, où allez-vous encore ? demanda Grimod. — Mais... ce serait abuser. — Voyons, cherchez ; n'avez-vous pas quelque autre visite à faire ? Je suis à vos ordres. — Vous me rendez confus... Eh bien ! au Palais, où je suis attendu entre midi et une heure. — Très-bien !

Pendant la route, l'ami ne cessa de se répandre en excuses et en remercîments.

La voiture s'arrêta devant la grille de la rue de la Barillerie. — Serez-vous long-temps occupé ? dit Grimod. — Deux bonnes heures, au moins. — Diable ! — Pourquoi me faites-vous cette question ! — Eh mais ! ne faut-il pas que je vous ramène ?

L'ami était déjà sur le marche-pied.

— Oh! pour le coup, dit-il en riant, je ne le souffrirai pas; adieu, et croyez-moi votre serviteur.

Il allait s'esquiver. Grimod le retint.

— Comme vous voudrez, lui dit-il; alors c'est un écu.

L'ami resta stupéfait.

— Un écu, pourquoi?

— Pour le prix de la course.

— Quelle plaisanterie est-ce là?

— Ce n'est pas une plaisanterie; je fais le service d'un fiacre; c'est un écu que vous me devez.

Il répéta ce ce manége assez de fois pour que le bruit en parvint aux oreilles de son père. Celui-ci comprit la leçon, et le rétablit dans ses quinze mille livres.

On a beaucoup prêté d'extravagances à Grimod, on lui en a trop prêté (1). Nous refusons de croire

(1) M. Paul Delacroix, dans une *Histoire des mystificateurs*, s'est fait, croyons-nous, l'écho trop complaisant de ces extravagances. Voici quelquès-uns des faits qu'il avance ou qu'il répète :

« Quelquefois, s'il savait que madame de la Reynière se disposât à sortir en voiture avec une amie, il allait s'asseoir sur les marches du perron d'honneur, avec un panier de salades ou de légumes, qu'il épluchait avec une dextérité réjouissante. A cette vue, l'orgueilleuse femme du fermier général rougissait et se cachait dans ses coiffes. — Madame ma mère, lui disait l'in-

aux 100,000 fr. qu'il arracha, dit-on, à son père, au moyen des plus irrévérencieuses menaces ; nous ne savons sur quelle autorité s'appuie cette fable, et nous la repoussons comme tant d'autres qui nous semblent inventées dans un méchant but. On a tant d'ennemis lorsqu'on donne à dîner ! Sous l'enveloppe d'un paradoxe, cette vérité n'en est pas moins élémentaire : j'en appelle à tous les amphitryons.

Ce que nous pouvons moins contester, ce sont les

flexible railleur, ce qui distingue la salade d'une quantité de gens que nous connaissons, c'est qu'elle a du cœur.

» .... Il convoquait dans la cour de l'hôtel une bande de mendiants couverts de haillons ; il les faisait ranger en haie sur le passage du financier qui n'osait les faire chasser par les laquais, et s'avançant vers son père le chapeau à la main : — Monsieur, lui disait-il, la charité, s'il vous plaît, pour ces pauvres diables qui ont été ruinés ou qui peuvent l'être par les fermiers généraux !

» Deux amies de sa mère l'avaient prié avec tant d'instance de vouloir bien ôter ses gants qu'il finit par se rendre à leur désir ; mais il le leur fit payer cher, car en leur montrant ses mains contrefaites, il leur déchira les bras avec ses ongles crochus.

» Les toits de l'hôtel de la Reynière étaient hérissés de paratonnerres ; une nuit, il les fit peindre en rouge et il voulut persuader à son père que c'était là un effet de la foudre. Une autre fois, il les fit peindre en bleu et en vert, pour égayer le paysage, disait-il. » *Histoire des mystificateurs et des mystifiés* ; *Le Pays* des 11, 12 et 13 mai 1855.

torts qu'il eut envers le poète Saint-Ange, le traducteur des *Métamorphoses* d'Ovide. Cette affaire, que nous allons rappeler, valut à Grimod de la Reynière un blâme presque unanime. Des vers à la louange de M. Fariau de Saint-Ange parurent un matin dans l'*Almanach littéraire*; ils étaient signés Duchosal et se terminaient ainsi :

Ovide chantait comme un ange,
Saint-Ange chante comme un dieu.

Cette hyperbole, qui égaya tout Paris, sentait d'une lieue la mystification. En effet, M. Duchosal désavoua publiquement ce morceau poétique. Grimod de la Reynière vit dans cet épisode matière à plaisanterie ; il transforma la réclamation de M. Duchosal en une plainte au Châtelet, et composa un Mémoire à l'appui, où il estime gravement que son client est en droit d'exiger des dommages et intérêts, *applicables d'ailleurs à œuvres pies*. Grimod de la Reynière avait beau jeu avec M. Fariau de Saint-Ange, taillé sur le patron du Poisinet, mais plus turbulent et plus altier. Son mémoire fit grand bruit : il eut deux éditions en quatre ou cinq jours ; après l'avoir vainement fait rechercher à la bibliothèque des avocats, d'où il aura sans doute été exclu comme une parodie indigne de la gravité de cet ordre, nous

avons fini par le rencontrer dans un cabinet de province. C'est un pamphlet amusant, mais d'une impertinence sans égale; l'auteur commence par plaisanter le traducteur des *Métamorphoses* sur son pseudonyme de Saint-Ange. Avant lui déjà, Gilbert s'était écrié :

Saint-Ange, sous ce nom, a-t-il plus de génie?

Ensuite Grimod prend à partie son visage, sa taille, ses infirmités (il était un peu boiteux), ses vantardises et ses querelles au Café du Caveau et au Musée de Paris; il va jusqu'à raconter son mariage, dans une note ainsi conçue : « Un honnête tapissier, homme d'esprit cependant, vient de faire épouser sa fille à notre adversaire, et ce, pour l'amour de la poésie. Cette union singulière a été célébrée au mois de novembre 1785, et sous les auspices les plus heureux. La jeune dame est douée de la plus gracieuse figure, et, ce qui vaut mieux encore, d'un excellent esprit. Il faut espérer de ses conseils et de ses soins la conversion de M. Fariau. Il en est épris au point de former toujours avec elle (dans les promenades) un angle de 45 d., aimant mieux la considérer de loin que de la côtoyer de près. Nous l'invitons à réformer encore cette manie, qui si elle n'ajoute pas aux ridicules de l'époux, peut nuire aux

grâces de l'épousée et finir par donner à l'un et à l'autre un incommode torticolis (1). »

Tout le Mémoire est sur ce ton de dérision, et, de plus, Grimod éclabousse en passant les entrepreneurs du *Mercure,* ainsi que plusieurs auteurs, Vigée et le marquis de la Salle. La péroraison est écrasante de dédain : « Ainsi donc, monsieur Fariau, remerciez-nous et profitez des leçons que renferme cet écrit, pour n'en pas mériter un jour de plus sérieuses; quittez ce ton dogmatique et tranchant, qu'on ne pardonne qu'au talent supérieur et qu'on siffle chez l'homme médiocre, laissez-là cette prétention d'homme à bonnes fortunes, qui ne s'accorde pas plus avec votre triste figure qu'avec votre frêle constitution; sachez respecter ceux même qui se moquent de vous, parce qu'ils le font pour votre propre intérêt; ne prenez plus les épigrammes qu'on vous adresse pour des madrigaux en votre honneur; troquez votre indécrottable vanité pour les manières d'un galant homme; enfin, soyez comme tout le monde, puisque c'est la ressource de ceux qui ne peuvent être eux-mêmes; et j'ose vous répondre qu'alors vous serez admis au Café du Caveau; que les comédiens, s'ils ne reçoivent point vos pièces,

(1) *Mémoire à consulter*, etc.; 40 pages in-4°; à Paris, chez P. G. Simon et N. H. Nyon, imprimeurs du Parlement, rue Mignon, 1786.

n'en berneront plus l'auteur ; et qu'enfin vous coulerez paisiblement des jours dont le silence et l'obscurité doivent être désormais le partage. »

Certes, les avocats ne se sont jamais piqués de politesse ; cependant il en est peu qui aient poussé l'arrogance aussi loin. Le Parlement s'émut. Les gazetiers éclaboussés se déchaînèrent contre Grimod de la Reynière. Le journal de Bachaumont suivit l'affaire et donna les détails suivants :

« 31 mars 1786. — Les amis de M. de la Reynière, et surtout M. Mercier, l'ont fort chapitré sur son Mémoire, dont il aurait pu faire une brochure polémique seulement. Il a senti son tort et fait aujourd'hui des avances pour sortir du mauvais pas où il s'est jeté. On a déjà offert douze mille livres à M. de Saint-Ange, qui les a refusées. Le cas de M. de la Reynière est d'autant plus grave que le sieur Duchosal n'a point signé de Mémoire, ne lui a donné aucun pouvoir et qu'il le désavoue même aujourd'hui. Tout ce que M. de la Reynière allègue pour son excuse, c'est que M. de Saint-Ange l'avait provoqué par quelques vers satiriques et par des critiques sanglantes. Le *mezzo termine* proposé par les avocats amis de la paix et respectant M. de Malesherbes, oncle de M. de la Reynière, c'est que celui-ci se désiste de son titre d'avocat : mais la justice n'en sévira pas moins contre le Mémoire et son auteur.

» 19 avril. — Le bruit court que M. de la Reynière a été enlevé lundi dernier par une lettre de cachet et conduit dans une maison de moines. Double injustice, en ce que d'abord cette punition n'est pas légale, ensuite en ce qu'elle le soustrait aux réparations qu'a droit d'en exiger M. de Saint-Ange.

» 27 avril. — M. de la Reynière fils est décidément enfermé dans une maison de moines, près de Nancy. C'est le lundi saint qu'il est parti. On est fâché de ce coup d'autorité, qui n'a pu se frapper sans la participation de M. de Malesherbes, oncle du jeune homme, et qui, dans les principes de justice et de liberté, aurait dû s'y opposer. »

Ce fut dans une abbaye de chanoines réguliers, à Domèvre, que l'imprudent adversaire de M. Fariau de Saint-Ange fut si délibérément transporté. L'ordre de sa détention avait été délivré par M. de Breteuil, lequel passait pour être le cavalier servant de Mme de la Reynière, et qui, dans cette occasion, écouta un peu trop le ressentiment que lui inspiraient quelques traits lancés contre lui par le jeune Grimod. Sept ans après, ce dernier, rappelant en peu de mots les causes de son exil, s'exprimait de la sorte sur le baron de Breteuil : « Un ministre dont le nom sera long-temps célèbre dans les annales du despotisme et de la brutalité, m'exila dans une abbaye au fond de la Lorraine. Il n'était nullement question du gouvernement dans

mon Mémoire, et cet exil fut une *vengeance personnelle* du ministre, auquel, il est vrai, je n'avais jamais pris la peine de dissimuler mon profond mépris. »

VI.

L'ABBAYE DE DOMÈVRE.

Grimod de la Reynière demeura deux ans dans cette retraite. Il avait voulu être chartreux, il se trouva presque chanoine. Les soins et les égards ne lui manquèrent pas : il pouvait correspondre avec ses amis et recevoir des visites. Le directeur de l'abbaye était d'ailleurs un personnage très-distingué, qui parvint à prendre un heureux empire sur son pensionnaire. « Je dois à son amitié et à ses conseils, écrivait Grimod, l'abjuration de quelques erreurs, l'oubli de quelques injustices et le repentir de beaucoup d'écarts. Il s'y est pris en homme d'esprit et qui connaît les hommes. Il n'a rien brusqué, sachant bien qu'avec moi c'était le moyen de tout perdre. Et avec le temps, la patience et la douceur, il a opéré dans mes idées une révolution dont je m'étonne moi-même et qui pourra tourner au profit de mon existence et de mon bonheur futurs. Ainsi, loin de

désirer de quitter cette demeure, je souhaite au contraire que mon séjour s'y prolonge encore de plusieurs mois. Cela donnera le temps à mes résolutions nouvelles de s'affermir; les prétextes des haines contre moi s'affaibliront, et je reparaîtrai à Paris *comme un homme nouveau, qu'il faudra juger tout différemment que par le passé* (1). »

Ces sages déterminations ne se démentirent point; pendant tout le temps de son exil il se montra patient et fort résigné. Comme il n'avait pas été rayé du tableau des avocats et qu'il n'avait pas abandonné les affaires de ses clients, il fit venir de Paris un secrétaire avec qui il travailla beaucoup. Mercier, qui était toujours par monts et par vaux, aujourd'hui à Francfort, demain à Hambourg ou à Leipsick, vint le voir, et passa une semaine avec lui; le sensible dramaturge prit beaucoup d'intérêt à son sort, et promit de s'entremettre auprès de sa famille. Grimod de la Reynière se montrait de bonne composition : il consentait à prendre une charge au parlement de Metz, où on le désirait; mais, sur l'article des déjeûners et des soupers, il ne promettait rien et n'entendait rien accorder de ce qu'on paraîtrait exiger de lui comme un sacrifice. On conçoit dès lors que les négociations de

(1) Cette lettre et les suivantes sont extraites du *Drame de la vie*, tom. v.

l'auteur du *Tableau de Paris* eurent peu de succès, — si peu de succès, qu'on refusa même à Grimod la permission de faire un petit voyage à Strasbourg, où le directeur de l'abbaye de Domèvre voulait l'emmener.

Pendant son absence et dans un but qui ne peut être imputé qu'à la malveillance, on publiait sous son nom, dans Paris, une sorte de diatribe dirigée contre Mme de Genlis. Il en fut beaucoup affecté, car jamais il ne s'était permis, non pas d'imprimer, mais même d'exprimer une opinion à propos de cette dame (1). M. Durozoir, dans une notice sur Grimod, publiée au supplément de la Biographie Universelle (tom. 66, année 1839), écrit ceci : « Le songe d'Athalie, parodie-satire contre Mme de Genlis, que Rivarol et Champcenetz avaient donnée sous son nom, n'est pas de lui ; *mais il ne réclama pas contre cette supposition.* » C'est une erreur. Grimod

(1) Nous possédons cette pièce. C'est une brochures de 20 pages in-8° avec une épître dédicatoire à M. le marquis Ducrest, signée Grimaud (sic) de la Reynière. Le sel n'y est pas répandu à pleines mains. Entre autres choses, on fait dire ceci à la Reynière : « On sait que dans *Adèle et Théodore*, une comtesse de Genlis a fait, parmi tous les portraits des gens de sa connaissance, celui de madame de la Reynière, sa bienfaitrice, sous le nom de *madame d'Osly ;* de sorte que cette parodie est moins une vengeance qu'un acte de piété filiale. » Condorcet et Buffon sont très-attaqués dans *Le Songe d'Athalie.*

de la Reynière envoya un désaveu complet de ce morceau à la *Correspondance littéraire et secrète de Neuwied ;* on peut le voir dans le nº 52 bis.

Plus tard, à ce sujet, il exhala de nouveau son mécontentement dans *L'Alambic,* publié en l'an XI : « Cette petite noirceur, dit-il, qui était un faux caractérisé, et, sous ce rapport, justiciable des tribunaux criminels, n'en imposa à personne. Rivarol avait depuis long-temps perdu le privilège d'être cru sur parole. Pour Champcenetz, plus bête que méchant, c'était au fond un assez bon diable. »

Une seconde contrariété vint s'ajouter à celle-ci. Son imprudent ami Rétif de la Bretonne, qui, comme on le sait, écrivait d'après nature et n'a jamais inventé, s'avisa de reproduire tout au long l'histoire des amours de Grimod, dans le premier volume des *Françaises*. Grimod, quoique très-avide de publicité, ne put s'empêcher de lui en marquer son mécontentement dans une lettre qui nous éclaire sur la véritable nature de ses sentiments filiaux, et qui anéantit en même temps bien des calomnies : « Ce n'est pas sans la plus grande surprise, mon illustre ami, que, dès les premières lignes, je me suis reconnu sous le nom de *Reinette*, et que j'y ai vu mon histoire, ou peu s'en faut, avec Mme Mitoire. Vous me permettrez cependant de vous dire que la peinture que vous faites de mon caractère et de ma conduite avec mes parents est un peu chargée, et

pourra fournir à mes ennemis des armes contre moi. Le plus acharné n'aurait pas dit pis, et cette phrase surtout : *Il cessa d'honorer sa mère,* s'approche de mes dissensions domestiques, et pourrait me faire le plus grand tort. Si j'ai des opinions, des principes et des façons d'agir différentes de celles des personnes à qui je dois le jour, je n'ai jamais cessé d'avoir pour elles le respect qui leur est dû à tant de titres ; et si j'avais jamais eu le malheur de m'en écarter, je désavouerais ces nuages comme des illusions à jamais détestables. Pourquoi donc consigner dans un ouvrage, où je suis désigné aussi particulièrement que si j'y étais nommé, une façon de penser qui n'a jamais été et ne sera jamais la mienne ? Je vous avoue que je ne puis m'empêcher de vous en vouloir un peu de m'avoir traduit devant le public sous ces odieuses couleurs. Je vous ai abandonné volontiers les divers évènements de ma vie qui pourront trouver place dans vos ouvrages, mais je suis fâché que vous me dénieiez des sentiments qui seront toujours chers à mon cœur, et que vous m'en prêtiez d'autres auxquels ma conduite extérieure peut malheureusement donner créance dans le public. Si vous voulez faire votre paix avec moi, répondez-moi bien vite ; ce n'est qu'à ce prix que j'oublierai ce dont je me plains. »

La réponse de Rétif m'est inconnue, mais on peut

supposer qu'elle ne satisfît pas entièrement Grimod de la Reynière, car celui-ci revint peu de temps après sur ce même grief, et développa de nouveau le chagrin qu'il en avait : « Ma sensibilité sur le rôle que je joue dans *Les Françaises* n'a rien que de très-naturel; on m'a prêté à l'égard de mes parents des sentiments trop étrangers à mon cœur pour que je ne sois pas vivement affecté de tout ce qui pourrait donner lieu à de nouvelles imputations. Je voudrais de bon cœur effacer de mes larmes tout ce qui a été écrit contre moi à cette occasion. » Devant une déclaration aussi franche, les reproches des biographes doivent tomber; mais il fallait connaître cette lettre. Un peu plus loin, Grimod, ramené au souvenir de son amour pour Mme Mitoire, s'attendrit sur cette page de sa jeunesse, il dit : « Vous avez rouvert une blessure dont mon cœur saignera longtemps, et qu'un intervalle de neuf années remplies d'orages n'a pu encore guérir. Ah! si vous m'aviez parlé de votre projet, je vous aurais donné des lettres de la céleste cousine; vous auriez pu en imprimer quelques fragments qui n'auraient pas déparé votre nouvelle. » *La céleste cousine!* combien ce mot, tout ridicule qu'on l'ait fait depuis, arrive sincèrement dans ces lignes! comme il fait croire à l'amour de Grimod!

Restons encore sur cette lettre, où on le voit s'abandonner avec confiance, surtout avec simpli-

cité; écoutons-le parler d'un ton amer de l'*indigne* attachement qu'il fit succéder à sa passion pour sa cousine : « Ma réserve dans les affaires de cœur, écrit-il, a toujours été très-grande avec mes plus intimes amis, surtout lorsque l'objet n'était pas de nature à me faire beaucoup d'honneur. Vous ne sauriez croire combien cette malheureuse intrigue qui m'entraînait malgré moi (j'aurais donné tout au monde pour en être délivré !) me coûtait de toute manière ; j'aurais voulu briser mille fois cette indigne chaîne, et j'étais retenu par un ascendant que je ne puis expliquer. Un cœur comme le vôtre, qui a éprouvé l'amour dans toute sa fureur, m'entendra à demi-mot. Enfin l'absence, la retraite, les bonnes réflexions m'ont ramené à moi-même. Je sens plus que jamais la vérité de ce principe, qu'on néglige trop pour être heureux : — c'est que le bonheur n'est que dans l'ordre. »

Est-ce bien Grimod de la Reynière qui parle ainsi ? Douze mois de séjour chez les chanoines de Domèvre lui ont-ils donc suffi à se dépouiller aussi complètement ? On le croirait presque à l'entendre. « J'ai perdu en énergie ce que j'ai gagné en méditation ; mon âme n'a plus de ressort, on ne m'accusera plus d'avoir un *caractère*. En un mot, je suis devenu comme tout le monde, moi qui me piquais de ne ressembler à personne. » Il n'aspire qu'à acheter une terre dans un coin de province, et,

libre de toutes passions actives, à être renfermé dans la classe des êtres oubliés. Déjà même, devançant l'œuvre du temps, il chante son abjuration dans des stances dont voici le début :

De l'amour j'ai brisé les armes,
Ainsi que je l'avais promis ;
Mais loin d'en répandre des larmes,
J'en plaisante avec mes amis.

Plaisanter, se rire de l'amour, à vingt-neuf ans, est-ce bien possible, ou plutôt est-ce long-temps possible ? Non. Les cœurs les plus éprouvés, ceux-là même qui se disent blessés à mort, ont quelquefois les retours les plus déconcertants du monde. Et dans ce cas, ce sont les philosophes qui souffrent plus que les ignorants : ils souffrent par toutes les plaies ouvertes de leur clairvoyance ; ils mesurent en frissonnant l'étendue et la profondeur du gouffre où ils se sont laissés choir. Il faut être Buffon ou Goethe pour posséder la grande philosophie insensible. Mais un amateur de théâtre comme Grimod de la Reynière, un courtisan des jolies-lettres (je ne dis pas des belles-lettres), un homme qui a toujours vécu la rose à la main ou la serviette à la boutonnière, peut-il raisonnablement venir s'écrier, avant la trentaine : *De l'amour j'ai brisé les armes !*

L'amour n'allait pas tarder à le punir de cette

fanfaronnade. Nous avons dit qu'il avait la permission de recevoir des visites à l'abbaye ; un jour, il arriva, nous ignorons d'où, des dames, nous ignorons lesquelles, qui soumirent à de nouvelles épreuves sa philosophie encore mal aguerrie. Du moins c'est ce que laisse supposer ce passage mystérieux de sa correspondance : « Le 3 juin, j'ai vu ici des dames que j'attendais depuis long-temps et auxquelles il a fallu faire assidûment compagnie ; elles sont reparties le 11, et pendant ces huit jours, il ne m'a pas été possible d'écrire une lettre. Je viens de passer de bien heureux moments... On achèterait une telle semaine par dix années de souffrance, qu'on ne la paierait pas encore trop cher. Mais *motus!*..... Que ne puis-je entrer ici dans d'autres détails ! Mon cœur est plein, et la prudence me défend de le soulager... Votre pénétration suppléera à ce que ma plume ne peut écrire. Ah ! si les secrets de l'amitié étaient respectés à la poste, je n'en aurais aucun pour vous ! »

Voilà donc le roman de Grimod de la Reynière qui recommence de plus belle, en dépit de ses résolutions et des serments prononcés tout-à-l'heure sur l'autel de l'Indifférence. A quoi faut-il rattacher cette inclination, qui se révèle d'une façon brusquement enthousiaste? Il paraît qu'en recevant cette missive, si différente de celle qui l'avait précédée, son confident Rétif hocha la tête, s'inquiéta, prit

des informations, et lui fit entendre que, depuis la rupture de ses relations avec la céleste cousine, il n'était pas très-heureux dans le choix de ses maîtresses. Grimod, incrédule et épris, ne lui répondit qu'en souriant, et avec ce ton d'assurance qui donna toujours tant de poids à ses fautes : « B*** qui va recueillant tant de sots propos et toutes les calomnies semées contre moi pour en régaler mes amis, B***, à ce qu'il me semble, vous à fait naître des soupçons sur la nature des sentiments que j'éprouve et sur le mérite de la personne qui en est l'objet. Je veux le laisser lui-même les détruire ou les fortifier. Il est depuis huit jours dans le lieu qu'elle habite et bien à même de l'étudier. Or, comme il voit tout en noir, vous croirez sans peine que le bien qu'il pourra vous en dire n'est pas exagéré. » Qui ne reconnaît là le langage d'un amoureux cuirassé contre le doute et s'aveuglant à plaisir?

A la fin, c'est-à-dire au bout de dix-huit ou dix-neuf mois, il s'ennuya résolument de sa vie sédentaire. Il écrivit à sa famille les lettres les plus soumises et les plus tendres, mais sa famille affecta de ne pas le croire sincère, et, animée contre lui par un grand nombre de clabaudeurs, elle conçut même un instant le projet de resserrer les chaînes de sa captivité. Grimod fut anéanti par cette nouvelle. Les lignes suivantes, écrites à la date du 23 novem-

bre témoignent de son accablement : « Croiriez-vous que, loin d'accélérer mon retour, on ne s'occupe qu'à prolonger mon exil? Que dis-je? On change ma prison en un cachot. Vous frémirez lorsque vous apprendrez qu'il est question de me transférer à Maréville, maison de force voisine de Nancy, destinée aux insensés et à ceux qui troublent l'ordre de la société par des délits graves? Tel va peut-être bientôt être l'asile de votre infortuné ami! C'est ainsi qu'on récompense dix-neuf mois d'une conduite sans reproches. Alors le désespoir achèvera de m'ôter le peu de santé qui me reste; je tomberai du désespoir dans l'insensibilité, et l'insensibilité me conduira au tombeau. C'est le vœu de mes ennemis les plus chers; il ne tardera pas à être rempli. Puisse, au moins, mon souvenir vivre dans la mémoire des lettres et de l'amitié! Puisse-t-on honorer ma cendre de quelques regrets, et couvrir mon marbre insensible de quelques fleurs!... »

C'eût été, en effet, punir bien rigoureusement des peccadilles de jeunesse et un pamphlet. Sa famille s'épargna cette honte ; elle lui fit offrir de changer son exil en un bannissement, ce que, de guerre lasse, il accepta. Mais sa lettre de cachet ne fut pas levée pour cela, et ce fut sous la conduite d'un compagnon de voyage, — un espion gagé, — qu'il quitta l'abbaye de Domèvre, et se mit en route, un peu au hasard.

VII.

RECHUTE AMOUREUSE.

Sans être un égoïste, Grimod de la Reynière ne fut jamais heureux que par lui-même. Trop enclin à la raillerie pour provoquer la confiance, l'amour ne vint jamais au-devant de lui ; ce fut lui qui alla perpétuellement au-devant de l'amour. S'il obtint quelquefois un peu d'affection, il ne le dut guère qu'à la curiosité ou au désœuvrement ; ce qu'il prenait pour de la tendresse n'était le plus souvent que de la charité. Heureux qui donne l'aumône, malheureux qui la reçoit ! Grimod de la Reynière la reçut toujours. Quelque chose qu'il imaginât, il ne put jamais faire qu'on se passionnât pour lui. Il accusa sans doute de rigueur le destin et de fatalité son étoile ; il ne devait accuser que lui-même et les femmes. Qu'avait-il en effet pour passionner ce sexe dont le cœur et la tête ne font qu'un, aussi entier dans son attachement que dans son indifférence ? Rien, absolument rien. Il avait au contraire tout ce qui repousse et éloigne, — nous ne cessons pas de parler au point de vue des femmes : — d'abord une difformité physique, particularité toujours choquante et de laquelle détournent difficile-

ment leur pensée celles qui n'ont jamais pu pardonner son pied-bot à lord Byron ; ensuite l'amour de la gastronomie, rivalité irritante et honteuse, ou du moins qui leur semble telle. Avez-vous jamais connu un gourmand aimé? Enfin, premier ou dernier grief, c'était un homme d'esprit. L'esprit! vice souverain, que les femmes n'absolvent à peine que dans les romans, monstre par qui elles redoutent toujours d'être vaincues. Soyez tout ce que vous voudrez pour réussir auprès d'elles, même honnête homme, mais ne soyez pas homme d'esprit. Elles ne sont faites, vous le savez bien, que pour les luttes où elles triomphent, c'est-à-dire pour les luttes de cœur; le reste n'est qu'accessoire et chose importune. La première qualité qu'elles demandent à un amant, c'est le renoncement à tous ses goûts favoris, c'est le sacrifice, partant c'est l'esclavage. Grimod de la Reynière n'avait aucune de ces faiblesses chéries, qui sont des flatteries indirectes, de ces lâchetés qui gagnent si bien un cœur féminin. Pour loger l'amour, il ne lui convenait point de chasser les autres hôtes de sa maison ; il prétendait à la fois aimer et bien dîner, aimer et écrire des livres, aimer et rester un original.

Aussi toutes ses ressources contre la misanthropie et l'abandon, il ne les tirait que de lui-même, de son invention féconde. Il animait la vie autour de lui et éperonnait les évènements, autant pour s'étourdir

que pour étourdir les autres. C'était faire le bruit pour ne pas sentir le vide. Et encore ce bruit, il le faisait à froid comme un comédien : ses farces, il ne les improvisait pas, il les préparait de longue main, il les raisonnait. Grimod de la Reynière ressemble à un Français greffé sur un gentleman : il a du premier la moquerie légère et les dehors exquis ; il a du second l'excentricité et l'appétit à toute outrance.

Rétif de la Bretonne n'est pas le seul avec qui Grimod ait correspondu pendant son séjour à Domèvre. Un amateur des plus raffinés et des plus méfiants, nature de sybarite et de diplomate, M. Joubert, avait conçu le projet d'aller le surprendre au milieu de ses moines ; sa santé et ses occupations l'en empêchèrent ; il lui en témoigna son regret dans les termes les plus suaves que pût lui suggérer sa science du monde. Un autre homme de lettres, bien différent, et qu'un trop ardent caractère jeta dans tous les excès anti-religieux et démagogiques, Sylvain Maréchal, un des habitués des *déjeûners philosophiques,* s'empressa également de lui faire parvenir l'expression de sa sympathie. On voit, par la rencontre de ces deux noms et de quelques autres que nous n'avons pas relevés à leur lieu, qu'aucun esprit de parti ne guidait Grimod de la Reynière dans le choix de ses liaisons. N'ayant besoin de personne, il était affable avec

tous, et, n'obéissant qu'à sa bienveillante curiosité, il laissait de côté les systèmes pour ne s'inquiéter que des individus.

Il retourna en Suisse, ainsi qu'il se l'était promis autrefois, à Lausanne et à Zurich. Dans cette dernière ville, il fut retenu près de quinze jours par Lavater, qui voulait sans doute prendre le temps de l'étudier « On ne saurait croire, dit Grimod, combien la conversation de cet homme célèbre est animée, belle et intéressante. Il s'exprime en français avec un peu de difficulté, et crée souvent des mots pour rendre ses idées; mais ce fréquent néologisme, loin de gâter son style, y jette singulièrement d'énergie. Son langage est aussi animé que celui de Diderot, et son âme est bien plus belle. J'ai eu le bonheur de lui inspirer un vif attachement, et je m'en félicite. »

Après une légère excursion en Allemagne, Grimod arriva à Lyon, où il séjourna plus de dix-huit mois, retenu, nous avons tout motif de le supposer, par cet amour mystérieux que l'on a vu se développer au sein même de l'abbaye de Domèvre. Ce fut à Lyon, en novembre 1789, qu'il apprit la révocation de sa lettre de cachet, révocation qui avait suivi de près le renvoi du baron de Breteuil. Cependant il ne se pressa pas de retourner à Paris, sachant que ses parents l'aimaient mieux de loin que de près, et redoutant d'ailleurs une fermentation politique à

laquelle son inoffensive philosophie ne s'était pas attendue. Voici comment il s'exprime, à la date du 27 août 1790, au sujet des événements révolutionnaires : « J'ai vu avec une vive douleur que vous étiez devenu (c'est toujours à Rétif qu'il s'adresse) un chaud partisan de notre exécrable Révolution, d'une Révolution qui anéantit la religion et les propriétés, la gloire des lettres, des sciences, des arts, qui nous reporte au XIV[e] siècle. Vous connaissez mon opinion sur les grands et les riches ; ainsi vous ne me soupçonnez pas, en pensant ainsi, de chercher à défendre leur cause ; mais je plaide celle de l'honneur, de la probité, du savoir et de la vertu, également outragés dans le nouvel ordre de choses. Est-ce que cet enragé de Mercier vous aurait fait partager ses fureurs?... Quoi de plus atroce, de plus redoutable que cet odieux comité des recherches, qui suppose des crimes pour se rendre nécessaire ! La Bastille et les lettres de cachet n'étaient rien auprès de ces nouveaux inquisiteurs. » De la part d'un homme encore tout meurtri par le despotisme monarchique, l'aveu est bon à recueillir.

Grimod avait à Béziers une tante, sœur de sa mère, M[me] la comtesse de Beausset, qui était une dame d'infiniment d'esprit et de raison; il se rendit auprès d'elle et passa dans sa compagnie des journées on ne peut plus agréables. Les premières maisons de la ville lui furent ouvertes, et, comme on con-

naissait son goût pour la bonne chère (car pendant l'exil le ver solitaire était revenu) on n'oublia rien de ce qui pouvait le flatter : « Perdrix rouges, veaux de roi, melons des dieux, huîtres larges comme des bénitiers, cailles grosses comme des poulets, lapins nourris d'herbes odoriférantes, fromage de Roquefort qu'on ne devrait manger qu'à genoux... » Après cette énumération pleine d'enthousiasme, il ajoute : « Il faut ici marcher d'indigestions en indigestions. » Ses éloges ne tarissent point sur le compte de M. l'évêque de Nicolaï, frère du premier président de la chambre des comptes, un homme de premier mérite et qui a la meilleure table de Béziers : « la Révolution, qui lui a enlevé quatre-vingts mille livres de rentes, l'a forcé de supprimer de grands repas, mais il nous donne de petits dîners de huit à dix personnes, qui ne le cèdent en rien aux festins les plus somptueux (1). »

(1) A cette époque se rattache une série de lettres dont la *Revue du Lyonnais* a entrepris la publication en 1855, sous le titre de *Lettres inédites de Grimod de la Reynière à un Lyonnais de ses amis*. Ces lettres sont fort longues, et traitent de toutes les matières. La politique n'y est qu'effleurée :

« ..... J'avais cru que c'étoit M. Chalier qui étoit maire de Lyon ; il se trouve que c'est M. Bertrand, son associé. Vous ne me dites mot de ce tribunal érigé par le peuple, et dont je n'ai appris l'existence que par l'exposition que la Convention vient d'en faire. Vous ne me parlez point de la guillotine en perma-

Bref, Grimod de la Reynière, soumis à toutes sortes de séductions, vivant dans un enchantement continuel, au milieu du plus beau et du plus fertile pays du monde, finit par se comparer à Télémaque dans

nence et de plus de quinze cents personnes arrêtées. J'ai su tout cela par les gazettes qui n'entrent pas dans d'autres détails. »

Grimod de la Reynière, dans cette même lettre, s'inquiète beaucoup de ce qu'est devenu Linguet : « Il est bien étonnant, dit-il, qu'un homme qui a joui d'une aussi grande réputation que M. Linguet, soit tombé dans une telle obscurité qu'on ne puisse savoir s'il existe ou non. Pour moi j'avoue que j'en suis encore à connoître l'opinion de cet homme célèbre. Il me semble même que cette opinion n'a jamais été prononcée d'une manière bien marquée dans les numéros de son journal qui ont paru en 1788 et 1790 ; il me semble qu'il se moquoit alternativement des deux partis. Depuis ce temps, je ne l'ai pas lu et je ne sais auquel il s'est attaché ; mais je le connois personnellement assez pour être sûr qu'il a été révolté de toutes les horreurs de notre révolution, et qu'il aura pris le parti de se tenir de côté. Il est sûr au moins que s'il avoit voulu y jouer un rôle actif, dans le sens des patriotes, rien ne lui eût été plus facile. On n'auroit rien négligé pour s'assurer d'un homme du mérite, des talents et de la célébrité de M. Linguet, qui pouvoit être d'un grand poids dans la balance. Ce qui m'étonne le plus dans tout ceci, c'est son silence : il me paraît difficile que M. Linguet existe et qu'il ne fasse point parler de lui. »

Continuons nos citations : « Je suis vraiment ravi d'apprendre que M. de Fontanes voit Mme la comtesse de Beauharnais, et je serois charmé d'apprendre que j'ai contribué en quelque chose

l'île de Calypso, et à appeler de tous ses vœux un Mentor qui le précipite à la mer.

Hélas ! ce ne fut point Mentor qui lui fit abandonner ce délicieux séjour, ce fut Eucharis, la nymphe dangereuse et trop écoutée. Eucharis était une comédienne du Grand-Théâtre de Lyon (quelques-uns ont dit que c'était une danseuse), de laquelle

à ce rapprochement. Tous les deux étoient faits pour aller ensemble ; ils ont les mêmes goûts, les mêmes habitudes, les mêmes penchants. J'aurois pardonné à M. de Fontanes le mariage, s'il eut épousé cette aimable veuve. C'eût été là une union bien assortie et avantageuse aux lettres. Ils aiment tous deux à veiller ; ce goût appartient presque exclusivement aux gens d'esprit ; vos bons Lyonnois se couchent avec les poules, tandis qu'à minuit on ne songe qu'à veiller à Paris. Vivent les bougies ! Les femmes même ne sont vraiment jolies, vraiment aimables qu'aux lumières, et les gens de lettres ont cela de commun avec elles. Tous les plaisirs de la vie (je parle des plaisirs les plus vifs) se passent aux bougies. Spectacles, soupers, bals, divertissements de toute espèce, sont brouillés avec le soleil. Laissons cet astre faire croître la salade et mûrir les choux ! »

Mais ce qui préoccupe par dessus tout Grimod de la Reynière, c'est le théâtre, ce sont les gens de théâtre : il revient sans cesse à ce thème favori. Que joue-t-on à Lyon ? qui est-ce qui joue à Lyon ? « Et cette fameuse demoiselle Jolly est-elle toujours au théâtre des Terreaux ? Sa vertu a-t-elle enfin fait naufrage ? Nomme-t-on l'heureux possesseur de ses charmes ? Acquiert-elle vraiment du talent ? » Grimod veut tout savoir. (*Revue du Lyonnais*, nos des 1er février et 1er avril 1855).

Grimod-Télémaque était épris depuis assez longtemps, depuis certaine visite à Domèvre, dont le lecteur n'a peut-être pas entièrement perdu le souvenir. Le théâtre, les comédiennes, voilà ce qui devait être le perpétuel et charmant écueil de ses résolutions. Il en arrive ainsi de presque tous les hommes dont l'imagination a été troublée de bonne heure par les mollesses de l'art ; il leur faut plus tard les surexcitations des quinquets, de la musique, de la foule, l'attrait irritant des rivalités ; il leur faut des femmes en vue, des actrices, des courtisanes renommées. Pour ces hommes si rompus aux roueries de l'existence, il semblerait que ce dût être le contraire, et que leur expérience effroyable leur est une garantie suffisante contre les enivrements de la rampe et du papier doré. Pas du tout. On les voit se prendre, plus aisément que des garçons merciers, aux filets éclatants tendus par ces sirènes et se déshonorer en mille folies imprévues. Grimod de la Reynière devait subir le sort commun ; son amour, augmenté par des difficultés de toute espèce, atteignit un paroxisme où s'effacèrent les premières et les plus simples considérations de la famille et du monde. Il oublia, non pas ce qu'il devait à lui-même, — car dans la voie d'excentricité où il était entré, il ne faisait qu'ajouter un fleuron de plus à sa couronne d'avoines et de perles mélangées, — mais aux convenances sociales, à leur

juste susceptibilité. Faut-il le dire enfin? On s'y prend à deux fois pour avouer ces ridicules, et l'on en rougit comme s'ils vous étaient propres : Grimod de la Reynière, l'amoureux éploré de Mme Mitoire, l'apôtre du célibat, l'ami de Lavater et de M. Joubert, l'épicurien de Béziers et l'indépendant de tous pays, Grimod de la Reynière épousa, — entendez-vous, — épousa, légitimement et publiquement, l'actrice, l'Eucharis du théâtre de Lyon.

Voilà cependant celui qui s'écriait, quelques années auparavant :

De l'amour j'ai brisé les armes,
Ainsi que je l'avais promis;
Mais loin d'en répandre des larmes,
J'en plaisante avec mes amis.

VIII.

GRIMOD DE LA REYNIÈRE NÉGOCIANT.

Grimod avait cassé les vitres. Ses parents ne voulurent plus entendre parler de lui. S'il avait eu l'intention de se venger de l'incarcération qu'ils lui avaient fait subir pendant vingt-cinq mois, il était certes bien vengé. Il venait de donner pour nièce à

Malesherbes et pour belle-fille à sa mère, non pas même une bourgeoise, ce qui eût été pardonnable, mais une obscure actrice de province. De tels faits n'avaient pu s'accomplir que sous une révolution favorable aux mésalliances et intéressée à la confusion des diverses classes de la société française.

Mais si, aidé par le mouvement politique, Grimod de la Reynière s'était largement et audacieusement vengé d'un acte de despotisme, il faut ajouter aussi que cela avait été beaucoup à ses dépens. Bravée dans son orgueil, c'est-à-dire dans ce qu'elle avait de plus cher, sa famille le laissa abandonné à ses seules ressources. Il s'y était sans doute attendu, et il avait pris ses mesures en conséquence; dans la voie philosophique où il était entré et où son mariage venait de le pousser si avant, il n'hésita pas à suivre un exemple recommandé déjà par Sedaine dans son personnage du *Philosophe sans le savoir*, ce négociant-gentilhomme qui enfouit ses titres dans un tiroir jusqu'au jour où, par son travail, il pourra leur rendre leur premier lustre. Grimod de la Reynière se voua au commerce, et montra que, tout en restant un original, il savait être un homme habile et actif. Cette partie de son existence n'en est pas une des moins honorables; elle atteste une force réelle de caractère et d'heureuses aptitudes qu'il est rare de réunir; si elle ne lui donne pas

raison dans ses travers, du moins elle excuse beaucoup de ses caprices.

Grimod de la Reynière fut un des premiers fondateurs en France de ces entrepôts ambulants auxquels on a conservé le nom de *bazars*, réunion de toutes sortes d'objets et de marchandises. Il commença par aller tenir la foire de Beaucaire, qu'il ne connaissait point, et où il ne débuta vraiment pas mal ; de là il se rendit à Nîmes, et successivement à Lunel, à Montpellier, à Marseille. C'était un spectacle intéressant que de le voir s'empresser autour des chalands et faire l'essai sur eux de sa parole engageante. Mirabeau n'était qu'un marchand de draps pour rire ; Grimod, lui, y allait pour tout de bon, comme on fait lorsqu'on est marié et déshérité. Il fut aidé pendant les premiers temps par son nom et sa réputation, mais pas autant toutefois qu'on pourrait le croire ; car à cette époque la discussion des intérêts généraux avait cédé la place aux fureurs des passions particulières, et les pas de géant par lesquels la Révolution marquait sa course ébranlaient surtout le sol du Midi. Plus d'une fois il se vit embarrassé au point de manquer des objets les plus nécessaires à son commerce ; mais il était rare alors que son imagination ne lui vint point en aide.

Tout en sacrifiant sur les autels de Mercure, il n'avait pas abandonné le culte d'Apollon ; dans

les loisirs que lui laissait son négoce, utilisant sa grande facilité de composition, il semait sur sa route des brochures mêlées de vers et de prose, telles que *Peu de chose* et *Moins que rien, suite de Peu de chose*, ainsi que des éloges historiques des villes qu'il parcourait. Dans une de ces publications, on trouve un petit roman satirique et ténébreux, *Mousseline-la-Sérieuse,* où la plupart des noms sont anagrammatisés. Nous ne citons que pour mémoire ces opuscules. Il avait également ouvert à Lyon une souscription pour un ouvrage qui devait comporter quatre volumes in-octavo, *Les Considérations sur l'Art dramatique;* et il annonçait en outre un *Essai sur le Commerce en général et sur quelques commerçants en particulier.* « C'est après avoir bien considéré mon sujet sous toutes ses faces, disait-il à propos de cet ouvrage, que je me suis décidé à le traiter. Cet Essai sera très-utile aux jeunes négociants, dans un moment surtout où l'on croit que, pour exercer cette profession, il suffit d'ouvrir un magasin et de payer une patente; par lui, les consommateurs apprendront à se défier de plus d'une espèce de fraude, et sauront peut-être gré à l'auteur de les avoir fait jouir à peu de frais du résultat de ses pénibles recherches et des fruits de sa propre expérience. » Je ne sache pas que ces deux ouvrages aient paru.

La Terreur ne le gêna ni dans son commerce ni

dans ses distractions littéraires. Ne devons-nous pas à ce propos remarquer l'adresse de cet homme, en qui tout annonçait un fou ou tout au moins un imprudent, et admirer le tact parfait avec lequel lui, ennemi de la Révolution et fils de fermier-général, porteur de la haïssable particule, allié à des maisons riches et nobles, il sut traverser une telle époque, non en se cachant ou en empruntant un masque démocratique, mais en conservant son humeur riante, son amusante faconde, en continuant à marcher le front levé et à pratiquer ses trois amours de la table, du théâtre et des vers? Qui ne se fût attendu, de sa part, à des saillies dangereuses, à des exemples ou à des écrits compromettants, lorsque la surexcitation était dans tous les partis, lorsque les hommes les plus froids étaient amenés à sortir des gonds? Reconnaissons donc en Grimod de la Reynière une prudence aisée, une sagesse habile, et cette souplesse sans effronterie qui est le lot des natures épicuriennes; après avoir apprécié tout ce qu'il lui fallut de courage pour se créer une position indépendante, sachons apprécier tout ce qu'il lui fallut d'esprit pour dompter momentanément ce penchant à la critique et à l'égotisme, qui lui faisait remonter le courant des usages.

Reconnaissons mieux encore : reconnaissons-lui le cœur d'un fils et ces qualités de dévoûment qu'on lui a trop contestées. Victimes désignées à l'avance

aux rigueurs du nouveau régime, son père et sa mère avaient été à leur tour enfermés comme suspects ou comme coupables. Au risque de sa propre sûreté, il accourut à Paris, pour la première fois depuis sept ans. Bien lui en prit alors de s'être assuré jadis des amis à tous les étages de la société ; bien lui en prit surtout de sa petite *opposition* aux courtisans et de ses plaidoyers en faveur des pauvres. La fortune a des tours de roue qui ne manquent jamais de donner raison aux hommes prévoyants ; ce qui lui avait tant nui sous Louis XVI fut justement ce qui le servit sous la Terreur ; on exalta ce qu'on ne tolérait autrefois qu'à peine. Il put encore employer son crédit, faire des démarches, voir ceux de ses anciens convives que l'élection avait portés au pouvoir. La partie était belle pour lui ; il sollicitait la liberté de ceux qui lui avaient ravi la sienne !

Jusqu'au commencement de l'Empire, la vie de Grimod n'offre rien de particulier, ou du moins elle se perd dans les tintamarres et dans la fumée guerrière qui signalent l'avènement prodigieux du XIXe siècle. La critique théâtrale paraît avoir été ce qui l'occupa le plus, à en juger par la collection du *Censeur dramatique,* publiée en 1797 et en 1798, et réunie par le libraire Desenne en quatre volumes in-8°, de 600 pages chacun. Ce journal était et est encore très-prisé des amateurs ; il avait beaucoup

d'autorité et rendait des arrêts écoutés du parterre. Fleury, qui était un homme charmant, mais quelquefois irritable, fut tellement piqué d'un article du *Censeur,* qu'il s'oublia jusqu'à écrire à Grimod de la Reynière un billet dans lequel se trouvait cette phrase insolite : *Vous en avez menti.* Le billet avait toute la cavalière impertinence des petits-maîtres : il était sur papier à fromage comme les poulets amoureux du maréchal de Richelieu, et il était orthographié comme les poulets du maréchal. Grimod de la Reynière ne se fâcha pas ; au contraire : il voulut rendre public son affront et il imprima le billet de Fleury, tel qu'il l'avait reçu, c'est-à-dire dans toute son innocence grammaticale. Le malencontreux : *Vous en avez menti* produisait particulièrement un effet homérique ; c'était un assemblage colère de voyelles et de consonnes qui, de temps immémorial n'avaient jamais eu la moindre relation avec ces quatre mots. Le pauvre comédien, bafoué par tout le monde, manqua d'en faire une grosse maladie ; et, sur la fin de ses jours, il ne prononçait qu'avec amertume le nom de Grimod de la Reynière.

Le Censeur dramatique servait aussi à son auteur (il faut bien le dire !) de passeport pour s'annoncer chez les actrices, et quelquefois de passe-partout. Cétait particulièrement autour de la Comédie-Française qu'il rôdait ; il affectionnait tellement ce

théâtre qu'il en avait fait représenter les principaux pensionnaires sur une série de gilets brodés. Un des objets de ses soupirs fut longtemps Mlle Mézerai ; il lui écrivit, car on sait que les lettres ne lui coûtaient guère ; mais Mlle Mézerai ne l'écouta que d'une oreille, et finalement elle lui répondit en ces termes très simples et sans moquerie : « Quand je vous ai prié, Monsieur, de ne plus me parler d'un amour que je ne partagerai jamais, et de renfermer vos sentiments pour moi dans les bornes de l'amitié, j'étais bien loin de penser que vous chercheriez dans ce mot l'espérance ou le prétexte d'une liaison intime et d'une affection mutuelle. Quelque pure que puisse être votre amitié, il serait trop aisé de s'y méprendre.... Ainsi, donnez à ce mot non pas le sens académique et grammatical que vous avez choisi, mais celui qu'il a reçu de l'usage et de la société !..... Vous me demandez de me parler au théâtre et de me voir quelquefois chez moi. D'abord, je vous observe que je n'aime ni le jeu muet, ni les conversations dans les coulisses ; c'est affaiblir l'attention qu'on doit à ses rôles, et sans doute le *Censeur dramatique* ne veut pas m'y exposer. Quant aux visites, je ne reçois chez moi comme amis que ceux d'un homme que j'aime et qui m'a consacré sa vie. Si je ne me devais cette conduite à moi-même, je la devrais à son extrême attachement. Je suis fâchée que, n'ayant pas l'honneur de vous con-

naître, il ne puisse pas me procurer le plaisir de vous recevoir (1). »

Deux volumes très-compacts, intitulés : *L'Alambic littéraire* vinrent s'ajouter, quelque temps après, au *Censeur dramatique*. C'est une analyse raisonnée de quelques productions en vogue. A travers beaucoup de romans que sa politesse l'entraîne à recommander, — *Les Horreurs du Destin, ou Les Quatre Infortunés,* — il rencontre quelquefois des livres honorables, tels que l'ouvrage de Mme de Staël sur *La Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales; Atala ou Les Amours de deux sauvages dans le désert,* par M. Fr. Aug. de Châteaubriand, *Le Nouveau Paris* de Mercier. Grimod de la Reynière accorde à chacun de ces ouvrages la justice qui lui est due ; mais il faut reconnaître que si son jugement en matière littéraire ne manque pas de rectitude, en revanche il est un peu étroit et dénué d'élévation. Aussi *L'Alambic, Le Censeur*, furent-il impuissants à remettre son nom en lumière ; on ne s'occupa pas plus de l'écrivain que du gourmand, bien que ce dernier continuât toujours à être voué au *ténia*. La Révolution ne fut guère autre chose pour lui qu'une halte dans l'ombre. Sa haine pour ce temps d'alarmes s'en fortifia;

(1) *Histoire de la Société française pendant le Directoire*, par MM. Ed. et J. de Goncourt.

il n'en parle jamais qu'avec amertume, ou bien, comme dans les lignes suivantes, il le juge d'un mot, mais ce mot est écrasant : « Il est de fait que, pendant les années désastreuses de la Révolution, il n'est pas arrivé un seul beau turbot à la halle. »

La résurrection complète de Grimod ne date que du jour de l'apparition de *L'Almanach des Gourmands*, — son monument ! — Alors commença pour lui une nouvelle ère, fondée sur d'imposants travaux. On était sous le Consulat, et la Renaissance gastronomique appelait tous les appétits intelligents.

IX.

LES PÈRES DE LA TABLE.

Suspendez au plafond les jambons de Bayonne et de Westphalie, couronnés de lauriers ! Que les terrines de Nérac s'unissent aux pâtés d'esturgeons et d'alouettes ! Que l'orgueilleuse carpe du Rhin s'étale à côté de la délicate truite genevoise ! Mariez au rouge éclatant des écrevisses le vert joyeux des asperges , et, sur la nappe coquettement nouée à ses quatre coins, entassez, sans crainte de profusion, les bouteilles en forêt : celles-ci, nettes et solides, laissant briller à travers leurs flancs le vin rose de

la Bourgogne; celles-là, les fluettes bordelaises, arrachées violemment au travail des sœurs d'Arachné et toutes couvertes encore de leurs festons poudreux !

Allumez les bougies, tenez les portes closes; que le silence, fils de l'attente, soit à peine troublé par ce léger bruit que donne le sourire en échappant à des lèvres impatientes ou par ces derniers soupirs qu'exhalent les viandes gémissantes subitement ravies à la cuisson. Petits nuages odorants formés par la vapeur des mets, amoncelez-vous au-dessus de nos têtes et faites une atmosphère à nous enivrer! — Les délices de la table veulent leur harmonie graduée, douce et réfléchie d'abord, comme le potage qui l'inspire; puis légère, sautillante même, à l'unisson des *relevés* et des *entrées*, excitante comme un filet de lièvre glacé à l'essence d'anchois, distinguée comme une purée de gibier à la turque, ou simplement idyllique comme une balotine d'agneau en musette; ensuite elle devient sévère avec les *bouts de table*, solennelle avec les grosses pièces et les plats de rôt; moment important ! milieu décisif !

Le Consulat et l'Empire ramenèrent l'appétit en France. Ce fut une belle époque, à l'abri de tout sarcasme. Nul mieux que le somptueux Cambacérès ne pouvait renouer la chaîne des traditions gastronomiques; il se montra à la hauteur de sa mission

et fit de son hôtel, situé sur la place du Carrousel, un temple à Comus, où les adorateurs ne manquèrent pas. A leur tête était le célèbre d'Aigrefeuille, ancien procureur-général de la cour des aides de Montpellier, un oracle en matière de dégustation, visage vermeil et rebondi, esprit éclairé et artiste. Cambacérès et d'Aigrefeuille ! A moins d'ingratitude, voilà deux noms que nous ne pourrons jamais oublier ni désunir ; ils ont ouvert les battants du XIXe siècle et crié les premiers : *Le dîner est servi !* Autour d'eux se pressait un bataillon d'élite, un bataillon sacré : Joseph Roques, appréciateur savant de toutes les combinaisons alimentaires ; le marquis de Cussy, un raffiné des meilleurs temps ; le marquis de Villevieille, aussi maigre que d'Aigrefeuille, était rebondi ; Brillat-Savarin, magistrat aimable, qui, les jours d'audience, incommodait tous ses collègues par l'odeur du gibier qu'il apportait dans ses poches pour le faire faisander ; Camerani, l'homme du potage étourdissant qui porte son nom, le phénix des potages, un potage qui, pour être bien fait, ne revient pas à moins de soixante francs pour deux personnes.

Fut-ce un effet de la diète subie trop long-temps sous la Révolution ? Le nombre des gourmands augmenta. A ces temps désastreux, où deux onces d'un pain noir et malsain formaient toute la nourriture d'un habitant de Paris, où, avec une rame d'as-

signats, on ne pouvait, dans les campagnes, obtenir un sac de farine, succédèrent des temps de cocagne, où la table ne fut pas mise seulement pour quelques privilégiés, mais pour tout le monde. Le cabaret devint restaurant. La Révolution avait ruiné tous les maîtres de maison et mis les bons cuisiniers sur le pavé ; il ne leur restait plus qu'à s'employer au service du public : c'est ce qu'ils firent ; et ce qui n'était qu'une ressource extrême, un parti conseillé par la nécessité, devint pour eux l'origine d'une fortune extraordinaire (1). Outre qu'ils popularisaient un art long-temps circonscrit dans les

(1) Méot et Beauvilliers étaient les plus renommés. Méot s'était installé dans les magnifiques appartements de la Chancellerie d'Orléans, rue de Valois, où sont aujourd'hui les bureaux du *Constitutionnel*. Plus tard, sous la Restauration, Méot surveilla la table du prince de Condé, qui lui demandait souvent *comment faisait Monsieur Bonaparte*.

Beauvilliers demeurait rue de Richelieu, vis-à-vis l'emplacement où est maintenant le monument de Molière. Il se promenait dans ses salons, vêtu d'un habit à la française, à boutons d'acier ; quand il apercevait un plat qui ne lui paraissait point confectionné selon les règles de l'art, il l'enlevait, malgré les réclamations du dîneur, et en faisait préparer un autre.

Les élégants allaient manger la poule au riz, en sortant du spectacle, à la Grande-Taverne, chez Naudet, au Palais-Royal, galerie de Valois. — Archambaud, rue de Louvois, avait la foule dans les nuits des bals masqués de l'Opéra.

régions supérieures, ils travaillaient à leur gloire, et se forgeaient des noms qui durent encore. Ils furent d'abord aidés dans cette transformation par cette inondation subite de législateurs sans domicile et par cette crue de nouveaux riches qui, ne voulant point tout d'un coup ouvrir maison et afficher un luxe qui aurait pu les trahir, entraînèrent par leur exemple tous les Parisiens au restaurant. Encouragés par le retour du numéraire, les halles commencèrent à se repeupler ; au son des écus, les bœufs de l'Auvergne et de la Normandie pressèrent leur pas grave pour arriver plus tôt sous la hache des bouchers ; les moutons du Cotentin et des Ardennes accoururent à toutes jambes pour se métamorphoser en éclanches et en côtelettes.

Heureusement inspirées et s'associant au mouvement général, plusieurs sociétés particulières s'étaient établies : la société du Gigot de Caen, la société des Gobe-Mouches, fondée et présidée par Jourgniac de Saint-Méard, connu par sa relation si dramatique des massacres de l'Abbaye, auxquels il échappa à force de présence d'esprit et de verve. A plus de soixante ans, Saint-Méard avait encore le bonheur de faire six repas par jour, ou, pour mieux dire, il n'en faisait qu'un seul, lequel commençait le matin et finissait le soir, pour recommencer quelquefois dans la nuit. Ce fut pour l'état-major de la société des Gobes-Mouches qu'un pâ-

tissier exécuta une ruche entourée d'une multitude d'abeilles, tant en pâte d'office qu'en pastillage. — Dans cette même catégorie, bien qu'avec une étiquette spéciale, rangeons aussi les réunions du Caveau, ces Soupers de Momus, ces dîners du Vaudeville, où la chanson, considérée comme élément principal, n'empêchait ni de manger ni de boire, au contraire. Un proverbe qui a obtenu les honneurs de l'alexandrin, ou un alexandrin qui est devenu proverbe, affirme que rien n'est facile à digérer comme les morceaux caquetés ; qu'est-ce que c'est donc alors que les morceaux chantés ! Du reste, aucun doute n'est permis sur la solidité des repas des sociétés chantantes, lorsqu'on songe que parmi les convives habituels il y avait des gourmands réputés, ayant fait et faisant tous les jours leurs preuves, tels que le gros et rubicond Ducray-Duminil, Dieulafoi, et celui qui s'écriait si gaiement :

A quatre heures, lorsque j'entre
Chez le traiteur du quartier,
Je veux que toujours mon ventre
Se présente le premier !

Un poète pratique, celui-là, buvant le vin qu'il chantait, aimant pour tout de bon l'Iris ou la Fanchette dont il célébrait les appas, Désaugiers, enfin !

On suppose qu'une telle réaction ne trouva pas Grimod insensible; moins que jamais il ne voulut consentir à se laisser distancer. Malheureusement la Révolution avait pratiqué des brèches immenses aux biens des fermiers-généraux ; tout au plus s'il pouvait encore, de mois en mois, renouveler quelques-uns de ces festins qui avaient fait sa réputation au siècle précédent. Or, pour peu que nous soyons parvenu à donner une idée de son caractère, il est évident que Grimod n'était pas homme à se contenter d'une place secondaire. S'il lui était impossible d'être le premier, au moins avait-il l'orgueil d'être classé à part, d'être le seul. Après de longues méditations, il crut avoir trouvé le biais qu'il cherchait : sans renoncer au beau rôle d'amphitryon, il s'empara du rôle, non moins beau et alors unique, de professeur. Professeur de l'art manducatoire ! Sur ce terrain, il était assuré de ne rencontrer aucune rivalité; son autorité bien connue allait prévaloir d'un bout de la France à l'autre ; son jugement allait planer sur les tables les plus orgueilleuses, et l'ensemble de ses décisions doterait le monde d'un code chaque jour consulté, le code la Reynière !

Ce fut alors qu'il fonda *L'Almanach des Gourmands,* recueil inestimable, commencé en 1803 et continué jusqu'en 1811, avec un succès attesté par de nombreuses réimpressions. Il avait découvert sa

vraie voie, celle où son talent d'écrivain, enflammé par une passion éternellement vivace et soutenu par des connaissances particulières et profondes, était le plus susceptible de relief.

X.

L'ALMANACH DES GOURMANDS.

L'Almanach des Gourmands, « par un vieil amateur » (Maradan, libraire), contient tout ce qu'il importe de savoir, depuis les recettes les plus rares et les découvertes les plus importantes, jusqu'aux innombrables manières de *friser* et de *bâtonner* les serviettes ; — comment il faut s'y prendre pour les plier en coquille simple ou double, en forme de melon, de coq, de rat, de perdrix, de faisan, de poule avec ses poussins ou de pigeon qui couve dans un panier ; comment on leur fait figurer deux chapons dans un pâté, un lièvre, deux lapins, un cochon de lait, un chien avec son collier, un brochet, une carpe, un turbot, une mitre, un poulet d'Inde, une tortue, une croix de Lorraine ou une croix du Saint-Esprit. Le premier volume, qui a eu trois éditions en fort peu de temps, est divisé en douze chapitres, indiquant les productions qui correspondent aux douze mois de l'année ; les autres volumes,

moins resserrés dans leur plan, et par conséquent moins succints, renferment des articles précieux sur les braisés, les coulis, les progrès de l'art du four, les ambigus, etc., ainsi que des considérations pleines de sollicitude sur la santé des cuisiniers. Un *Itinéraire nutritif,* ou promenade dans les principaux magasins, complète utilement ces travaux en donnant l'adresse des fournisseurs les mieux accrédités. Chacune des années de *L'Almanach des Gourmands* est dédiée à un mangeur illustre, à commencer par d'Aigrefeuille et à finir par le docteur Gastaldy, mort des suites d'une ingestion à la table de Mgr de Belloy, archevêque de Paris et gourmet émérite lui-même.

Le succès de *L'Almanach des Gourmands* rapporta à son auteur un si grand nombre de cadeaux de toute espèce, tels que bourriches de gibier, marées princières, pâtés de guignards de Chartres, rouges-gorges de Metz, qu'il lui devint indispensable d'appeler autour de lui un *jury dégustateur,* composé d'hommes experts, pour l'aider à se prononcer sur le mérite de ces envois. Ce jury se réunissait une fois par semaine, et était organisé de la manière la plus imposante : il y avait un président, un vice-président, un chancelier et un garde des sceaux. Les échantillons étaient consommés sans que l'on connût les noms des auteurs ; et les jugements recueillis par un secrétaire n'acquéraient force de loi qu'à la séance

suivante, par l'adoption du procès-verbal. — Malgré la conscience de ces formalités, il s'est rencontré des personnes pour désapprouver en cette circonstance la conduite de Grimod de là Reynière. Nous ne pouvons nous placer au point de vue de leur délicatesse exagérée. « *L'Almanach des Gourmands,* dit-il en s'expliquant lui-même sur ce sujet, me rapporte beaucoup plus de bonne humeur et de joyeuses invitations que d'argent. Quant aux *légitimations* qu'il m'attire, elles me sont plus onéreuses que profitables, et je n'ai aucun intérêt à les voir accroître au-delà du nombre nécessaire au bien de l'art ; on en devine la raison : ces *légitimations* seules ne peuvent composer un dîner, et il est aisé de voir que l'auteur emploie une partie de ses minces revenus pour soutenir la gloire de la gastronomie et garantir les plaisirs du public (1). »

Chacun des volumes de *L'Almanach des Gourmands* est orné d'une gravure nouvelle, qui porte au bas : *A. B. L. Grimod de la Reynière, inv*. Ces gravures, ingénieuses et fort compliquées, sont invariablement accompagnées d'une explication qui n'est pas une des choses les moins amusantes du recueil ; nous copions l'une d'elles : « SUJET DU FRONTISPICE. Au milieu d'une belle et vaste cuisine, pourvue de tous les ustensiles nécessaires à son

(1) Sixième année, pages 165 et 225.

exploitation, on remarque un amphitryon en robe de chambre, recevant des mains de son chef de cuisine le menu du dîner du jour. Des casseroles sur les fourneaux, des pâtés dans le four, des entrées toutes marquées sur la table à dresser, un jeune marmiton qui trousse un poulet, tout annonce qu'un grand festin se prépare et qu'il règne dans ces préparatifs une activité qui contraste d'une manière heureuse avec le visage calme du cuisinier et l'air satisfait de l'amphitryon. Le peu d'espace que laisse le format de nos volumes n'a permis que d'indiquer cette scène touchante, dont on a été forcé de supprimer les accessoires les plus intéressants. L'intelligence des gourmands y suppléera ; et ils se rappelleront que le plus grand tableau qui existe en peinture, celui des *Noces de Cana* du grand Véronèse, a suffi à peine à cet immortel artiste pour peindre des gourmands à table. »

Il y a beaucoup d'esprit dans *L'Almanach des Gourmands,* mais de cet esprit juste et point trop alambiqué : « L'étymologie du mot *faisander* annonce assez que le faisan doit être attendu *aussi long-temps que la pension d'un homme de lettres qui n'a jamais su flatter personne.* On le suspend par la queue et on le mange lorsqu'il s'en détache ; c'est ainsi qu'un faisan pendu le mardi-gras est susceptible d'être embroché le jour de Pâques. » Grimod de la Reynière aimait la plaisanterie, mais il ne lui

sacrifiait jamais la vérité; chez lui un bon mot était un bon mot, et point du tout un paradoxe.

Il faut l'entendre, dans son zèle, gourmander les charcutières ou les pâtissières qui s'occupent trop de leur toilette au détriment de leur étalage, et qui partagent leur temps entre le salon et la boutique. L'asssiduité à son comptoir, telle est la première qualité qu'il veut chez une marchande. Il n'a pas non plus assez d'énergie pour flétrir les vendeuses déloyales, « celles qui se moquent de vous et vous disent des injures, comme font Mme Ducrot, rue Traînée, et Mme Pouard, grainetière, au Cheval blanc, à la halle à la Viande. » Celles-là, il les signale courageusement et les expose au pilori de la publicité ; il dit carrément leur fait à tous ceux qui *écorchent* les gens ; il prend en main la cause des opprimés ; témoin le trait suivant : « Nous devons au maintien de la police gourmande de signaler M. Grec, marchand de comestibles, passage des Panoramas, comme un homme de très-mauvaise foi. Il y a peu de jours qu'après avoir vendu à M. Francis, auteur dramatique, un pâté *gâté*, il a non-seulement refusé de le reprendre, mais même de le reconnaître, et son insolente épouse a injurié en termes grossiers M. Francis, qui menaçait de déférer sa friponnerie à la société Epicurienne séante au Rocher de Cancale. » Mais autant Grimod de la Reynière se montre impitoyable envers ceux

qui n'exercent pas leur métier avec aménité, autant il est complaisant envers les fournisseurs et les fournisseuses d'accortes manières, autant il a pour eux et pour elles des flatteries de choix. Il s'entremet dans leur vie privée, parle de leur intérieur et de leurs habitudes, badine sur leurs noms ou à propos de leur profession, enfin tient le public au courant de mille petits détails familiers. « Mme Simon, la bouchère, dit-il, bien convaincue que *c'est un mari vivant qui console d'un mort,* a fait ce que font toutes les bouchères : elle a épousé son étalier ; en sorte qu'au lieu d'un époux sec, long, noir et sur le retour, elle en a un gras, large, frais, couleur de rose et dans la fleur de l'âge. »

Sa dissertation à propos des *dîners bruns* et des *dîners blonds* est tout-à-fait ingénieuse. « Qui croirait, dit-il, qu'entre le teint d'une jolie femme et la couleur d'un dîner, il existe des points de comparaison et de contact, qui font naître une foule de rapprochements. Rien cependant n'est plus réel. Les dîners sont bruns ou blonds, selon que l'une de ces deux couleurs domine parmi les entrées qui les composent ; car ce sont ici les entrées seules qui comptent, comme c'est le visage seul qui détermine la couleur de la peau. Un homme versé dans les sciences gastronomiques reconnaît au premier aperçu à quelle couleur appartient le dîner auquel il assiste. Soit donc, par exemple, un premier service dont toutes

les entrées, ou du moins le plus grand nombre, présentent des ragoûts dont la nuance est nécessairement foncée, tels que les civets, les compotes au roux, les hachis, les hochepots et cent autres mets qui appartiennent plutôt à la cuisine vulgaire qu'à la haute cuisine, notre observateur décidera que c'est un *dîner brun* et par conséquent d'une catégorie inférieure ; car il est à remarquer que toutes les entrées brunes sont d'un travail beaucoup plus facile que les autres, parce que rien de plus aisé dans ces sortes de nuances que de masquer les fautes.

« Si, au contraire, il voit que ce premier service présente une réunion de ces entrées délicates et fines dont la couleur se rapproche plus du blanc que de toute autre, telles que les béchamels, les quenelles, les fricassées de poulets, les émincés aux concombres, les grenadins aux crêtes et une foule d'autres plats difficiles, dont les poissons les plus recherchés, les viandes les plus tendres et les volailles les plus délicates font partie, — il décidera que c'est un *dîner blond,* fruit du travail et des méditations d'un artiste de première classe ; car un dîner blond est très-supérieur en tous points à un dîner brun , que tous les cuisiniers peuvent, sans beaucoup de peine, faire passable, tandis qu'il faut tout l'art des Morillon, des Véry, des Robert, pour s'élever à la hauteur de l'autre. »

Souvent l'enthousiasme de Grimod ne connaît aucune limite. « On mangerait son propre père à cette sauce! » s'écrie-t-il après avoir complaisamment décrit la manière de mettre les grives au genièvre. Comme Buffon, il a l'expression pompeuse et la phrase cadencée ; comme lui également, il ennoblit tout ce qu'il touche ; rien n'est bas sous sa plume ; il se promène longuement à travers les régions souterraines où glapissent les casseroles, sans en rapporter un grain de charbon sur son jabot, une tache de graisse à ses manchettes. Pourtant, il ne dédaigne rien, et le modeste fricandeau à l'oseille a droit aussi bien à son attention que l'orgueilleux filet de bœuf en talon de botte à la glace. Ses métaphores sont brillantes, ses comparaisons toujours justes et heureusement choisies ; il appelle le brochet l'*Attila des rivières,* l'alose *une noisette aquatique*, et le cochon l'*animal encyclopédique par excellence*. Mais c'est surtout dans le dictionnaire de la galanterie qu'il s'attache à puiser ses plus séduisantes périodes, ses plus ingénieux rapports. Une pêche lui rappelle à la fois le teint de Mme Belmont, la peau veloutée de Mlle Arsène, l'éclat de Mme Giacomelli, la bouche de rose de Mlle Mars ; — il n'est pas jusqu'au noyau dans lequel il ne trouve l'image du cœur de plusieurs femmes insensibles. On voit que sur ce terrain Grimod de la Reynière pouvait en remontrer à M. Emmanuel Dupaty.

Cependant, quelque galant qu'il se montre toujours, ce n'est pas à table que la place du beau sexe lui semble marquée. Il établit une ligne de séparation entre l'amour et la bonne chère; sa politesse en murmure intérieurement, mais il s'est institué le gardien incorruptible du principe. Dans le sixième volume de son *Almanach*, deux poètes, Despaze et Coupigny, agitèrent ce très-délicat sujet des dîners avec les femmes et des dîners sans les femmes, Despaze le satirique disait :

Voulez-vous tuer nos saillies,
Nos bons mots, nos transports si doux,
Faites que dix femmes jolies
Prennent place au milieu de nous.

Le sentimental Coupigny prétendait au contraire que :

Du soin de nous vaincre occupée,
Cypris est sûre de ses traits,
Lorsque la pointe en est trempée
Dans un vin pétillant et frais,

Grimod de la Reynière, après avoir écouté l'une et l'autre partie, prononça résolûment cet arrêt : « — La thèse que deux poètes aimables défendent avec autant d'esprit que de grâce et de gaîté, n'a

jamais formé un problême parmi les vrais gourmands. Tous sont d'accord, en effet, que les femmes, petites mangeuses, et qui trouvent toujours le temps long à table, parce que c'est le lieu où l'on s'occupe le moins d'elles, doivent être bannies de tout repas savant et solide. » La concession arrive néanmoins, et il ajoute : « Mais, dans le cours ordinaire de la vie, particulièrement dans les soupers, où l'on prise plus ce qui entoure la table que ce qui la couvre, elles seront toujours les bien venues. » Cette conclusion est sèche ; il tolère les femmes, il ne les admet pas ; encore n'y a-t-il qu'une seule catégorie de femmes — les actrices, bien entendu, — dont la société lui paraisse quelque peu agréable et ne paralyse pas l'action effrénée de ses mâchoires.

XI.

Voici la lettre que reçurent un matin les membres du Jury dégustateur et une centaine d'autres individus :

« M[me] Grimod de la Reynière a l'honneur de vous faire part de la perte douloureuse qu'elle vient de faire dans la personne de son mari. Les obsèques auront lieu aujourd'hui mardi 7 juillet. Le convoi

partira de la maison mortuaire, rue des Champs-Elysées, n° 8, à quatre heures précises. »

Mort! Grimod de la Reynière était mort ! Cette nouvelle se répandit dans Paris avec la rapidité de la foudre. Comment était-il mort? Depuis quand était-il mort? Personne ne pouvait répondre à ces questions.

D'autre part, on s'étonna de l'heure inaccoutumée de l'enterrement, qui était précisément celle du dîner ; quelques estomacs en murmurèrent. Néanmoins, la plupart de ceux qui avaient reçu des lettres de convocation furent exacts au funèbre rendez-vous. Il y avait là Cailhava, qui portait suspendue à son cou une dent de Molière enchâssée dans un médaillon ; Mercier, coiffé de son immuable chapeau à cornes ; Geoffroy (avec qui l'on veut que Grimod de la Reynière ait collaboré pendant quelque temps), et tous les grands cuisiniers de Paris. Reçus dans une salle d'attente, ils apportèrent leur visage chagrin, se demandant l'un à l'autre à voix basse comment la mort n'avait pu faire qu'une bouchée d'un tel homme. Pendant ce temps-là, des personnages à figure sinistre circulaient en se transmettant des ordres, et en portant par intervalles un mouchoir à leurs yeux.

Tout-à-coup un signal se fait entendre ; les amis et connaissances croient que c'est celui du départ et

s'échelonnent déjà par couple, en se dirigeant vers l'escalier, lorsque, ô surprise ! ô coup de théâtre inattendu ! une porte s'ouvre avec fracas, et, laissant échapper un flot de lumière, montre à tous les regards une table gigantesque, servie magnifiquement, au milieu de laquelle Grimod lui-même, Grimod vivant, appelle ses amis !

Nous laissons à penser ce que fut ce festin, et de quelle gaîté fut suivie la sensation pénible occasionnée par la fausse nouvelle du trépas de l'amphitryon. Grimod de la Reynière, en renouvelant la fantaisie de Charles-Quint au monastère de Saint-Just, avait d'ailleurs un motif : il voulait savoir quels étaient ses meilleurs et ses plus sincères amis, et pour cela, jugeant tout le monde à son aune, il n'avait rien trouvé de mieux que de les déranger à l'heure de leur dîner, — estimant, disait-il, qu'un tel sacrifice est la plus grande preuve d'affection qui se puisse donner.

Cette aventure est une de celles qui eurent le plus d'écho ; elle servit à augmenter la popularité de ses œuvres, car l'*Almanach* n'est pas son seul titre à la reconnaissance publique. Il voulut y joindre le *Manuel des Amphitryons* et le *Journal des Gourmands et des Belles*, qui rentre dans la concession galante. Ce journal, qui paraissait tous les mois en cahier in-18, contient dans son premier numéro un

portrait gravé de Grimod, la tête haute, le nez aquilin, la bouche vive, railleuse, l'œil assuré.

Ce fut à partir de la publication du *Journal des Gourmands et des Belles*, que (décoration sensible !) quelques femmes, je veux dire quelques actrices, commencèrent à être admises aux séances du jury dégustateur. Outre Mlle Emilie Contat, dont une intimité de plus de vingt ans avec Grimod de la Reynière autorisait la présence, on y vit tour-à-tour Mlle Mézerai, qui s'était enfin décidée à accepter une amitié persévérante; Mlle Betzi, du Vaudeville; Mlle Desbrosses, etc.; mais ces dames n'avaient que *voix consultative*.

Le *Journal des Gourmands et des Belles*, après avoir subi divers changements de rédaction, devint quelques années plus tard *L'Epicurien français;* mais alors Grimod de la Reynière s'en éloigna complètement, laissant les *faridondaine* et les *faridondon* remplacer ses dissertations savantes (1).

Le *Manuel des Amphitryons* parut en 1808, chez les libraires Capelle et Renaud. Il est orné d'un grand nombre de gravures en taille-douce destinées à faciliter la connaissance de la dissection des vian-

(1) Des amateurs estiment très-haut le *Journal des Gourmands et des Belles;* l'histoire de la cuisine depuis les temps les plus reculés y est particulièrement traitée sous une forme très-piquante de dialogues.

des, depuis l'aloyau jusqu'au carré de mouton, surnommé le rôti du philosophe, et depuis l'alouette, petit faisceau de cure-dents, jusqu'à l'énorme outarde, qui renferme sept chairs de couleurs différentes. C'est un catéchisme de poil et de plume, complété par une vaste série de menus pour toutes les saisons et par un traité de politesse gourmande où nous avons peut-être à reprendre une trop grande rigueur, — comme dans ce chapitre où l'auteur prétend que rien ne peut dispenser un maître de maison de donner un repas pour lequel les invitations ont été lancées, ni la maladie, ni l'incarcération, ni la mort même ! Il doit dans ces cas, selon Grimod, se faire remplacer et charger un ami, soit de vive voix, soit par testament, de remplir pour lui les fonctions d'amphitryon. Evidemment les indifférents, les gens sobres et généralement tous ceux qui ne sont point pénétrés de l'importance d'un festin, ne pourront s'empêcher de murmurer : Voilà un mangeur bien farouche !

Néanmoins, il s'est toujours défendu, avec raison, du reproche de gloutonnerie ; il avait une hygiène à lui propre, une sobriété particulière et relative, — qui sait ? un secret peut-être ! Ce secret, il l'a emporté avec lui, comme un autre Nicolas Flamel, en ne nous laissant que l'admiration et le regret. « Le gourmand n'est point un homme vorace, dit-il en quelque endroit : il mâche plus qu'un

autre, parce que cette fonction est pour lui un véritable plaisir, et qu'un long séjour des aliments dans le palais est le premier principe du bonheur. »

C'est cette ferveur constante, qui donne à ses paroles tant d'autorité. Toujours il est plein de son sujet, et ce n'est pas là un de ces amateurs superficiels et gouailleurs dont on doive considérer les écrits comme des badinages de cabinet, tel que le poème trop vanté de *La Gastronomie,* composé en face d'un verre d'eau sucrée. Grimod, lui, paie de sa personne ; l'homme est caution de l'écrivain, et sa vie tout entière est là pour répondre de la sincérité de ses ouvrages. « Pleure, si tu me veux faire pleurer, » dit un grand précepte de critique. Mange, si tu veux me faire manger ! Grimod de La Reynière s'est fait une loi de cet enseignement. — Faites ce que je dis, car je dis ce que je fais !

En conséquence de ces principes, il allait lui-même faire ses emplettes à la halle ; pour cela, il revêtait son habit le plus splendide, ses dentelles les plus fines. Derrière lui marchaient trois domestiques porteurs de grands paniers.

Quelques-uns des aphorismes disséminés dans le *Manuel de l'Amphitryon* et dans l'*Almanach des Gourmands* ont fait leur chemin ; beaucoup même, parmi ceux que nous allons choisir, sont passés à l'état de proverbes sans que les gens qui les em-

ploient journellement puissent en indiquer l'origine. Faisons cesser cette ignorance, et rendons à Grimod ce qui appartient à La Reynière :

« Le vin du crû, un dîner sans cérémonie et de la musique d'amateurs, sont trois choses également à craindre.

» En général, la cuisine a cela de commun avec les lois, qu'il ne faut pas la voir faire pour la trouver bonne.

» Quelques personnes redoutent à table une salière renversée et le nombre treize. Ce nombre n'est à craindre qu'autant qu'il n'y aurait à manger que pour douze. Quant à la salière, l'essentiel est qu'elle ne verse point dans un bon plat.

» Le fromage est le biscuit des ivrognes.

» Il est commode de dîner tard, parce qu'on peut alors concentrer toutes ses pensées sur son assiette, ne songer qu'à ce qu'on mange, puis s'en aller coucher après.

» Un vrai gourmand aime autant faire diète que d'être obligé de manger précipitamment un bon dîner. »

Ces maximes, ainsi que beaucoup d'autres, se retrouvent dans un volume anonyme intitulé *Gastronomiana* et publié sous l'inspiration évidente de Grimod de la Reynière. La vignette est signée de lui ; elle représente un homme qui déjeûne avec des huîtres et des pâtés ; au-dessous on lit : « Le plus

mortel ennemi du dîner. » Grimod, en effet, avait fini par ne plus déjeûner à fond ; il réservait ses forces pour la soirée, et il faisait bien, selon nous.

Ce n'est pas que de loin en loin quelques protestations satiriques ne vinssent à s'élever contre ce fougueux gastrolâtre ; l'une des plus piquantes fut l'*Almanach perpétuel des pauvres diables* « pour servir de correctif à l'*Almanach des Gourmands* » par un amateur peintre, musicien et poète. La dédicace à Baculard d'Arnaud, est un chef-d'œuvre d'esprit triste et charmant ; aussi la citerons-nous presque entière :

« A Monsieur Baculard d'Arnaud, doyen des pauvres diables :

» Monsieur,

» Que le digne rejeton d'illustres gourmands dédie un cours élémentaire et classique de gourmandise au gros et gras M. d'Aigrefeuille, moi, c'est sous vos maigres auspices que j'ose publier aujourd'hui l'almanach de ceux qui, comme vous, ont beaucoup de mérite, beaucoup d'appétit et peu d'argent. A Dieu ne plaise que j'implore jamais pour protecteurs de mes écrits ceux que l'on jugerait plus dignes d'une fourchette d'honneur que d'un fauteuil académique !

Je préfère l'estime des bons écrivains qui savent mieux faire l'analyse d'un ouvrage que le partage d'une poularde, et qui, toujours fidèles à la pureté de notre langue, ne peuvent s'accoutumer au mot néologiste de *restaurateur*, et ne reconnaissent que ceux de *traiteur*, *aubergiste*, parce qu'ils sont consacrés par notre ancien langage.

» Ne soyez point humilié, Monsieur, si votre nom paraît à la tête d'un ouvrage composé principalement pour ceux qui n'ont jamais eu ou ont perdu le moyen d'être gourmands. Votre ancienne gloire vous dédommage assez des bons repas que vous ne faites plus, et l'estime de la postérité vaut mieux que tous ceux que vous pourriez faire encore. Que vous importent de bons morceaux et de bons vins, dont vous partageriez la jouissance avec des hommes dont le *sentiment* n'a jamais été mis à l'*épreuve* et dont la *sensibilité* n'a jamais fait les *délassements!* Si vous en êtes réduit à des mets communs et à des petits repas, n'avez-vous pas aussi vos jouissances ? Quand, possesseur *d'un petit écu, dont votre parole est un gage assuré*, et assis à la table d'un traiteur, vous parcourez d'un œil attentif sa carte qui ne vous présente que des mets solides, sains et peu chers, pensez-vous à tous ces monstres de la mer et des forêts qui, de leur dépouille, couvrent la table des gourmands ? Plus habile que tous les Apicius anciens et modernes, votre appétit met à tout un assaison-

nement inconnu à l'estomac dégoûté des habitués de Beauvilliers et de Véry ; etc., etc.

« J'ai l'honneur de vous saluer.

« L'ANTI-GRIMOD. »

Entièrement écrit sur ce ton dolent, l'*Almanach des pauvres diables* ne recommande que les haricots, les mirotons, les pommes de terre, les châtaignes et les goujons, « ces pauvres diables des rivières ; » il ne prône que le cidre, la bière, le vin de Surêne ou celui d'Orléans : « Le vin de Surêne est déchu, il est vrai, de son ancienne réputation, mais pour lui rendre justice, nous devons assurer qu'il est apéritif, aimable, d'un piquant agréable ; qu'on peut le boire dans de grands verres; et même que, dans un repas, il peut égayer les convives et faire naître quelques plaisanteries, comme deux cavaliers montés sur un âne dans une cavalcade peuvent faire rire et rire eux-mêmes de leur monture. »

Par opposition aux *itinéraires nutritifs* de Grimod de la Reynière, l'*Almanach des pauvres diables* imagine un *voyage de deux auteurs*, qui mettent autant de soin à éviter les étalages de comestibles que l'*Almanach des Gourmands* en met à les rencontrer. Les deux auteurs descendent le faubourg Saint-Marceau, la rue Copeau et s'arrêtent un instant au Jardin des Plantes ; ils passent devant l'Hôtel-Dieu d'où

quelques-uns de leurs amis les saluent par les fenêtres ; ils arrivent ensuite à la place de Grève sans trouver rien qui puisse offenser la modestie de leurs regards et donner des regrets à leur estomac ; ils assistent aux cours publics, vont se chauffer dans les bibliothèques, et finissent par dîner dans une gargote à un franc vingt centimes, à côté de Rétif de la Bretonne.

Ce spirituel opuscule est complété par un « dictionnaire portatif de quelques pauvres diables » où l'on distingue les noms de Saint-Ange, de Palissot, de Martainville, de Bernardin de Saint-Pierre, « ruiné par les contrefacteurs et préparant un supplément à ses *Études de la nature*, supplément qui aura pour titre : *Les légumes en harmonie avec l'estomac des gens de lettres.* » Quant au poète Lebrun, « il n'a jamais le cauchemar, et ce n'est pas pour lui que l'école de Salerne a dit : Assieds-toi quand tu as dîné (1). »

Nous demandons pardon à nos lecteurs de cette pause dans la maigre chère et dans la pauvreté ; mais il fallait une ombre à notre tableau. A présent, nous n'y reviendrons plus.

(1) *Almanach perpétuel des pauvres diables* ; Paris, 1805, chez Mme Caillot, libraire, galerie du Théâtre de la République.

XI.

DERNIÈRES ANNÉES.

Après la chute de l'Empire, Grimod de La Reynière se retira au château de Villors-sur-Orge, près de Longjumeau. Il avait été faire sa cour aux Bourbons, dans son ancien costume d'avocat au Parlement; mais soit que les Bourbons ne vissent pas avec plaisir ce représentant des folies d'un autre siècle (Grimod n'avait rien cependant des aspects d'un fantôme), soit tout autre motif que nous ignorons, il fut reçu assez froidement. Peut-être Louis XVIII, qui jalousait tout le monde, jalousait-il en lui le cuisinier. C'était mal; car enfin l'auteur de l'*Almanach des Gourmands* avait toujours été fidèle à ses rois; il ne s'était jamais rallié à Napoléon, bien qu'il rendît justice à son génie. Et encore, un regret se mêlait-il continuellement à l'admiration que lui arrachait le grand homme : — Ah! disait-il, si l'Empereur s'était adonné à la cuisine plutôt qu'à la guerre, qui sait où il se serait arrêté!

On doit supposer qu'il fut profondément blessé de l'accueil des Bourbons, car il ne reparut plus aux Tuileries. La mort de son père et de sa mère l'avait rendu possesseur d'une fortune suffisante; il

crut avoir assez fait pour les lettres, et il borna définitivement le cours de ses productions.

Le château de Villers-sur-Orge est environné d'un paysage infiniment agréable; des fenêtres on voit la tour de Montlhéry, et les lointains sont fermés par les masses vaporeuses de la forêt Sainte-Catherine. Une lettre inédite de Grimod au marquis de Cussy complétera cette description : « ...... J'accepte avec reconnaissance pour la vallée de l'Orge les éloges poétiques que le docteur Rocques a bien voulu en faire. Si le voisinage ne m'aveugle pas, et en dépit des propos contemptifs de la Bourgeoise (*sa femme, sans doute*), je crois qu'en effet ce pays offre à l'amant de la nature des jouissances de plus d'une espèce. Horizon étendu et varié, rivière jolie dans sa petitesse et pittoresque dans son cours, végétation admirable et qui s'y renouvelle sans cesse, forêts charmantes quoique jeunes, prairies fraîches et émaillées, variété de plantes vigoureuses et chères au botaniste comme au dessinateur, enfin assortiment complet de poissons qui ont fixé les regards du plus savant et du plus élégant des physiographes, bien accoutumé cependant à trouver sur son chemin des plantes délétères; voilà ce que sans flatterie l'on peut, je crois, dire de Villers-sur-Orge et de ses entours. Que sera-ce si, monsieur le docteur nous accordant deux jours, il nous permet de le conduire sur la montagne qui commence au Rocher de Sceaux

et qui s'étend jusqu'à Marcoussis? C'est là qu'il verra un site vraiment pittoresque, des accidents de végétation vraiment faits pour l'intéresser, et des positions si agrestes et si romantiques que l'on peut se croire dans un désert, à cent lieues de tous pays habités. Joignez à cela la fricassée de champignons, que nous mangerons avec confiance quand ils auront été cueillis par ses mains savantes, etc. (1). »

Au fait, je m'étonnais de ne point voir arriver la fricassée de champignons.

Les personnes qui ont été admises dans le château de Villers-sur-Orge en ont rapporté des choses phénoménales. C'était un château monté et machiné comme un théâtre ; après la mort de Grimod, il fut acquis directement par M. Mesner, qui le trouva couvert d'inscriptions du haut en bas, en outre des curiosités de toute sorte, des planchers tournants, des corridors secrets, des observatoires dérobés et des tuyaux acoustiques, dont on sait que l'auteur

(1) Cette lettre, de trois immenses pages remplies jusqu'aux bords, est datée du 7 juin 1822. Elle a un en-tête imprimé : « Au château de Villers-sur-Orge, poste restante à Linas (Seine-et-Oise). A. B. L. GRIMOD DE LA REYNIÈRE, homme de lettres et propriétaire. » La suscription est ainsi conçue : — A monsieur, monsieur le marquis L. de Cussy, chevalier de l'ordre royal de la Légion d'Honneur et de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, etc., etc., rue de Grammont, n° 26, à Paris.

de l'*Almanach des Gourmands*, curieux et mystificateur, aimait à s'entourer. Avant de procéder à des réparations indispensables à une appropriation nouvelle, M. Mesner voulut qu'on relevât ces inscriptions, témoignage de la puérilité et de l'épicuréisme méthodique de son prédécesseur. Une copie nous en a été obligeamment transmise.

En été, Grimod de la Reynière avait l'habitude de faire dresser la table dans la cour d'entrée du château, sous un magnifique catalpa. Un règlement ainsi conçu était apposé à l'extérieur :

« SALLE DU JURY DÉGUSTATEUR.

» Par ordonnance spéciale du jury dégustateur,

» L'entrée de la cour de la première succursale champêtre du jury dégustateur est formellement interdite :

1°

» Aux charrettes attelées de plus d'un cheval.

2°

» Aux voitures suspendues, de quelque nature qu'elles soient.

3°

» A tous valets étrangers accompagnant leurs maîtres.

» Par mandement du jury dégustateur.

» Le secrétaire greffier préposé aux légitimations.

» ALPHONSE PINARD. »

On lisait ensuite au-dessus de la porte d'entrée : *Scholæ juventutis*. Cette porte avait deux battants ; sur le battant de droite :

« AVIS.

« Dans ce château, qui n'est point ordinaire,
De rien au monde il ne faut s'étonner ;
De rien aussi l'on ne doit se fâcher,
C'est le plus sûr moyen de plaire et de s'y plaire. »

La tirade de Collin d'Harleville : *Chacun fait des châteaux en Espagne*, était reproduite sur le battant de gauche.

Toutes ces inscriptions, disons-le avant de continuer, étaient belles et bien imprimées, et non point écrites à la main.

La porte de la cave montrait cette devise laconique : « Vive le vin ! vive l'amour ! »

La porte d'office, en revanche, était encombrée de prose et de vers : « Malheur à ceux qui n'entendent pas la plaisanterie ; ils sont indignes de se griser à la table du jury dégustateur, et même à celle de la succursale champêtre. » Venaient ensuite d'innocentes maximes : « Indulgence pour les autres, justice pour soi-même, gaîté, santé et appétit incommensurable sont trois grands moyens d'être heureux et de faire le bonheur de tout ce qui nous approche. » A Dieu ne plaise que nous fassions le procès à ces sages recommandations ! Elles étaient complétées par les couplets du vaudeville des *Deux Edmonds : Vins de Suresne*, *vins de Brie; Déguisez-vous,* etc.

A l'entrée de l'escalier : « On ne peut parler à M. Grimod de la Reynière avant midi, ou bien de dix à onze heures du soir. Les lettres sont reçues à toutes heures. »

Montons l'escalier; la salle à manger d'apparat, ou salle principale des séances du jury dégustateur, était située au premier étage ; inutile de dire que c'était la pièce d'honneur du château, et que tout avait été sacrifié à sa décoration.

Un corridor menait à la bibliothèque ; dans ce corridor la fantaisie du propriétaire s'était donné carrière libre ; l'œil était arrêté à chaque pas par les manifestations de sa joyeuse doctrine. Nous copions ici au hasard : « Il vaut mieux se griser de vin

qu'avec de l'encre, cela n'est pas si noir. *Signé* : Badion, ancien bâtonnier de Saint-Dizier. » En voici une autre du même goût : « Il y a trop de vin sur la terre pour dire la messe, il n'y en a pas assez pour faire tourner les moulins; donc il faut le boire. (Conversation de M. Gabriel, ci-devant chanoine régulier de la congrégation de N.-S. et procureur de l'abbaye de Domèvre. Il était digne d'être général de l'ordre des Bernardins). »

Toujours dans le même corridor :

« Le dos au feu, le ventre à table,
Dans un joli petit réduit,
Avec femme aimée, aimable,
Et bien disposée au déduit ;
Voilà ce que mon cœur désire,
Charmante Adèle, en vous voyant;
Ayez pitié de mon martyre,
Et faites grâce au suppliant. »

A côté de ce couplet, qui est bien dans l'*esprit du temps*, on avait encore la chanson connue de *Lantara : A jeun, je suis trop philosophe;* car, à la préoccupation de la bonne chère se joignaient toujours, chez Grimod, les souvenirs de théâtre.

Qu'est-ce que l'on trouvait au bout du corridor? Deux portes vis-à-vis l'une de l'autre, et portant chacune cette inscription : « Chambre d'*amie*. » La

première était ornée d'une phrase latine : « *Si vis amari, ama.* » La seconde, destinée sans doute à des *amies* de moindre condition, empruntait vulgairement le langage français : « Heureux le juste qui ne pèche que sept fois par jour ! »

Des vers de Destouches sur les charmes de la lecture, extraits de son *Philosophe marié*, et des stances anonymes intitulées *mes souhaits*, annonçaient la bibliothèque.

Un dernier trait complétera la description de ce logis singulier. Il y avait sur la porte de l'escalier conduisant au grenier : « Montez sans crainte, mesdames. »

M. Mesner, qui appartenait à une autre génération que l'auteur de l'*Almanach des Gourmands*, et qui d'ailleurs n'était pas d'avis qu'on affichât si publiquement ses goûts, fit enlever tous ces placards. Il ne conserva que les mains historiques de Grimod de la Reynière et un soulier, une charmante petite mule blanche, mule d'actrice au moins.

Le chapitre sur lequel on ne tarirait point, c'est celui des mystifications que Grimod faisait subir à ses visiteurs et pour lesquels son château était si bien disposé. Toutes les farces nocturnes de l'opéra de *monsieur Deschalumeaux* étaient répétées par lui : les lits qui s'élèvent et qui s'abaissent, les trappes qui s'entr'ouvrent. « Dès que les hôtes du logis avaient pris possession de leurs chambres, dit

M. P. Lacroix, Grimod de la Reynière, aussi sérieux, aussi actif qu'un machiniste en chef de l'Opéra, commençait à manœuvrer ses ficelles. Ici les plus effrayantes apparitions de la fantasmagorie, des spectres, des squelettes, des monstres de toutes les formes se dessinaient en feu sur les lambris; là les plus étonnants phénomènes de l'électricité : l'éclair, le tonnerre, le vent, toute une tempête dans une chambre; ailleurs, des portraits qui tirent la langue, qui étendent les bras; quelquefois les chaises et les fauteuils qui marchent en s'entrechoquant, les tiroirs de la commode qui s'ouvrent avec fracas, etc., etc. »

En outre, l'estime de Grimod de la Reynière pour le cochon avais pris des proportions épiques : il en avait dressé un à le suivre, et, dans les jours de gala, il le faisait dîner à sa table, à la place d'honneur, solidement attaché dans un fauteuil. La nuit, cet animal affectionné couchait sur un matelas, et un garçon, spécialement attaché à sa personne, avait soin chaque matin de le peigner, de le brosser et de le frotter. Le fanatisme de Grimod pour les cochons était poussé à un tel point que, dès qu'il en rencontrait un troupeau, il s'arrêtait sur le chemin, leur tirait son chapeau et entrait immédiatement en conversation avec eux : — Eh bien ! comment allons-nous ? d'où venons-nous ? sommes-nous bien gras et bien portants ?

Ces innocents travers écartés, c'était toujours le même homme prodigue, mettant sa joie à obliger ses amis et surtout à les bien traiter. Ses festins de Villers-sur-Orge valurent ceux de Paris ; jusqu'à son dernier soupir il tint table ouverte. On essaya bien encore de le mettre en interdiction, mais on sait quelles manières habiles il avait de dérouter l'opinion : cette fois il se fit nommer conseiller municipal, et, du haut de ce poste, il put braver à son aise ceux qui voulaient le faire passer pour fou.

De son hôtel des Champs-Elysées, qu'il avait vendu, il ne s'était réservé qu'un corps de logis, où il allait de temps en temps pour évoquer sa jeunesse, et peut-être pour la comparer à sa vieillesse, aussi riantes toutes deux, aussi vives et aussi logiques dans leur apparente frivolité !

M. Geslin, avocat, qui a recueilli sur le compte de Grimod beaucoup de renseignements, a raconté que dans ses dernières années il était particulièrement possédé de la *matrimoniomanie*. Voici un trait à cette occasion. Invité à dîner par un de ses voisins de campagne, Grimod de la Reynière fut tellement ravi par la belle ordonnance du menu et surtout par la succulence d'un plat, — c'était un plat de cochon, — qu'il voulut voir le cuisinier pour lui faire ses compliments.

— Mon ami Pierre, lui dit-il, voilà un plat qui

vous fait honneur ; je suis content de vous, et, à mon tour, je désire vous voir content de moi. Que puis-je faire pour vous ?

Le cuisinier roulait entre ses doigts un coin de son tablier.

— Voyons, si je vous mariais ? Vous êtes jeune, et un bon cuisinier ne peut pas être un mauvais mari. Allons, c'est convenu, je vous marierai ; laissez-moi faire.

Pierre ne demandait pas mieux ; il avait même déjà jeté ses vues, depuis quelque temps, sur une jeune personne de village ; mais le père exigeait de lui l'impossible, c'est-à-dire une somme ronde de six mille francs. Ce fut Grimod qui se chargea de l'impossible ; il n'en resta pas là ; les frais de noce, les cadeaux, le repas, le repas principalement, et même les dépenses d'entrée en ménage, il prit tout sur son compte ; il se comporta comme une altesse, et en fut quitte pour dix mille francs. Un bon plat de cochon ne saurait trop se payer (1).

(1) C'est sans doute à cet épisode que se rapporte l'autographe suivant (catalogue Laverdet, avril 1855. — GRIMOD DE LA REYNIÈRE.) Lettre de faire part imprimée, avec la suscription et trois mots aut., du mariage de François Tarnier, artiste culinaire, à M. Margueritte. Château de Villers-sur-Orge, 11 février 1829. « ...... La séance commencera vers cinq heures de relevée et se prolongera, Dieu aidant, jusqu'à six heures du

Ce fut dans ces douces occupations que la mort vint le surprendre, il n'y a pas bien long-temps de cela, — en 1838! — Il était octogénaire, et cet âge avancé, qui justifie son hygiène, donne glorieusement raison à sa vie et à ses livres.

Sa femme, la danseuse, lui survécut. On a dit que, sur les derniers temps de son mariage, elle avait hérité des grands airs de sa belle-mère, et que Grimod de la Reynière s'était vu plusieurs fois obligé de lui rappeler son origine, afin de rabattre son caquet en public. Nous n'affirmons pas, nous répétons (1).

Arrivé au bout de la tâche que nous nous sommes imposée, nous nous trouverons heureux si nous avons pu restituer à Grimod de la Reynière la part d'estime et de gloire qu'il mérite. De nos jours, on s'est beaucoup entretenu de Brillat-Savarin, on s'en est même trop entretenu. Brillat-Savarin n'a

matin, dimanche 15; sauf les jeunes époux, que des motifs faciles à deviner obligeront sans doute à prendre congé plus tôt de l'honorable compagnie, qui est suppliée de ne point s'en offenser, d'autant qu'elle restera en séance mangeante, dansante et buvante jusqu'au lever de l'aurore. » A cette époque, Grimod de la Reynière avait soixante-dix ans. Aimable vieillard!

(1) *Le Droit* des 11, 13 et 15 décembre 1849.

rien de très-sérieux dans les idées, c'est un buveur d'eau de seltz, un petit-maître qui se préoccupe autant de faire briller son esprit que son appétit. Cependant, Brillat-Savarin, semblable à un autre Améric Vespuce, a hérité de toute la gloire qui revenait à Grimod de la Reynière. Pourquoi cela ? C'est que l'auteur ingénieux de la *Physiologie du Goût*, avec ses précautions, ses raffinements, ses mièvreries et ses délicatesses, ouvre la série moderne des tempéraments blasés ; tandis que l'auteur de l'*Almanach des Gourmands*, au contraire, ferme celle des tempéraments robustes.

On comprendra donc nos sympathies pour un homme aussi complet, en même temps que pour un art qui mérite de marcher de pair avec la littérature : la gastronomie. Toute passion raisonnée et dirigée devient un art ; or plus que toute autre passion, la gastronomie est susceptible de raisonnement et de direction.

Qu'on y réfléchisse bien : les heures charmantes de notre vie se relient toutes, par un trait d'union plus ou moins sensible, à quelque souvenir de table.

Est-ce un amour d'enfance ? Il s'y mêle aussitôt, et naturellement, un déjeuner dans les bois. Le tendre aveu d'une cousine est inséparable de l'armoire aux confitures de mère-grand.

S'agit-il d'un fougueux caprice pour une Aspasie parisienne ou une cantatrice renommée ? L'idée d'un

souper s'éveille immédiatement dans notre esprit : nous voyons la lueur douce des bougies glisser sur une épaule mate, la nappe moirée luttant de blancheur avec un bras embarrassé de dentelles. C'est un sourire aussi rose que le vin, c'est un éclat de rire aussi pétillant.

Plus tard, si notre orgueil se ranime à la mémoire d'un triomphe ou d'une dignité obtenue, c'est encore la table d'un banquet qui nous apparaît. Toutes les coupes sont levées et tendues vers nous ; le toast protéique embrasse mille formes et se renouvelle par toutes les bouches ; tandis que, modestement incliné, mais recueillant les moindres gouttes de l'apothéose, nous ne savons que balbutier : — *Messieurs, c'est toujours avec un nouveau plaisir....*

Nous nous marions. C'est un repas de noce qui nous appelle : l'épouse est rougissante, et les regards ne sont distraits d'elle que par l'arrivée d'un dindon rôti, majestueuse bête, qu'un jus doré environne.

Nous avons un enfant. Les cloches du baptême appellent nos alliés autour d'une collation joyeuse. On embrasse la nourrice, les dragées roulent, et le parrain chante des couplets de circonstance qu'il a copié la veille dans l'*Almanach des Muses.*

La gastronomie est la joie de toutes les situations et de tous les âges.

Elle donne la beauté et l'esprit.

Elle saupoudre d'étincelles d'or l'humide azur de

nos prunelles, elle imprime à nos lèvres le ton du corail ardent ; elle chasse nos cheveux en arrière, elle fait trembler d'intelligence nos narines ;

Elle donne la mansuétude et la galanterie ;

S'attaquant à tous les sens à la fois, elle résume toutes les poésies : poésie du son et de la couleur, poésie du goût et de l'odorat, poésie souveraine du toucher. Elle est suave avec les fraises des forêts, les grappes des coteaux, les cerises agaçantes, les pêches duvetées ; elle est forte avec les chevreuils effarouchés et les faisans qui éblouissent. Elle va du matérialisme le plus effréné au spiritualisme le plus exquis : de Pontoise à Malaga, de Beaune au Johannisberg. Elle aime le sang qui coule des levrauts, et l'or de race, l'or pâle, qui tombe des flacons de Sauterne.

Un Anglais, réfléchi en même temps qu'inventif, s'est livré dernièrement à un calcul fort singulier. Il a imaginé un épicurien, taillé sur le patron de Grimod de la Reynière ou de lord Sefton ; il se l'est représenté parvenu à sa soixante-dixième année et placé au sommet d'une importante colline. Autour de ce gourmand se groupent les masses considérables qui ont servi à sa nutrition, depuis l'âge d'appétit. Nos plus célèbres nomenclateurs, Homère et le Tasse, et après eux le peintre des accumulations, Martinn, reculeraient devant cette quantité énorme d'animaux et de végétaux. Là, dans une prairie,

paissent et broutent librement tous les bœufs, les veaux et les moutons qu'il a mangés. Du milieu des blés qui ont servi à faire son pain, s'envolent des milliers d'alouettes, de cailles, de perdreaux qui ont figuré sur sa table. Les arbres ploient sous les fruits qui ont crié sous sa dent friande. Au bas de cette colline, l'aimable septuagénaire voit couler une rivière composée de tout le vin qu'il a bu : elle se subdivise en une infinité de bras de liqueurs et de thé. Dans cette rivière nagent les poissons dont il fit ses délices ; sur le bord se pavanent les canards, les coqs, les poulardes, sans compter les lapins, sur lesquels son cuisinier accomplit de sanglantes dragonnades. Une imposante fortification serpente autour de cette colline : elle est formée d'une triple rangée de puddings et de tartes, sur deux couches de melons ; de distance en distance pointent, comme des canons, des tonneaux de riz, de piment et de poivre.

Le gastronome de soixante-dix années domine tous les trésors de cette Chanaan nouvelle. Il sourit avec satisfaction au total prodigieux de ses repas ; et sa bouche qui s'humecte au souvenir de tant de bonnes choses, son œil qui se dilate, ses bras qui s'étendent, tout chez lui semble dire :

— Voilà le prix de la vie !

POST-FACE.

—

Deux volumes ne suffisent certainement pas pour faire connaître tous les Oubliés et tous les Dédaignés de la fin du dix-huitième siècle. Nous aurions dû montrer encore :

CHEVRIER, arrivant à travers le scandale au vrai ton de la satire, dans le *Colporteur*;

LE MARQUIS DE LUCHET, un voyageur, un illuminé, l'auteur du *Vicomte de Barjac* et d'*Olinde*, deux petits livres que Chauderlos de Laclos aurait apostillés, sinon signés ;

DU LAURENS, le terrible jésuite, rimant *Le*

Balai, et riant de ce rire abominable qui est au rire de Voltaire ce que *Le Compère Mathieu* est à *Candide ;*

LE SUIRE, un romancier qui a écrit un roman inouï, plein de réalités et de chimères, une merveille, un cauchemar, une mine : *L'Aventurier français ;*

DELISLE DE SALÈS, l'auteur de *Ma République* et du *Mémoire en faveur de Dieu*, l'homme qui dédiait la *Philosophie de la Nature* à sa femme Palmyre et qui terminait sa dédicace par cette exclamation : « Honorons Dieu et adorons Palmyre ! »

NOUGARET, l'esprit et le mouvement dans la fange, l'auteur favori de Nicolet et d'Audinot;

SYLVAIN MARÉCHAL, un berger devenu loup, le dramaturge féroce du *Jugement dernier des Rois*, le bibliothécaire érudit ;

Puis encore, tout-à-fait dans le fond du

tableau, Loaisel de Tréogate, gibier d'hôpital, auteur de *Dolbreuse ou l'Homme du siècle;* Ducray-Duminil, qu'on ne lit plus et qu'on réédite toujours; Guillemain, un beau talent comique flétri par la misère, etc., etc.; bien d'autres encore, que nous avons étudiés et dont les œuvres garnissent les rayons de notre bibliothèque. Nos notes sont prêtes. Est-ce à dire que nous ne les publierons pas un jour ou l'autre? Les humbles destinées de ce livre en décideront.

FIN.

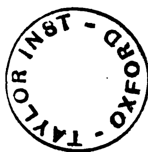


TABLE.

—

—


CONCORDIAE FRUCTUS

LES OUBLIÉS

ET

LES DÉDAIGNÉS

FIGURES LITTÉRAIRES DE LA FIN DU 18e SIÈCLE

PAR

M. CHARLES MONSELET

TOME II

DESFORGES. — GORJY.
DORVIGNY. — LA MORENCY.
PLANCHER-VALCOUR.
BACULARD D'ARNAUD.
GRIMOD DE LA REYNIÈRE.

PARIS
POULET-MALASSIS ET DE BROISE
LIBRAIRES-ÉDITEURS
4, rue de Buci.

1857.



